Jackson Library -UNCG
PQ2607.E22 R5 c.1 NGUU
Dekobra / Le rire dans la steppe (l'humour ru
3 0510 0768304.

UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA AT GREENSBORO

BOOK CARD

Please keep this card in book pocket

University of North Carolina at Greensboro, North Carolina 27412

Walter Clinton Jackson Library

This book may be kept

FOURTEEN DAYS

A fine of 2 cents will be charged for each day the book is kept overtime.

28Aug'54

XIII-436

LE RIRE DANS LA STEPPE

ŒUVRES DE MAURICE DEKOBRA

Les Mémoires de Rat de Cave, ou du cambriolage considéré comme un des Beaux-Arts, roman.

Mon Cœur au ralenti, roman (320e *mille*).

La Madone des Sleepings, roman (490e mille).

La Gondole aux chimères, roman (290e *mille*).

Minuit... Place Pigalle (*Nouvelle édition*).

Prince ou Pitre, roman (*Nouvelle édition*).

Hamydal le philosophe, morceaux choisis du célèbre penseur précédés d'une biographie d'après des documents inédits (*Nouvelle édition*).

Tu seras Courtisane (70e *mille*).

CHEZ DIVERS EDITEURS :

Grain d'Cachou, roman (*La Renaissance du Livre*).

Les Liaisons tranquilles, roman (*La Renaissance du Livre*).

L'Etonnante vie du colonel Jack, d'après DANIEL DE FOE (*G. Crès*).

Les Pirateries du capitaine Singleton, d'après DANIEL DE FOE (*G. Crès*).

Les Mystères de l'espionnage pendant la guerre, d'après le capitaine F. TUOHY (*G. Crès*).

Le Rire dans le brouillard, anthologie des humoristes anglais et américains (*E. Flammarion*).

Editions de Luxe

Luxures, poèmes illustrés par GIR.

Les Halles, dessins de GIR.

Les Nuits de Walpurgis, avec 12 eaux-fortes de J. OBERLÉ (*épuisé*).

Maurice DEKOBRA
et
Don AMINADO

LE RIRE DANS LA STEPPE

(L'HUMOUR RUSSE)

2 X 36

LIBRAIRIE BAUDINIÈRE
25, Rue du Caire
PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur Japon des Manufactures impériales, numérotés de 1 à 5; quinze exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés de 6 à 20; cent cinquante exemplaires sur pur fil de lin Anthenin Chalandre numérotés de 21 à 170. Ces exemplaires constituent l'édition originale proprement dite.

N° —

PQ
2607
E22R5

La location de ce livre interdite jusqu'au 1er avril 1928, sauf accord préalable avec la Librairie Baudinière. Les contrevenants seront poursuivis.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation réservés pour tous pays.

Copyrigt by Librairie Baudinière 1927.

Avant-Propos

L'humour est une invention humaine qui ne connaît ni frontières, ni océans. Avec le Rire dans le Brouillard, *j'ai tenté de présenter aux lecteurs français l'humour anglo-saxon sous ses aspects les plus variés. Il ne faudrait pourtant pas croire que le vocable anglais « humour » désigne une tournure d'esprit spécifiquement britannique ou transatlantique. L'humour ne nécessite point une atmosphère brumeuse; on a vu des exemples d'humour sous le soleil des Tropiques. L'humour n'exige point qu'on parle du nez; on en trouve des traces chez les scribes ou les peintres contemporains des Ptolémées. L'humour s'accommode de toutes les grammaires, joue avec toutes les syntaxes, gambade à travers les participes français ou les déclinaisons germaniques, à travers la jota espagnole ou le TCH russe. L'humour est de tous les pays, parce que c'est la détente mentale des hommes qui tournent sans cesse*

101724

autour de la Réalité, comme Samson tournait jadis enchaîné à la meule de granit.

Voici donc le Rire dans la Steppe... C'est une petite anthologie de l'humour russe. Il importe d'ailleurs de souligner que ce Rire, dans la littérature russe, a toujours été plus accentué quand les circonstances de la vie russe donnaient moins de prétexte à rire. C'est là une belle qualité slave. Et pour la comprendre, il faut essayer de résoudre le problème de l'âme slave, cette équation si compliquée qui a fait blanchir les cheveux des psychologues les plus avertis.

Qu'est-ce que l'âme slave? Comment la caractériser en quelques lignes? Nous autres, gens de l'Ouest, qu'est-ce que nous savons exactement de nos voisins de l'Est, voisins eux-mêmes de l'Asie immense, de l'Asie impénétrable? Quand nous rencontrons à Paris, à Vienne, à Berlin ou à Londres une charmante émigrée russe, aux pommettes un peu accentuées, au sourire un peu cruel, aux yeux de saphir un peu pâle, au collier de perles un peu fausses, savons-nous ce qu'il y a au fond de son âme? Le sait-elle? On prétend qu'il y a deux ressorts à l'intérieur de l'âme slave : le mysticisme et le nitchevo. *Pour le mysticisme, ce n'est peut-être pas une spécialité que l'on ne découvre qu'entre l'Oural et le Dniepr. Il y a des « Mädchen » en Allemagne, des Provençales du côté de Tarascon et des Ecossaises sur les bords du Loch Lomond, qui sont*

parfaitement mystiques; seulement la marque de fabrique russe, si j'ose dire, c'est celle qui s'écrit « Nitchevo » et se prononce « Skouchno ». Ne me demandez donc pas de vous expliquer ce « Nitchevo » qui est peut-être le frère du « malesch » des Arabes, et le cousin de l' « à quoi bon » des Français.

***

Les auteurs que nous avons choisis sont les plus illustres représentants du rire russe. Je n'ai laissé de côté que la satire politique. Cet art était très répandu là-bas et il y a même de véritables maîtres de la satire politique en Russie. Mais la satire politique de la période antérieure à 1917, c'est-à-dire à la Révolution, a vieilli. Le régime tsariste contre lequel elle était dirigée n'existe plus et la plupart des personnes qui en faisaient l'objet sont aujourd'hui exilées. Du char de l'Etat aux taxis parisiens, il y a la longueur d'un coup d'Etat!

La satire politique pendant l'année 1917 était aiguillée contre les Bolcheviks. Il faut d'ailleurs reconnaître que cette période a laissé les exemples les plus brillants de la littérature satirique russe. Mais l'objet de ce livre est de rire dans la steppe. Et si l'on y parlait des Bolcheviks, ce ne serait pas risible du tout.

Les maîtres de l'humour et de la satire étaient groupés naguère. Ils collaboraient à

une Revue fort intéressante, « Satiricon », fondée par le célèbre humoriste russe Avertchenko qui mourut il y a quelques années à Prague. Cette revue, dont j'admirais avant la guerre les remarquables dessins exécutés avec un art des plus curieux, avait encore plus de verve et de véritable humour que le fameux « Simplicissimus » de Munich. Elle était malheureusement moins connue que la revue allemande à cause de sa langue qui n'est comprise que de rares Occidentaux. Autour du maître de l'humour Avertchenko, s'était groupée l'équipe des écrivains les plus gais de la Russie contemporaine : Mme Teffi, cette femme de lettres dont la gaîté synthétise la finesse, la spiritualité et le charme d'une vraie slave; M. Boukhoff, un des plus qualifiés parmi les professionnels du rire; Don Aminado, ce poète et prosateur plein de sarcasme et de fantaisie, dont l'humour parfois triste se teinte d'un lyrisme pénétrant; M. Asov, auteur de nombreux articles, où l'humour est toujours mêlé d'une ironie dont les politiciens font les frais; M. Alexandre Iablonovsky, grand maître de la satire politique; M. Kouprine, cet illustre écrivain qui parfois, délaissant ses romans et ses nouvelles, s'offrit le luxe de caricaturer ses contemporains; Boris Mirsky qui, dans cette joyeuse société, débutait avec ses pamphlets politiques et qui, avec sa gaîté naturelle, tempérait son ardeur de redoutable polémiste. Sascha Tcherny, ce poète satirique dont les

vers sont presque intraduisibles; Serge Gorny, d'Actyle et tant d'autres...

Je vous ai dit plus haut pourquoi dans notre petite anthologie, nous ne publions que les œuvres des auteurs qui ne touchent pas à la politique. C'est pourquoi mon ami Boris Mirsky, ce politicien incorrigible, n'y figurera pas. Nous lui avons permis seulement d'écrire une petite préface et encore parce qu'il nous a juré de ne pas dire un mot de la politique. Il a tenu sa promesse, autant qu'un politicien puisse le faire!

Nous avons ajouté aussi quelques nouvelles écrites par les humoristes de la génération précédente. Anton Tchekhoff vient en première ligne. Ce célèbre écrivain, connu maintenant en France, commença sa carrière inoubliable avec des contes gais. Plus tard, son rire devint triste, douloureux, presque macabre. Mais les deux nouvelles que nous publions sont si joyeuses que l'on pourrait penser qu'il les écrivit, non pas sur les rives de la Néva, mais sur les bords de la Seine.

❧

J'avais besoin pour entreprendre ce voyage au pays du Rire slave, d'un guide assermenté; d'un guide qui me conduirait à travers le labyrinthe compliqué de la gaîté russe. J'ai trouvé ce conseiller précieux dans la personne de Don Aminado.

Les lecteurs du Rire dans la Steppe *partageront cet avis quand ils auront savouré les contes de ce fantaisiste dont la verve est irrésistible. Don Aminado est le bienfaiteur des milliers d'émigrés qui lisent sa prose et qui lui sont reconnaissants de les distraire sur les terres étrangères où la destinée les a poussés. Don Aminado est la gaîté même. La nostalgie de la Grande Russie n'a pas tué son entrain. Lorsqu'il écrit, on croirait qu'il ne trempe pas sa plume dans la vodka ou le* Kvass, *mais le bourgogne ou le chianti...*

Don Aminado a choisi et traduit ces contes. La tâche était malaisée. On traduit plus facilement un traité d'histologie ou d'économie politique, qu'on n'adapte pour le lecteur français le style d'un Tchekhoff ou d'un Avertchenko. Remercions donc ce mentor averti qui va nous entraîner d'un pas allègre et nous faire entendre, dans les plaines sans fin de la Baltique à la mer Caspienne, les échos étranges et déconcertants du Rire russe.

MAURICE DEKOBRA.

BORIS MIRSKY

Journaliste et écrivain politique, Boris Mirsky a collaboré à de nombreux journaux et revues russes. Il est l'auteur d'une suite de pamphlets et de satires politiques, réunis plus tard en un ouvrage intitulé Le Chardon rouge, *édité par le* Satiricon. *Depuis* 1920, *Boris Mirsky a quitté la Russie et habite actuellement Paris, où il poursuit son activité littéraire et politique.*

LA SANTÉ DES PEUPLES

EN GUISE DE PRÉFACE

Mes amis, Maurice Dekobra et Don Aminado, le romancier français et l'humoriste russe, mon vieux compagnon d'armes de la presse russe, m'ont imposé une lourde tâche : faire une préface pour une anthologie du Rire russe.

Le rire russe? Cela existe donc? demandera le lecteur français, même celui qui est initié à notre littérature. Dostoïevsky, « ce cruel talent », comme le surnomma un critique, imposa au public étranger une vision tragique de la littérature de notre pays. Les Français s'attendent de notre part à de sombres confessions, à une psychologie tourmentée, à toutes les complications maladives de « l'âme

slave »... Mais à un éclat de rire franc, net et spontané?... Ah! non!

Pourtant, l'humour russe a son histoire et sa tradition; il est de bonne souche; il descend, ne vous en déplaise, d'aïeux fameux. Gogol, le classique auteur comique de la littérature russe, rit d'un rire formidable, frémissant de douleur, il est vrai, sous sa bouffonnerie carnavalesque; d'un rire que lui-même définit « le rire à travers les larmes ». Les personnages de Gogol, amusants en eux-mêmes, nous terrifient comme d'implacables témoins de la nuit obscure où était plongée la Russie serve de la première moitié du XIXe siècle. Après la lecture du célèbre récit de Gogol « *Les âmes mortes* », le grand poète russe Pouchkine, s'exclama :

— Dieu! Que la Russie est triste! »

***

Les limites assignées à cette préface ne me permettent pas de développer mon sujet, ni d'exposer ici l'histoire de l'humour russe. Ce recueil ne contiendra que quelques œuvres des humoristes *modernes*. Anton Tchekhov, représentant d'une autre époque, déjà lointaine, ne vous est offert qu'à titre d'exception. Tous les autres auteurs nous sont contemporains. Ils continuent d'écrire actuellement. Ainsi, le rire russe qui frappera l'oreille du

public français, n'est pas précisément le rire dans les steppes, mais plutôt le rire dans l'exil. Si nos rieurs ont emporté si loin leur sens de l'humour, la faute n'en est pas à eux, mais au bouleversement historique qui, lui, n'a rien eu d'amusant...

***

Mes amis, en éliminant le domaine de la satire politique, m'ont ôté la possibilité de traiter un sujet que je connais un peu.

S'ils en avaient décidé autrement, ce livre aurait dégénéré en pamphlet, car l'histoire de la satire russe est en même temps l'histoire des régimes politiques qu'elle combattit. Pour cette raison, on a dû omettre dans ce recueil les œuvres du célèbre Saltykov-Chtchedrine, dont les histoires, écrites dans la seconde moitié du XIXe siècle, et démasquant la stupidité, l'ignorance et le vice des gouvernants, n'ont aucunement vieilli et restent de la plus brûlante actualité.

La satire politique russe, née des conditions politiques du pays, est forcément amère, fielleuse, pessimiste. N'oublions pas la définition que donnèrent de la France les Français de l'ancien régime : « l'absolutisme tempéré par l'épigramme! » et la paraphrase de cette formule, donnée par le marquis de Custine qui, visitant la Russie, caractérisait l'ancien ré-

gime tsariste comme l'absolutisme tempéré par l'assassinat.

Et c'est dans cette nuit noire, sous le joug des servitudes et parmi les orages des révolutions, que jaillirent, éclatantes et fraîches, les sources de l'humour russe.

⁂

M. Maurice Dekobra a déjà présenté au lecteur français la pléïade d'humoristes russes dont les œuvres forment le présent recueil. Ce fut mon défunt ami, Arkady Avertchenko, fondateur et animateur de la célèbre revue « *Satiricon* », qui groupa autour de lui les humoristes et les caricaturistes les plus fameux de l'époque. Je n'oublierai jamais les batailles qu'il livra, batailles auxquelles je pris part en qualité de modeste volontaire fraîchement enrôlé dans le bataillon des pamphlétaires.

⁂

La vie russe se présentait-elle réellement sous cet aspect risible? L'écrivain n'était-il qu'un photographe dirigeant sur les hommes et les choses l'objectif de son kodak humoristique? Certes, non. L'élément comique existe dans les mêmes proportions sur les bords de la Tamise et de la Néva. Mais il faut savoir rire. Le but de l'humoriste n'est-

il pas de découvrir en toute chose un motif à badinage et de le faire découvrir au lecteur? Le rire de nos auteurs est plus que local; il est humain, et il se communique à tous les peuples capables d'apprécier l'humour. Le rire gaulois, révélateur de la prodigieuse santé morale du peuple français, est certes plus clair que le nôtre, son esprit plus prompt et plus dégagé, sa verve plus étincelante. Le rire des peuples varie suivant leur nature. Mais l'essence même du rire, source de santé morale, reste la même.

Près du champagne pétillant et mousseux de l'esprit français, nous versons le bon vin de notre humour. Patrie ou exil, absolutisme ou révolution, nous rions des choses humaines, de ces choses terriblement quotidiennes et qui sont tout simplement éternelles. Ce peuple qui a le courage de réveiller, par ses éclats de rire, les échos des steppes endormies, ce peuple-là est sain malgré tout : il passera par les pires épreuves et les plus graves maladies; et il s'en tirera par ce fonds de foi et d'optimisme, qui est le meilleur gage de sa vitalité — par ce rire bienfaiteur dont aucun pharmacien ne donne la recette.

*
**

Différentes sont les satires politiques créées par les différents régimes; diverses les expressions dont les nations habillent leurs idées;

mais identique est l'humour puisé à même la vie; éternel est le rire des peuples sains, que ce soit dans les steppes ou sur les bords hospitaliers de la Seine.

BORIS MIRSKY.

ANTON TCHEKHOV

Un classique de la littérature moderne russe, connu depuis longtemps du public français, surtout par son théâtre.

Il commença sa carrière littéraire par de courts récits comiques, très appréciés en Russie. Par ses qualités d'observation, par sa gouaillerie mélancolique se détachant sur la grisaille de la vie de tous les jours, Tchekhov perpétue la tradition de ce rire où Gogol découvrait déjà des larmes.

LE CANDÉLABRE

Tenant sous le bras un objet enveloppé dans le numéro 23 des « *Nouvelles de la Bourse* », Sacha Smirnov, fils unique de sa mère, fit une mine allongée et entra dans le cabinet du docteur Kochelkov.

— Eh bien, mon cher garçon! s'écria le docteur. Eh bien, comment nous sentons-nous? Que racontez-vous de beau?

Sacha cligna de l'œil, mit la main sur son cœur et déclara d'une voix émue :

— Maman vous envoie ses salutations, Ivan Nikolaïévitch, et m'a chargé de vous remercier... Je suis le fils unique de maman et vous m'avez sauvé la vie... Vous m'avez guéri d'une maladie dangereuse, et nous ne savons tous les deux comment vous témoigner notre gratitude.

— N'en parlons pas, mon garçon, interrom-

pit le docteur. J'ai fait ce que tout autre eût fait à ma place.

— Je suis l'unique fils de maman... Nous sommes pauvres et, assurément, hors d'état de vous payer vos bons soins. Cela nous tracasse, docteur; quoique, pourtant, maman et moi... son fils unique, nous vous supplions d'accepter en signe de notre reconnaissance cet objet de prix, en bronze ancien... cette remarquable œuvre d'art.

— Vous avez tort! protesta le docteur. A quoi bon?

— Non, je vous en prie, ne refusez pas, continua Sacha en ouvrant le paquet. Votre refus nous ferait de la peine, à maman et à moi... C'est une assez belle chose, en bronze ancien... Elle nous vient de feu mon père et nous la gardions comme un souvenir cher... Papa achetait le vieux bronze et le revendait aux amateurs... Maintenant nous continuons son petit commerce, maman et moi...

Sacha tira l'objet et le déposa sur la table. C'était un candélabre de moyenne dimension, en bronze ancien, de travail très artistique. Il représentait un groupe : sur le piédestal se dressaient deux figures féminines, en costume d'Eve et dans des poses que je ne saurais décrire, faute de la hardiesse et du tempérament convenables. Ces figures souriaient coquettement, l'air si effronté que, n'eût été, semble-t-il, l'obligation de soutenir le chandelier, elles auraient sauté à bas du piédestal

pour se livrer dans la pièce à une bacchanale qu'il vaut mieux ne pas imaginer.

A la vue du cadeau, le docteur se gratta lentement derrière l'oreille, toussa et se moucha sans conviction.

— Oui, c'est en effet une fort belle chose, murmura-t-il, mais... comment dire... elle est par trop libre... Ce n'est pas décolleté, c'est bien pire!

— Pour quelle raison?

— Le Serpent tentateur lui-même n'aurait rien pu imaginer de plus troublant... Mettre une telle fantasmagorie sur la table, ce serait salir tout mon appartement!

— Quelle étrange conception de l'art vous avez, docteur! dit Sacha offensé. C'est une œuvre d'art, regardez bien! Cette beauté et cette élégance vous emplissent l'âme de vénération et vous serrent la gorge! En contemplant cette perfection, on oublie les choses terrestres... Regardez quel mouvement, quelle finesse d'expression!

— Je comprends fort bien tout cela, mon ami, interrompit le docteur; mais j'ai de la famille; mes enfants jouent ici; il vient des dames.

— Sans doute, si l'on se place au point de vue du vulgaire, ce chef-d'œuvre se présente sous un autre aspect... Mais, docteur, mettez-vous au-dessus du vulgaire!... D'autant plus que votre refus nous désolerait, maman et moi. Je suis fils unique... vous m'avez sauvé la

vie.. Nous vous donnons ce que nous avons de plus cher, et... et je regrette seulement que nous n'ayons pas le pendant à vous offrir...

— Merci, mon cher, je vous suis infiniment reconnaissant... Mes hommages à votre maman; pourtant, jugez vous-même, mes enfants jouent ici, il vient des dames... Enfin, je le garde, tant pis... Impossible de vous expliquer le... la... les raisons de.,, de,,,

— Il n'y a rien à expliquer, dit Sacha, tout joyeux. Mettez ce candélabre ici, près du vase. Ah quel dommage de n'avoir pas le pendant! Comme je le regrette! Au revoir, docteur.

Après le départ de Sacha, le docteur considéra longtemps le candélabre, se gratta de nouveau derrière l'oreille et médita.

« Une bien jolie chose, c'est incontestabe, songea-t-il; dommage de la jeter... Impossible de la garder chez moi... Hum... En voilà un problème! A qui pourrais-je bien l'offrir? »

Après avoir longtemps réfléchi, il se rappela son excellent ami, l'avocat Kripounov, dont il avait utilisé les services.

— C'est parfait, décida le docteur. En qualité d'ami, il se serait fait scrupule d'accepter de l'argent, et ce sera très convenable de lui offrir cet objet. Je vais lui porter cette œuvre du démon! Justement, il est célibataire et léger...

Incontinent, le docteur s'habilla, prit le candélabre et se rendit chez Kripounov.

— Bonjour, ma vieille branche! dit-il, ayant

trouvé l'avocat chez lui. Me voici... Je suis venu te remercier de tes bons offices... Tu ne veux pas accepter d'argent, alors, accepte au moins cette bagatelle... Voici, mon cher!

Ayant vu la bagatelle, l'avocat fut enthousiasmé :

— Ça, c'est fameux! Et il éclata de rire. Sapristi, il y a là de quoi faire damner un saint! Merveilleux! Ravissant! Où as-tu déniché ce bijou?

Ayant ainsi exhalé son enthousiasme, l'avocat jeta un regard craintif vers la porte et dit :

— Seulement, camarade, remporte ton cadeau, je n'en veux pas.

— Pourquoi? s'effraya le docteur.

— Parce que... Je reçois ici ma mère... les clients... et puis c'est gênant à cause de la bonne.

— Non! Non!... Garde-toi de refuser! dit le docteur en gesticulant. Ce serait inamical de ta part! Un objet d'art... Regarde! Ce mouvement... Cette expression... Et assez causé! Tu m'offenses!...

— Si seulement elles avaient un vêtement quelconque, une feuille de vigne!

Mais le docteur gesticula encore davantage, s'éclipsa de l'appartement de Kripounov et, satisfait de s'être débarrassé de son cadeau, il rentra chez lui...

Après son départ, l'avocat examina le candélabre, le palpa de tous les côtés et, à l'instar

du docteur, se creusa la tête en se demandant: que faire de ce cadeau?

« C'est un bibelot ravissant, pensait-il; dommage de le jeter, mais il est tout de même inconvenant de le garder chez soi. Le mieux est d'en faire présent à quelqu'un... Ce soir j'offrirai ce candélabre au comique Chamekine. Le bougre aime les bibelots de ce genre, et cela tombera bien puisqu'il donne aujourd'hui une représentation à son bénéfice...

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le candélabre, soigneusement empaqueté, fut offert au comédien Chamekine. Toute la soirée, sa loge fut prise d'assaut par des gens qui admiraient le cadeau; ce fut une rumeur enthousiaste ponctuée de rires qui ressemblaient à des hennissements. Lorsqu'une actrice s'approchait de la porte et demandait : « Peut-on entrer? », aussitôt on entendait la voix rauque du comique : « Non, non, ma chère! je ne suis pas habillé! »

Après le spectacle, le comique haussa les épaules, écarta les bras et proféra :

— Eh bien, que vais-je faire de cette horreur? Car j'habite chez des particuliers! Je reçois des artistes. Ce n'est pas une photographie qu'on peut cacher dans un tiroir!

— Alors, vendez-la, monsieur, conseilla le coiffeur qui démaquillait le comédien. Il y a dans le faubourg une vieille femme qui achète le bronze ancien... Allez-y donc et de-

mandez Mme Smirnov. Tout le monde la connaît.

L'acteur suivit le conseil... Deux jours plus tard, le docteur Kochelkov, un doigt au front, méditait dans son cabinet sur les acides biliaires. Soudain, la porte s'ouvrit et livra passage à Sacha Smirnov. Il souriait, rayonnait et toute sa personne respirait le bonheur. Il tenait à la main quelque chose enveloppé dans un journal.

— Docteur! commença-t-il haletant. Figurez-vous ma joie. Par bonheur pour vous, nous avons réussi à acquérir le pendant de votre candélabre! Maman est heureuse!... Et moi aussi, son fils unique... Vous m'avez sauvé la vie... Alors prenez ça, docteur! Prenez ça!...

Et Sacha, tremblant de reconnaissance, déposa le candélabre devant le docteur. Celui-ci ouvrit la bouche, voulut parler, mais ne put émettre un son : il avait perdu l'usage de la parole.

L'OBLIGATION A LOT

Ivan Dmitritch, petit bourgeois dont le budget familial s'élevait à douze cents roubles par an et qui était fort content de son sort, s'assit sur le canapé après dîner et se mit à lire le journal.

— J'ai oublié de parcourir le journal aujourd'hui, dit sa femme en desservant. Regarde s'il n'y a pas la liste des tirages.

— Oui, elle y est, répondit Ivan Dmitritch. Mais n'est-il pas trop tard pour dégager ton obligation?

— Non, j'ai payé les intérêts mardi.

— Quel est le numéro?

— Série 9.499, billet 26.

— Bon... Nous allons voir ça.

Ivan Dmitritch ne croyait pas à la chance. En d'autres circonstances il n'eût pour rien au monde consulté la liste des tirages; mais, ce

jour-là, par désœuvrement — et parce qu'il avait le journal sous les yeux — il promena son doigt de haut en bas sur les numéros des séries. L'ironie du sort voulut que, dès la deuxième ligne, en haut, le chiffre 9.499 lui sautât aux yeux. Sans regarder le numéro de l'obligation, sans contrôler plus avant, il laissa glisser le journal sur ses genoux et, comme si on l'avait aspergé d'eau glacée, il ressentit au creux de l'estomac un agréable frisson : c'était à la fois irritant et doux.

— Macha, il y a le numéro 9.499! dit-il sourdement.

Sa femme considéra son visage surpris, effaré et comprit qu'il ne plaisantait pas,

— 9.499? demanda-t-elle en pâlissant et déposant sur la table la nappe pliée.

— Oui, oui... C'est sérieux.

— Et le numéro du billet?

— Ah oui! Il y a encore ça. D'ailleurs, attends un peu. Non, mais pense donc!... En tout cas, c'est le numéro de notre série. Comprends-tu?...

Ivan Dmitritch, en regardant sa femme, eut un large sourire inconscient, comme un bébé à qui l'on montre un objet brillant. Sa femme souriait pareillement : elle aussi était contente qu'il n'eût nommé que la série et ne se hâtât pas de connaître le numéro du billet gagnant. On éprouve une amère volupté à jouir par anticipation d'un bonheur possible.

— C'est notre série, proféra Ivan Dmititch

après un long silence. Il est donc probable que nous avons gagné. Une simple probabilité, mais elle existe.

— Eh bien, regarde maintenant.

— Un moment! Il sera toujours trop tôt pour être déçu. C'est dans la deuxième ligne en haut; il s'agit donc d'un lot de 75.000 roubles. Ce n'est pas une somme quelconque, cela représente un capital. Et si je découvrais tout à l'heure, sur la liste, le numéro 26? Hein? Qu'est-ce que tu dirais, si nous avions vraiment gagné?

Les époux se mirent à rire et se regardèrent longtemps en silence. La possibilité du bonheur les étourdissait; ils ne pouvaient même pas rêver, ni dire pourquoi, tous les deux, ils avaient besoin de 75.000 roubles, ni ce qu'ils achèteraient, ni où ils partiraient. Ils pensaient seulement aux chiffres 9.499 et 75.000; ils les énuméraient dans leur imagination. Quant à leur bonheur futur, ils n'y songeaient guère.

Ivan Dmitritch, le journal à la main, arpenta plusieurs fois la pièce, et seulement quand le premier émoi fut passé, il se mit à rêver un peu.

— Alors, si nous avons gagné, dit-il, ce sera une nouvelle existence, un bouleversement. L'obligation t'appartient, mais si elle était à moi, je commencerais par acquérir une propriété dans les 25.000 roubles; 10.000 iraient à des dépenses extraordinaires : un

nouveau mobilier... un voyage, le paiement des dettes, etc... le reste, soit 40.000, je le placerais dans une banque...

— Oui, une propriété, ce ne serait pas mal, dit sa femme en s'asseyant, les mains sur les genoux.

— Quelque part dans le gouvernement de Toula ou d'Orel... D'abord, on n'a pas besoin d'aller en villégiature; ensuite, ça rapporte.

Et des tableaux surgirent dans son imagination, tous plus séduisants et plus poétiques les uns que les autres; et dans chacun d'eux il se voyait satisfait, tranquille, en parfaite santé; il avait chaud, très chaud même... Voici qu'après s'être régalé d'un hachis d'*okrochka* au *kvas* glacé, il gît à plat-ventre sur le sable chaud, au bord de la rivière, ou dans le jardin, sous un tilleul... Il fait chaud... Son fils et sa fille se traînent alentour, font des pâtés ou attrapent des scarabées dans l'herbe. Il somnole béatement sans penser à rien, et sent par toutes ses fibres qu'il n'a pas besoin d'aller au bureau, ni aujourd'hui, ni demain, ni après-demain. Quand il en a assez de rêver, il va voir faucher dans les prés, ou bien il va chercher des champignons dans la forêt, ou bien il regarde les moujiks pêcher au filet. Lorsque le soleil décline, il prend une serviette, du savon, et s'achemine à la baignade, où il se dévêt sans hâte, se frictionne longuement la poitrine et entre dans l'eau. Tandis qu'il se savonne, de petits poissons frétillent

alentour; des algues vertes se balancent. Après le bain, le thé à la crème avec des craquelins... Le soir, promenade ou partie de cartes avec des voisins...

— Oui, il ferait bon acheter une propriété, dit sa femme qui rêve de son côté, et on voit à sa physionomie que ses idées l'enchantent.

Ivan Dmitrich se représente l'automne pluvieux avec les vents glacés et l'été de la Saint-Martin. A cette époque, il convient de se promener longtemps au jardin, le long de la rivière, afin de se rafraîchir à souhait, puis de boire un bon verre de vodka accompagné de chanterelles salées ou de concombres au fenouil et... de se verser une seconde rasade. Les gosses rapportent du potager en courant des carottes et des radis qui sentent la terre fraîche... Ensuite on s'étend sur le canapé après avoir regardé sans hâte un journal illustré; on s'en couvre le visage et, le gilet déboutonné, on s'assoupit...

A l'été de la Saint-Martin succèdent les intempéries. Il pleut jour et nuit, les arbres dépouillés gémissent; le vent est humide et glacial. Chiens, chevaux, poules, tout est trempé, morne, piteux. Nulle part où se promener, il faut se claquemurer, toute la journée, arpenter les pièces de long en large et regarder anxieusement par les fenêtres couvertes de buée. On s'ennuie.

Ivan Dmitritch s'arrêta et regarda sa femme.

— Sais-tu, Macha, que je partirais volontiers pour l'étranger.

Et il se mit à songer qu'il ferait bon partir à l'arrière-saison pour le Midi de la France, l'Italie... les Indes.

— Je partirais aussi à l'étranger, dit sa femme... Mais au fait, regarde-le donc le numéro du billet!

— Un instant! Tout à l'heure..

Il marchait à travers la pièce et continuait à songer. Une idée lui vint : et si vraiment sa femme partait pour l'étranger? Il est agréable de voyager seul, ou bien en compagnie de femmes légères, insouciantes, vivant de la minute présente, mais non avec celles qui passent leur temps à se préoccuper et à parler des enfants, avec celles qui soupirent, s'effarent et tremblent pour chaque kopek. Ivan Dmitritch imaginait déjà son épouse en wagon avec une multitude de paquets et de colis. Elle geint que le voyage lui donne la migraine; elle se lamente qu'on ait dépensé tant d'argent; il faut descendre aux stations, chercher de l'eau chaude, des sandwiches... Elle ne veut pas dîner, car cela coûte cher...

« Je devrais lui rendre compte de chaque kopek, songeait-il en considérant sa femme. L'obligation est à elle, et non à moi. Et qu'irait-elle faire à l'étranger? Qu'y verrait-elle de nouveau? Elle resterait enfermée à l'hôtel, ou ne me quitterait pas d'une semelle... J'en suis sûr. »

Et pour la première fois de sa vie il remarqua que sa femme avait vieilli, enlaidi, qu'elle sentait la cuisine, tandis que lui, il était encore jeune, frais, dispos, prêt à convoler au besoin.

« Assurément, tout cela n'est qu'absurdes bagatelles, pensait-il, mais... qu'irait-elle faire à l'étranger? Qu'est-ce qu'elle y comprend? Oh! elle partirait, j'en suis sûr!... En réalité, pour elle, Naples ou la banlieue de Moscou, c'est pareil. Elle ne ferait que me gêner. Je serais sous sa coupe. Je vois ça d'ici : aussitôt en possession de l'argent, elle le mettrait sous clef, à la façon de ses pareilles... Elle me le dissimulerait... Elle ferait du bien à sa famille et me demanderait compte de chaque kopek. »

Ivan Dmitritch se rappela cette parenté. Tous ses frères et sœurs, ses oncles et ses tantes apprendraient leur bonne fortune; ils ramperaient vers eux; ils se mettraient à quémander avec des sourires doucereux. Répugnante et piteuse engeance! Leur donner, les encouragerait à demander; un refus provoquerait des malédictions, des cancans. On souhaiterait aux heureux gagnants tout le mal possible. Leurs visages que, jusqu'alors, il considérait avec indifférence, lui semblaient maintenant odieux et antipathiques.

« Des reptiles », songeait-il.

Et la tête de sa femme lui parut aussi odieuse et antipathique. La rancune envers elle bouillait dans son âme et il pensait avec une joie mauvaise :

« Elle n'entend rien à l'argent, de là vient son avarice. Si elle gagnait, elle me donnerait cent roubles et mettrait le reste dans un coffre-fort. »

Il regarda sa femme non plus en souriant, mais avec dégoût. Elle aussi le considérait avec une rancune malévole. Elle faisait de beaux rêves, des projets, des anticipations; elle comprenait parfaitement à quoi pensait son mari. Elle savait qui avancerait le premier la patte vers son gros lot.

« C'est agréable de rêver aux dépens d'autrui », disaient ses yeux. « Garde-t-en bien! »

Le mari comprit ce regard; la haine s'agita dans sa poitrine et, pour décevoir sa femme, il consulta rapidement la quatrième page du journal. Il proclama en triomphe :

— Série 9.449, billet 46! Mais pas 26!

L'espoir et la haine disparurent ensemble. Aussitôt, il sembla à Ivan Dmitritch et à sa femme que leur appartement était sombre, exigu et bas; que le dîner qu'ils avaient mangé, au lieu de les rassasier, leur pesait sur l'estomac et que les soirées qu'ils passaient ensemble étaient longues et ennuyeuses.

— Sapristi! s'exclama tout à coup Ivan Dmitritch, on marche partout sur des papiers, des miettes, des coquilles. Jamais les pièces ne sont balayées! Il faudra déguerpir d'ici, nom d'un chien! ou j'irai me pendre au premier arbre!

VLASS DOROCHEVITCH

Publiciste et pamphlétaire, il méritait pleinement son titre de Prince-du-Journalisme en Russie. Ce fut une des silhouettes les plus pittoresques de l'ancien régime. Mort en 1920, il s'est éteint pendant la bourrasque de la révolution. Au cours de sa carrière, il a fait de grands voyages en Europe et en Extrême-Orient, qu'il a dépeints dans ses œuvres. Hôte fréquent de Paris, c'est sans doute à la capitale du Bon Goût qu'il dut en partie sa verve et son esprit éblouissants.

ON SE TROMPE DE TALONS

(Conte Chinois)

Comme tout ce qui nous vient de Chine, ce conte est merveilleusement sage, profond et instructif au plus haut degré.

Les gens sont pareils aux fusils.
On les charge par derrière.

Malgré l'affirmation des pédagogues qu'il faut inculquer aux gens des idées saines par la tête, partout les gouvernants continuent à les leur inculquer par derrière, à partir du dos et même plus bas.

Les Chinois, comme on sait, sont allés jusqu'au bout dans l'application de ce système. Ils suggèrent des idées saines à leurs

concitoyens, à coups de bambou sur les talons.

Pourquoi sur les talons?

Sans doute parce qu'à la perspective du châtiment l'âme descend dans les talons.

Or, étant descendue dans les talons, elle reçoit au bon endroit la leçon à coups de bambou.

Le fils du soleil, le frère de la lune, le père de toutes les étoiles au ciel, le vainqueur de tous les peuples sur terre, le maître de tous les rois, des empereurs, tzars, sultans et autres princes, le grand, le glorieux, le puissant et très sage Bogdykhan Tching-Tchang siégeait au Conseil de l'Empire parmi l'élite de ses mandarins. Il était plus gros et il avait la peau plus fine.

Le Bogdykhan réfléchit et parla.

Et sa voix résonna comme une sonnette.

— Dans notre sagesse, nous avons voulu savoir ce qui se passe en Chine. Parmi vous, nos mandarins d'élite, nous voyons notre glorieux Toun-Li. Plus que tous, il est près du peuple. Il est chef de la police, surveille le ravitaillement et les mœurs. Il nourrit le peuple de riz et de bambou. Glorieux et sage Toun-Li, lève-toi, et sans craindre pour tes nobles talons, dis-nous comment vit notre Chine.

Tous levèrent le doigt en signe de respect envers le Bogdykhan.

Toun-Li se dressa à son tour et, après avoir

fait, selon le cérémonial, 472 révérences, il dit :

— Fils du Ciel! Le chien aboie à la lune. C'est ce qui m'enhardit à parler en ta présence. Le vermisseau dira la vérité. Car il faut inventer le mensonge. Or, où un vermisseau sans cervelle puiserait-il l'esprit pour cela? Les gens d'esprit inventent, mais pour les imbéciles, la vérité aussi est bonne... Pékin lutte avec Nankin, Nankin avec Canton, Canton avec Shanghaï. Cependant, la Chine prospère. La prospérité de notre grande Chine est telle que tous les diables étrangers en sèchent d'envie. Un exemple te suffira, grand et sage Bogdykhan. La prospérité de la Chine est telle qu'ici les poules pondent des œufs d'or.

— Comment, des œufs d'or? s'exclama le Bogdykhan. Et sa voix était pareille au son des clochettes d'argent. — Mais cela n'arrive que dans les contes!

Toun-Li, après avoir fait, selon le cérémonial, 472 révérences, répondit :

— Cela arrive aussi dans le pays de la prospérité légendaire — en Chine. Si tu n'étais pas Bogdykhan, je te dirais : va toi-même au marché sans écraser en route ton ver infime. Combien la dizaine d'œufs? Dix ducats! Un ducat l'œuf! Dans les autres pays, pour gagner un ducat, un homme doit peiner du matin au soir. Mais chez nous? Une poule a gloussé — un ducat. Kot! kot! kot! kodette!... un ducat.

Tous levèrent le doigt en signe de surprise; seul, le sage Tchi-San dit :

— Là où les poules ont la vie trop agréable, d'ordinaire, les gens pâtissent!

Mais le Bogdykhan lui fit avec bienveillance signe de se taire et remarqua :

— Notre grand maître Tchi-San est fort sage aussi; Toun-Li, ne fais aucune attention à lui. La sagesse existe sur terre pour assombrir la joie. Il y a des nuages au ciel pour masquer le soleil. Comment as-tu dit, Toun-Li?... Kot! kot! kot! kodette — un ducat?

— Kot! kot! kodette — un ducat!... Kot! kot! kodette — un ducat!

Et tout le Conseil de l'Empire répéta enthousiasmé :

— Kot! kot! kodette — un ducat!...

Jamais encore il n'y avait eu une séance aussi gaie.

Le Bogdykhan fit battre tambour et déclara :

— Je déclare close la séance du Conseil de l'Empire! Le Conseil de l'Empire, c'est le siège de l'ennui, des soucis et de la tristesse. Or, je suis maintenant trop heureux, trop gai, trop joyeux pour siéger en un endroit aussi ennuyeux! J'autorise pour trois jours dans tout Pékin des fêtes populaires et des réjouissances à l'occasion de cet heureux événement!

Et le Conseil de l'Empire se sépara aux cris de : Kot! kot! kodette — un ducat! Kot! kot! kodette — un ducat!

D'excellente humeur, le Bogdykhan Tching-Tchang alla se promener dans ses jardins.

Il promut à la première classe le premier mandarin de quatorzième classe qu'il rencontra.

Il promut feld-maréchal la nourrice de son fils aîné qui se trouvait là, et il allait, prodiguant les décorations du Dragon, les robes à fleurs et les boutons aux chapeaux, comme les étoiles sur la voie lactée.

Il arriva ainsi à un kiosque isolé, où parmi les fleurs, vivait le sage Tchi-San.

— J'aime les sages seulement de loin, proféra le Bogdykhan; de près, on ne sait que leur dire! A vous autres sages, on ne peut conférer l'ordre du Dragon de troisième, de deuxième et même de première classe. Les robes jaunes ou bleues ne vous causent aucune joie. Vous ne vous intéressez même pas aux boutons.

— O! grand et glorieux Bogdykhan! répondit le sage, si tu me donnais une dizaine d'œufs dans ta grâce infinie, je ne trouverais pas dans notre langue chinoise de mots pour te remercier!

— Comment? Toi, le sage, s'exclama le Bogdykhan surpris, tu te réjouirais d'un don aussi infime?

— Est-ce que les imbéciles seuls doivent manger? demanda Tchi-San. J'ai eu l'honneur de t'exposer que là où les poules ont la vie

trop agréable, d'ordinaire les gens pâtissent. C'est fort bien : kot! kot! kodette! — un ducat! Mais alors, les gens doivent mourir de faim.

— Que les dragons emportent ce maudit Toun-Li! s'écria le Bogdykhan avec désespoir, il a fait de moi, le Fils du Ciel, une sorte de coq de basse-cour. Moi, qui commande à 400 millions de Chinois, je me suis réjoui comme un coq dans son poulailler! Kot! kot! kodette! — un ducat!

Le Bogdykhan fut si affecté qu'il oublia de faire donner au sage Tchi-San sa dizaine d'œufs, rentra précipitamment au palais, ordonna d'interrompre aussitôt toutes les fêtes et les réjouissances, les feux d'artifice et les illuminations, et convoqua le Conseil de l'Empire pour une affaire pressante et d'extrême importance.

Le Conseil de l'Empire se réunit.

Le grand Bogdykhan était sombre, et sa voix vibrait comme un tambour.

— Le vil Toun-Li, dit-il, nous a dépeint ce matin la situation florissante de notre Chine; or, le pays, à ce qu'il paraît, va à sa perte! Dans ce pays, les poules pondent des œufs à un ducat pièce, et un sage comme Tchi-San, l'ornement, la fierté et la parure de notre règne, en est réduit à mourir de faim! Songez à ce que dira la postérité, à ce que diront les annales, l'histoire!

« Tchi-Tchang, sous le règne de ce Bogdykhan, le sage, le célèbre, le grand Tchi-San, parure et ornement du Céleste Empire, est mort de faim! »

On demandera à un écolier de huit ans : « Par quoi se signala le Bogdykhan Tching-Tchang? » Et ce petit coquin répondra : « Par le fait que sous son règne les sages mouraient de faim! » Ainsi mourut l'éminent philosophe Tchi-San! » Et le maître, au lieu de le fustiger, dira : « Très bien! » Mes descendants rayeront mon nom de la liste des ancêtres! Il deviendra une dérision, un opprobre pour les générations futures! Voilà où tu m'as mené par ta jactance, vil Toun-Li : Kot! kot! kodette! — un ducat!

Toun-Li, défendant ses talons, se dressa lestement et, après avoir fait les 437 révérences prescrites par le cérémonial, proféra :

— Si le stupide fils de mon père a la permission de parler, je veux dire un mot, grand Bogdykhan!

— Dans notre mansuétude ineffable, nous t'autorisons : tu peux encore une fois souiller l'air de ton haleine. Parle! Nous écouterons ce que va balbutier la plus infime de nos créatures!

— Fils du Ciel! dit Toun-Li, en tombant aux pieds du Bogdykhan, le crime est défini. Les œufs coûtent un ducat pièce. Il ne reste plus qu'à découvrir les talons qui en sont coupables.

Et tous les mandarins furent d'avis que les

paroles de Toun-Li étaient parfaitement conformes aux lois et coutumes du Céleste Empire.

— Il s'agit seulement de trouver précisément les talons convenables! dit le sage Tchi-San.

— C'est bien cela! confirma Toun-Li avec enthousiasme; la sagesse elle-même parle par ta bouche, éminent Tchi-San! Précisément les talons convenables! Quels talons sont coupables du renchérissement des œufs? Qui trafique des œufs dans les villages? Qui les revend pour être écoulés à la ville? Les paysans?... Donc, leurs talons sont cause de tout le mal. Qu'on leur étrille les talons avec le bambou, et les œufs baisseront!

— Ton avis me paraît dicté par la sagesse! dit le Bogdykhan; Toun-Li, donne des ordres!

Et Toun-Li donna des ordres.

Sept forêts de bambous servirent à inculquer aux paysans chinois des prix raisonnables pour les œufs.

Or, les œufs renchérirent.

Au marché, on les vendait deux ducats pièce. Les paysans expliquaient ainsi la chose.

— Un ducat pour l'œuf, et un ducat pour les bambous. Les talons aussi ont leur prix, n'est-ce pas?

Le sage Tchi-San gisait dans son pavillon et mourait de faim parmi les fleurs. Le Bogdykhan vint le trouver.

— Même un moyen qui a fait ses preuves

comme le bambou n'a pas réussi!! s'écria-t-il désespéré.

Et le sage, rassemblant ses dernières forces, murmura :

— On se trompe de talons, Fils du Ciel!

Le Bogdykhan ordonna de convoquer immédiatement tout le Conseil de l'Empire.

Ce qui fut fait.

— Je vous parlerai franchement, mandarins, dit Bogdykhan. » Et ses paroles étaient comme du thé froid. « Je n'aime pas les sages! Cette engeance est une source de tracas. Les simples, au moins, ne sont pas des sages. Ils vivent le temps assigné, et quand vient la mort, ils expirent doucement; l'âme se réjouit! Mais Dieu préserve d'avoir à sa charge une célébrité. On est responsable devant la postérité. S'il meurt, de quoi est-il mort? Comment? Pourquoi? De quelle manière? Le grand Tchi-San est de nouveau au plus mal. Les œufs ont encore renchéri, et jamais l'immortalité n'a été si près de lui qu'à présent. Tous tes efforts ont été vains, Toun-Li.

— Fils du Ciel! ménage ton divin foie. Il est nécessaire à la patrie! s'écria Toun-Li, après avoir fait les 437 révérences prescrites par l'étiquette; le mal est connu : c'est le renchérissement des œufs. On a trouvé le remède : ce sont les bambous. On s'est trompé seulement dans l'application. On ne les a pas appliqué aux talons qu'il fallait.

— C'est ça, c'est ça! Et le sage Tchi-San le dit : « On s'est trompé de talons! »

— Moi, le stupide fils de mon père, je suis heureux de me rencontrer avec ce grand sage. Il ne s'agit maintenant que d'appliquer les cannes de bambou aux vrais talons. Nous avons appliqué le bambou sauveur aux talons des paysans. Mais dans l'achat et la vente il y a toujours deux coupables. Celui qui vend cher et celui qui achète cher. Libre aux habitants de Pékin de payer un œuf deux ducats. Ainsi ils encouragent seulement la vie chère, engendrent la cupidité et corrompent les paysans. Que leurs talons fassent connaissance avec les bambous : ne développez pas les vices! Il importe de réprimer la cupidité, mais il importe tout autant de réprimer la prodigalité.

— Toun-Li, s'écria Bogdykhan, ton raisonnement s'inspire des règles de la logique et de la justice. Toun-Li, donne des ordres!

— Cette fois-ci, il faudra beaucoup de bambous, fit observer le mandarin qui gérait le Trésor.

— Est-ce que par hasard je plaindrais les bambous pour mes sujets? s'écria le Bogdykhan avec sentiment.

Et la lutte contre la prodigalité s'engagea dans tous les marchés de Pékin.

Elle dura trois jours entiers.

Et le quatrième jour les œufs coûtèrent quatre ducats pièce.

Personne ne se décidait à acheter les œufs

ouvertement au marché. On les vendait en cachette, aussi leur prix doubla-t-il.

Le sage Tchi-San s'était bien gardé d'aller lui-même au marché, il y envoya sa cuisinière.

La cuisinière revint tard du marché, sur la pointe des pieds, comme une ballerine. Mais au lieu de quatre œufs, elle n'en rapportait qu'un.

Le Bogdykhan, dans sa sollicitude infinie pour la sagesse, vint prendre des nouvelles de Tchi-San. Il le trouva presque à l'agonie.

Le sage se contenta de lui désigner ses talons du doigt et murmura :

— On se trompe...

Le Bogdykhan se mit à sangloter.

— Tchi-San! Sage! Grand! Maître! tiens bon! Attends au moins un jour pour mourir! Je le jure par les dragons, tout sera réformé pour demain. Il y va de sa tête pour l'incapable Toun-Li!

Et le Bogdykhan fit convoquer immédiatement le Conseil de l'Empire.

Le Fils du Ciel était courroucé. Ses yeux lançaient des éclairs. Sa voix retentissait comme le tonnerre. Il s'écria :

— Infâme Toun-Li! Prépare-toi à mettre sur le billot l'oignon pourri que tu oses appeler ta tête! Le grand Tchi-San se meurt, et l'Histoire s'apprête à couvrir notre nom d'opprobre!

Toun-Li se prosterna devant le Bogdykhan en s'écriant :

— Fils du Ciel! N'est-il pas égal qu'une tête chétive comme la mienne tombe aujourd'hui ou demain? Un jour de vie, Maître de l'Univers! Et je te jure que les véritables talons seront trouvés. Nous avons examiné tous les talons en Chine, en négligeant seulement ceux qu'il fallait. Maintenant, je les ai trouvés! Qui pond les œufs? Les poules! Il faut donner du bambou aux poules sur les talons! Ne pondez pas d'œufs chers, n'en pondez pas!

Tout le Conseil de l'Empire rayonna de joie en entendant une décision aussi simple, claire et juste.

— Toun-Li, donne des ordres, commanda le Bogdykhan.

Ce qui fut fait.

Durant un jour entier, dans toute la Chine, il fallut crier à tue-tête, tant les poules gloussaient.

On les attrapait, les retournait la tête en bas et on leur frappait les talons avec le bambou.

Or, le lendemain, les poulès cessèrent de pondre.

En proie à une inquiétude mortelle, le Bogdykhan vint rendre visite au sage Tchi-San, dans son pavillon parmi les fleurs.

Tchi-San se mourait.

Avec un doux sourire de sage, il s'adressa au Bogdykhan qui sanglotait à ses pieds, rassembla ses dernières forces et dit :

— Tu t'intéresses, Fils du Ciel, à ce que l'Histoire dira de toi? Ne t'inquiète pas. Rien

de particulièrement mauvais. Elle dira : « Tching-Tchang fut un bon Bogdykhan. Il avait les meilleures intentions. Mais une malchance le poursuivait : il se trompait toujours de talons. » Ne te tourmente pas, pourtant, Fils du Ciel. Tel est le sort de bien des Bogdykhans sur la terre. Se tromper éternellement de talons!

Ainsi parla le sage Tchi-San. Puis il mourut.

COMMENT HASSAN PERDIT SON PANTALON

Eh bien, oui, tel est le titre de cette histoire :
— *Comment Hassan perdit son pantalon.*
Et voici comment la chose arriva :
Dans la grande et belle ville de Bagdad vivait un marchand riche et honoré.
Quel était son nom?
Lorsqu'il jouait aux genoux de sa mère... (le paradis n'est-il pas aux genoux d'une mère?) elle l'appelait :
— Hassan-Hakki. Hassan-l'Heureux.
Il était jeune, beau, intelligent et riche.
Immensément riche.
Que lui manquait-il?
Pourtant Hassan résolut de se marier.
Aussitôt dit, aussitôt fait.

On le fiança à la plus belle fille de la ville.

Elle était... elle était... non, les paroles sont impuissantes à l'exprimer.

La musique seule pourrait rendre sa beauté.

Enfin, monsieur, elle était aussi belle que votre amante!

Et la vôtre!

Et la vôtre, cher monsieur!

(De cette façon, j'espère satisfaire tous les goûts.)

Hassan invita tout Bagdad au festin.

C'est alors que les cuisiniers de Bagdad prouvèrent qu'on avait raison de les considérer comme les premiers maîtres-queux du monde.

Et parmi les troupeaux une nouvelle funeste se répandit :

— La fin du monde était venue! Hassan avait pris la résolution d'exterminer tous les agneaux, de les farcir de pistaches et de les rôtir!

A la vue de cette noce, gaie, riche et somptueuse, les femmes versaient de douces larmes de jalousie, tant elles s'étaient bourrées de sorbets, de loucoums roses, de confitures suaves aux pétales de fleurs de pêcher, d'amandier et d'abricotier.

Les jeunes filles ne se nourrissaient plus que de fleurs confites de lilas et de violettes et faisaient le serment de ne goûter à rien d'autre jusqu'à leur propre noce.

La tête tournait de tant de musique.

Les jeunes gens tenaient à peine debout pour avoir trop dansé.

Le vin interdit par le Koran terrassait les personnes âgées et respectables, tel un esclave qui se jetterait à vos pieds pour vous renverser.

Enfin minuit sonna, l'heure attendue.

Les femmes menèrent la fiancée dans son élégante chambre à coucher.

En riant et en plaisantant, elles la dévêtirent et la placèrent sur le lit nuptial voilé de dentelles.

Les marieuses allèrent chercher Hassan.

Accompagné de ses amis, il vint comme il sied à un homme jeune et sage.

Il vint d'un pas gai et alerte, mais sans trop se presser.

Car un sage n'est jamais pressé : ni pour l'échafaud, ni pour la noce.

A quoi bon se presser, puisque la vie elle-même fuit comme une flèche!

Sans hâte, Hassan s'assit sur le sopha en face du lit voilé de dentelles; sans hâte il écouta les félicitations et les vœux de ses amis; sans hâte il se leva et dit :

— Je vous salue, amis de ma jeunesse, et je dis adieu à ma vie de célibataire.

Sans se presser, il se dirigea vers le lit.

Mais... à ce moment... soudain... Hassan perdit son pantalon.

Ce furent des éclats de rire formidables.

Les vieilles glapissaient comme si on les eût égorgées.

Le rire des jeunes femmes tintait comme des clochettes.

Quant aux hommes, ils se roulaient par terre.

La mariée, qui voyait tout à travers les rideaux de dentelles, fut saisie d'une folle gaîté, et, pour la cacher, elle se mit à agiter désespérément ses bracelets.

Tout le monde se pâmait de rire.

Hassan restait là, interdit, et ses jambes nues rougirent.

Eperdu de honte il ramassa son pantalon et s'élança hors de la maison.

Dans la cour il sauta sur le premier cheval venu qui appartenait sans doute à l'un des invités, lui laboura les flancs de ses talons et partit ventre à terre.

Un rire énorme le poursuivait.

De quelles vétilles dépend parfois le bonheur d'un homme!

Comme un fou Hassan galopait droit devant lui, à l'aventure, talonnant furieusement son cheval.

Et le lendemain matin il vit grandir à l'horizon la ville de Damas.

On dit que le pain de l'exil est amer.

Ce n'est pas vrai!

Le pain de l'exil n'est ni doux ni amer.

Car la terre d'exil ne produit nul pain pour les exilés.

Le pain de l'exil n'a pas de goût...

Misérable, sans un sequin dans sa bourse, Hassan se trouva dans les rues d'une ville étrangère...

Dans une ville étrangère, chaque chien est prêt à se jeter sur vous, comme si vous étiez un voleur.

Dans une ville étrangère, chaque porte attend que vous y frappiez pour se refermer à votre nez.

Dans une ville étrangère, chaque pierre est prête à vous voler à la tête.

Il n'y a que les arbres dans une ville étrangère qui vous accueillent avec bienveillance en vous tendant leurs branches chargées de fleurs, comme pour vous dire :

— Pends-toi!

Hassan contemplait avec terreur la ville étrangère...

Il alla au bazar.

Il vendit son cheval fourbu et acheta avec l'argent des amandes grillées.

Le sac sur les épaules, il s'arrêtait devant les fenêtres des harems aux grilles de bois.

— Me voilà! J'arrive de loin! Je cherche des dents de femme qui puissent rivaliser de blancheur avec mes amandes. Holà! Où donc sont ici les dents les plus blanches?

— Pourvu que nous ne nous cassions pas les dents avec tes amandes, lui répondait-on de derrière les grilles.

— Soyez sans crainte, madame, répliquait

Hassan en s'inclinant; une fois dans votre bouche, mes amandes crèveront de jalousie en apercevant vos dents blanches. Vous n'aurez pas à les casser.

Vers midi toutes les amandes étaient vendues.

Il fit le compte de ses profits et acheta des oranges sanguines.

— Où donc sont les lèvres pourpres qui pourraient rivaliser avec mes sanguines?

— Sont-elles juteuses, tes oranges? lui demandait-on derrière les grilles.

— Oh! madame, la jalousie changera mes sanguines en larmes dès qu'elles se trouveront entre vos lèvres.

Le soleil était encore haut lorsque toutes les oranges furent vendues.

Il écoula ainsi un lot de loucoums, des sorbets de toutes sortes; il fut connu aux bazars, on lui ouvrit un crédit et il abandonna son commerce de confiseur pour celui de joaillier.

Le lundi, lorsque, selon l'usage oriental, le marché n'est visité que par les femmes, Hassan étalait ses marchandises et, souriant malicieusement dans sa barbe frisée, il faisait l'article :

— Belle dame! Belle dame! Voulez-vous ne plus jamais verser de larmes? Achetez ces pendants d'oreille! Regardez, quels diamants! De vraies larmes! Les larmes embellissent la femme. Tel est le destin! Kismet! Achetez ces pendants d'oreille, et jamais les larmes ne

brilleront dans vos yeux. Achetez la faveur du destin! Ne vaut-il pas mieux que les larmes brillent à vos oreilles que dans vos yeux?

— Belle dame! Belle dame! Incomparable beauté! Ne m'achetez rien, contentez-vous de regarder. Votre regard transformera le bleu de ces turquoises en bleu de ciel. Dites à votre ami de vous offrir cette broche de turquoise! Qu'il retrouve sur votre sein une parcelle du ciel!

— Voici un saphir, bleu et profond comme la mer. Voici un rubis, pareil à une goutte de sang. Il luit même dans l'obscurité. Belle dame! Demandez à votre ami de vous faire cadeau de cette mer ou de cette goutte de sang! Mais je vous conseille de prendre plutôt la goutte de sang. Une goutte de sang recèle plus d'orages que toute une mer!

— Belles dames! Belles dames! Voici des perles!

— Je les crains. Perles signifient larmes.

— Rien que les petites, madame! Rien que les petites; Les petites perles font pleurer. Mais jamais encore les grosses perles n'ont fait pleurer une femme!

Ainsi riant et badinant, Hassan trafiquait; il devint si riche que bientôt il fut connu dans tout Damas.

La rumeur en vint aux oreilles du sultan lui-même.

Allah seul est sultan!

Il n'y a pas de Sultans, sauf le Sultan des Sultans qui est Allah!

Allah-Akbar!

Le sultan voulut voir le favori de tout le monde et, satisfait de ses propos et de son esprit, il lui dit au cours de la conversation :

— La chose la plus difficile pour un sultan, c'est de choisir ses vizirs.

— Qui le sait mieux que toi, Seigneur, fit Hassan en s'inclinant profondément, — quant à moi, je ne le pense pas. Comment procède-t-on chez nous d'ordinaire? On désigne un homme quelconque, on le fait vizir et on annonce : « Voici un homme intelligent! Vous êtes tenus de lui obéir, sinon gare à vos têtes! » Et si l'on faisait l'inverse? Si, au lieu d'élever un homme quelconque au rang d'homme intelligent et de vizir, on choisissait l'homme le plus intelligent et le créait vizir?

Le Sultan secoua la tête :

— C'est tout simple. Mais jamais l'idée ne m'en est venue! Prendre un homme intelligent et le faire vizir? Hassan, tu es un homme intelligent et je te fais vizir!

— O mon maître! T'entendre signifie t'obéir.

Et Hassan devint grand vizir.

Il était bon, sage et juste.

Les bons l'aimaient, les méchants le craignaient.

Tout le monde admirait les lois qu'il édictait et tous les habitants de Damas constataient avec ébahissement :

— Quel vizir nous avons! Il n'est ni noble, ni célèbre, — il est simplement intelligent!

Dix ans passèrent.

Le Sultan de Damas fit appeler son vizir favori et lui dit :

— Hassan, béni soit le jour où, détaché de la souche natale, tu pris racine parmi nous. Béni soit le Saint Koran qui nous ordonne l'hospitalité envers les étrangers! Voici dix ans, Hassan, que je suis tes conseils et que j'exécute ta volonté pour le plus grand bien de Damas. Maintenant, je désire que tu entendes mes paroles et que tu exécutes ma volonté. Ecoute, Hassan. Il ne me reste plus longtemps à profiter de tes bons conseils. Si court est le chemin qui me sépare du tombeau que j'ai à peine le temps de jeter un coup d'œil en arrière. Je vois que mon cher Damas est heureux sous ton gouvernement et je voudrais lui assurer ce bonheur jusqu'à la fin de tes jours.

Ecoute, Hassan! Je n'ai pas d'héritier. Je te donnerai comme épouse ma fille chérie et je te ferai Sultan de Damas. Ecoute et obéis!

Hassan baisa la terre aux pieds du sultan et dit :

— T'entendre signifie t'obéir. Sultan! Allah seul est Sultan. Il n'y a pas de Sultans, sauf le Sultan des Sultans, — et voici ce qu'il m'a dit : « Hassan! la ville de Damas est magnifique, mais ta patrie est Bagdad! Il y a beaucoup de belles filles au monde, mais aucune

n'est aussi belle que les rides d'une mère. Celui qui croit qu'il vaut mieux être Sultan d'un pays étranger que simple citoyen du sien, n'est digne ni d'être simple citoyen dans son pays, ni Sultan d'un pays étranger. » C'est ainsi que me parla le Sultan des Sultans, devant qui doivent garder le silence tous les Sultans de la terre.

Le Sultan entra dans une grande colère.

— C'est ainsi, serviteur, que tu accomplis la volonté de ton maître? Je voulais te rendre heureux, et je te rendrai heureux. Tel est mon désir!

C'est le faible des Sultans : ils croient qu'ils peuvent rendre les hommes non seulement célèbres, riches et forts, mais encore heureux.

Pour rendre Hassan heureux, le Sultan le fit mettre aux arrêts.

Mais Hassan s'enfuit.

Il sella son cheval, remplit sa bourse d'or et partit à minuit pour Bagdad.

Il galopait à bride abattue, comme dix ans auparavant, sans laisser souffler son cheval, et lorsque surgirent de derrière les monts les premiers rayons de soleil, Hassan se vit aux portes de Bagdad.

Il lui sembla que nulle part les arbres ne fleurissent et n'embaument comme autour de Bagdad.

Et que nulle part les minarets ne s'élancent avec une telle sveltesse vers le ciel.

Il descendit de cheval, tomba à genoux et baisa la terre.

A ce moment, une vieille mendiante était assise devant la porte de la ville; elle cherchait les poux de sa petite-fille.

— Regarde, grand'mère! Qu'est-ce qu'il fait, cet homme? dit l'enfant, — il mange la terre?

— Tais-toi, petite sotte, lui répondit la vieille; il ne la mange pas, il la baise. Ce n'est pas ton affaire! Peut-être est-ce un homme qui aime sa patrie, peut-être aussi un ivrogne. Il est préférable de n'avoir affaire ni à l'un ni à l'autre. Tu devrais déjà le savoir. Tu es assez grande!

— Et quel âge ai-je, grand'mère- demanda en grimaçant la petite.

— Toi? Tu es dans ta onzième année. Tu es née l'année où le marchand Hassan perdit son pantalon à la noce.

Hassan eut l'impression que la terre natale lui crachait à la face.

Il se redressa.

—Allah Akbar! Oh, Allah! Grand, généreux et charitable! Ils datent leur ère du jour où j'ai perdu mon pantalon! Et une gamine qui ignore son âge sait qu'il y a dix ans Hassan perdit son pantalon! J'ai vécu deux existences, j'ai refait ma vie; de misérable je suis devenu riche. J'ai été au faîte de la puissance, j'ai gouverné un pays, édicté des lois sages, rendu heureux tout un Etat; je pouvais devenir Sultan, — et la première pauvresse venue, qui

cherche les poux de sa petite-fille, ne peut oublier qu'il y a dix ans j'ai perdu mon pantalon!!!

Hassan sauta en selle, tourna bride et galopa à l'aventure.

Voilà ce qu'il avait appris sur les hommes. Mais, seul, Allah les connaît à fond.

ARKADY AVERTCHENKO

Roi de l'humour russe, il fonda la célèbre revue Le Satiricon, *qui brandit le fouet d'une satire audacieuse au-dessus des plaies et des ridicules de la Russie d'avant-guerre. Cette revue fut supprimée en 1918 par les Bolcheviks que visait à leur tour son implacable ironie.*

Mort encore jeune, en 1924, *Avertchenko a laissé un nombre considérable de récits et de nouvelles, où une vision saine de la réalité, soutenue par un dialogue souple et vivant, se marie heureusement à une gaîté joviale et à un optimisme de bon aloi.*

SOUS LA TABLE

(Conte de Pâques)

Les enfants, en somme, nous sont supérieurs au point de vue moral. J'espère que cette minuscule histoire, dont le héros est Dimeka, un bambin encore plus minuscule, en apportera la preuve.

On ne saurait dire quelle fantaisie prit au gamin de se fourrer sous la table, mais le fait est là. Tandis que les grandes personnes s'installaient gauchement autour de la table du festin, copieusement garnie de toutes les bonnes choses qu'on mange à Pâques, Dimeka, manœuvrant adroitement à travers une forêt de jambes démesurément longues, en comparaison de sa taille, se glissa dessous avec son chameau, la moitié d'un œuf en bois et un baba entamé...

Il étala ses provisions à côté de son chameau taciturne et s'absorba dans ses observations.

C'est qu'il fait bon sous la table! Du plancher, fraîchement lavé, et que les pieds des hôtes n'ont pas encore eu le temps de salir, émane une agréable humidité.

Que de pieds! Dimeka se mit à compter, compta jusqu'à cinq et s'embrouilla. Ce n'est pas si facile que ça!

Les pieds de la tante attirèrent d'abord l'attention: ils étaient chaussés d'énormes babouches à fleurs, à cause des rhumatismes sans doute. Dimeka gratta de son ongle minuscule une des fleurs... Le pied fit un mouvement. Effrayé, Dimeka retira son doigt.

Paresseusement il grignota son bout de baba, sans oublier d'en offrir au chameau; tout à coup son attention fut attirée par une manœuvre assez bizarre d'un bel escarpin bordé de daim blanc.

Le pied chaussé de cette chaussure ultra élégante se tint d'abord tranquille; puis soudain il tressaillit et se mit à ramper avec précaution, dressant de temps en temps la pointe, tel un serpent guettant une proie...

Dimeka jeta un regard à gauche et remarqua bientôt que ces manœuvres serpentines visaient deux petits pieds chaussés de charmants souliers bleu ciel brodés d'argent.

Les petits pieds croisés s'allongeaient en toute tranquillité et, sans appréhender quoi

que ce fût, battaient la mesure du talon. Le bord foncé de la jupe se souleva, découvrant un charmant mollet grassouillet gainé d'un bas bleu ciel. Tout près du genou arrondi, un bout de jaretelle — noir et or — parut discrètement.

Mais toutes ces choses — attrayantes pour un connaisseur — n'intéressaient point le candide Dimeka.

Au contraire, son attention était absorbée par les zigzags mystérieux et redoutables de l'escarpin bordé de daim.

Cette bête, qui craquait et se tortillait, réussit enfin à rejoindre le bout du petit pied bleu ciel, y donna un coup de bec et se retira aussitôt, évidemment anxieuse; cela lui vaudrait-il une gifle ou non?

Le petit pied bleu, au contact, tressaillit, et irrité, fit un léger mouvement de recul.

L'escarpin aux manières débraillées se redressa d'un air effronté et résolument prit l'offensive.

Dimeka ne s'érigeait point en censeur, mais le soulier bleu si joliment brodé d'argent lui plaisait, et cela en toute simplicité; il ne voulait pour rien au monde qu'on le salît ou l'éraflât.

C'est pourquoi il employa une ruse de guerre : il substitua au petit pied bleu le mufle de son chameau et donna une tape énergique sur l'escarpin entreprenant.

Il fallait voir la joie effrénée de ce fat sans

scrupules. Il se mit à remuer, à gigoter autour du pauvre chameau résigné, comme un épervier autour de sa proie. Il se fit aider de son collègue qui jusqu'ici sommeillait tranquillement sous la chaise, et tous deux s'en donnèrent de serrer et de presser l'animal impassible. Gare au petit pied dodu, si c'eût été lui!

Craignant pour son fidèle ami, Dimeka l'arracha de l'étreinte tenace et le déposa à une distance rassurante; mais comme le cou du chameau se trouvait froissé, la justice exigeait qu'il crachât sur la pointe du soulier entreprenant.

Ce débauché gigota encore quelque peu et force lui fut de se retirer sans avoir assouvi sa convoitise.

Du côté gauche, une main glissa sous la nappe et vida furtivement un verre de vin.

Dimeka se coucha à plat ventre, rampa jusqu'à la flaque et goûta : sucré, mais fort aussi. Il fit goûter au chameau et lui expliqua tout bas à l'oreille :

— Eux, là-haut, ils ont déjà bu tout leur saoûl. Maintenant, ils déversent en bas leur trop plein, — tu saisis?

Au fait, le festin touchait à sa fin. On remua les chaises, et sous la table il fit plus clair. Tout d'abord les gros pieds de la tante, chaussés de babouches, partirent; puis les petits pieds bleus tressaillirent et se posèrent sur les talons. A leur suite, comme s'ils y étaient attachés par des fils invisibles, les escar-

pins s'élancèrent, et puis des chaussures américaines craquèrent... Et d'autres encore.

Dimeka acheva son baba devenu moite, suça encore quelques gouttes de la flaque et se mit à bercer son chameau, tout en saisissant des bribes de conversation.

— Si vous êtes fatigué, — disait sa mère, — étendez-vous sur ce divan, personne ne vous dérangera. Nous passons au salon.

— Mais... c'est que... hum... C'est impoli.

— Eh, laissez donc, c'est très poli!

— Vraiment, c'est que... mais...

— Bon, bon. La fête a ses droits.

— Je vous avais dit qu'il ne fallait pas mélanger le madère avec de la bière...

— Bah! Faites un petit somme et il n'y paraîtra plus. Je vais vous envoyer un oreiller par la femme de chambre.

Le bruit de cette multitude de pieds se tut. Puis on entendit le claquement de talons rapides et une conversation.

— Voici, madame vous envoie un oreiller!

— Eh bien, donne-le.

— Mais le voilà. Je l'ai posé.

— Non, non, approche-toi. Ici, près du divan.

— Pourquoi ça, près du divan?

— Mais... je veux t'embrrr...asser. C'est le jour de Pâques.

— Vous avez déjà assez fêté Pâques par vos embrassades. Vous tenez à peine debout.

Un étonnement indicible perça dans la voi de l'invité injustement soupçonné :

— Moi? C'est moi qui tiens à peine debout Tu en as un toupet! Regarde!

— Laissez-moi! laissez donc! Qu'est-ce qu vous prend! On va entrer!

A en juger par le ton de la femme d chambre elle était mécontente. L'idée vint à Dimeka de faire peur à l'hôte entreprenant Il saisit le chameau et le cogna contre terre

— Voyez-vous? — glapit la femme de chambre qui s'enfuit en coup de vent.

L'hôte en s'étendant ronchonnait :

— La sotte créature! Toutes les femmes, à mon avis, le sont. Quelle maudite engeance! Elles se poudrent le nez et se croient des beautés à la mode... Ma parole! On devrait prendre un cravache et les fouetter... Têtes sans cervelle!..

Dimeka était terrifié; le soir approchait, et ce monsieur marmottait Dieu sait quoi dans sa barbe... Mieux valait s'esquiver.

Il n'eut pas le temps de le penser que l'invité en trébuchant s'approcha de la table et dit, comme s'il prenait conseil de lui-même :

— Hm, hm. On pourrait bien chiper une bouteille de cognac? Et voici une boîte de sardines non entamée. Ces idiots-là ne s'en apercevront même pas.

Quelque chose heurta sa jambe. Il laissa tomber les sardines, fit un bond en arrière et, affalé sur le divan, vit avec terreur quelqu'un

sortir de sous la table. L'ayant dévisagé, il reprit ses esprits.

— Un marmot! D'où sors-tu?

— De sous la table.

— Qu'est-ce que tu fichais là-bas?

— Mais rien. Je me reposais.

Et aussitôt, se remémorant les règles de la politesse et les bonnes traditions, Dimeka ajouta poliment :

— Joyeuses Pâques, Monsieur...

— Voyez-vous ça? Va te coucher plutôt!

Voyant que son compliment restait sans effet, Dimeka, pour sauver la situation, fit usage d'une phrase neutre qu'il avait attrapée au vol ce matin même :

— Je ne donne pas de baiser pascal aux hommes.

— Tu crois sans doute les affliger? Dès qu'ils l'apprendront ils iront se jeter à l'eau, les malheureux.

La conversation s'engageait mal, c'était évident.

— Où êtes-vous allé à la messe? demanda Dimeka, maussade.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire?

Mieux eût valu pour Dimeka s'en aller dans sa chambre, mais... entre la salle à manger et la chambre des enfants se trouvaient deux autres pièces qui n'étaient pas éclairées et où quelque mauvais esprit pouvait vous attrapper par la main. Bon gré, mal gré, il

fallait rester auprès de cet homme antipathique et faire les frais de la conversation.

— Nos gâteaux de Pâques sont réussis aujourd'hui.

— Que le diable t'emporte avec tes gâteaux!

— Je n'ai pas peur de traverser les chambres, mais elles ne sont pas éclairées.

— Et moi, j'ai coupé la tête à un petit garçon.

— Il était méchant? — demanda Dimeka, glacé de terreur.

— Un garnement de ton espèce, — murmura l'invité qui dévorait des yeux la bouteille convoitée.

Quelque part au loin on entendit la voix de la maman.

— Oui... Il te ressemblait parfaitement. Aussi mignon, aussi gentil; on aurait dit une bête à Bon Dieu...

La voix de la maman s'éloigna et se tut.

— Une bête à Bon Dieu que j'aurais voulu écraser avec le talon!... Aplatir comme une galette! Petite saleté! Fiche-moi le camp! Sinon, gare à toi!

Dimeka rentra ses larmes et reprit doucement, en jetant un regard oblique sur la porte obscure :

— Et vous, vous avez eu de bons gâteaux de Pâques?

— Je me fous de tes gâteaux de Pâques! Je

mange les marmots, moi! Donne-moi ta patte, je la croquerai...

Et tout à coup, la voix de maman retentit de nouveau :

— Où donc est mon petit chéri?

— Maman!... — hurla Dimeka, qui se blottit dans la jupe froufroutante.

— Je causais justement avec votre petit garçon, madame. Quel charmant enfant! Et si dégourdi!

— Il ne vous a pas empêché de dormir? Permettez-moi de desservir. Vous pouvez vous rendormir ensuite.

— Mais à quoi bon desservir?...

— Vers le soir on remettra le couvert.

L'invité déçu se laissa choir sur le divan, poussa un soupir et murmura entre les dents :

— Ah! le petit coquin! Par sa faute, la bouteille m'a passé sous le nez!

LE CHASSEUR D'ÉLÉPHANTS

J'étais assis dans un café, adossé au divan, lorsque j'entendis prononcer derrière moi, de l'autre côté du divan, une des phrases les plus bizarres qu'on ait jamais proférées sur notre globe terraqué :

— Lorsque je chassais l'éléphant en Amérique...

Je jetai un coup d'œil par-dessus le divan; un jeune homme fadasse et blondasse pérorait, penché vers deux charmantes personnes qui lui faisaient face; elles l'écoutaient bouches bées. Charmantes petites bouches roses!...

— Il faut vous dire que les éléphants américains se signalent par leur férocité...

Je ne pus contenir le cœur loyal qui, tumultueusement bat dans ma poitrine. Je me levai, m'approchai du groupe, et m'excusant en

gentleman auprès des dames, j'abordai le gaillard.

— Vous mentez, — lui dis-je, le toisant de mon regard franc —. Et je ne puis le souffrir.

Le jeune homme sursauta, et des éclairs passèrent dans ses yeux ternes.

— Monsieur! Vous m'en rendrez raison!

— Ça, c'est une autre question. Mais... vous venez de mentir à ces dames.

— Monsieur nous narrait seulement, — intervint l'une d'elles, — ses prouesses en Amérique comme chasseur d'éléphants.

— Madame! je comprends votre légitime curiosité sportive, mais... c'est qu'il n'y a pas d'éléphants en Amérique! Les éléphants n'habitent que l'Afrique et l'Asie.

— Vraiment! Alors comment peut-il raconter qu'il en a tué deux en Amérique?

— Mais c'est simple comme le jour : il ment!

— Monsieur! — se récria le jeune homme avec un courage désespéré —. Vous m'en rendrez raison!

— Quand vous voudrez. Mais cela ne prouvera pas que les éléphants habitent l'Amérique.

Une des dames se mit à rire.

Leur compagnon en fut si vexé que, rouge de colère, telle l'aurore naissante, il se tourna vers moi :

— J'espère que vous comprenez vous-même...

— Quoi, un duel! A vos ordres. Donnez-moi votre carte.

Funèbre, il fouilla dans son portefeuille et d'un geste de spadassin me tendit une carte.

Nous nous inclinâmes cérémonieusement et je sortis.

***

Je ne suis point poltron, mais... un duel, c'est un duel. Je prends ces choses au sérieux. J'eus donc à m'occuper d'un tas d'affaires traditionnelles : trouver des témoins, un médecin, écrire aux parents à tout hasard une lettre d'adieu; — ce n'est que le lendemain soir que tout fut arrangé. A ce moment, les témoins me rapportèrent la réponse :

— Tout est prêt. Demain matin à sept heures. Derrière le bois de chênes. Pistolets!

— Il n'a pas fait d'excuses?

— Pas du tout! Il est très courageux, au contraire. Il a consenti d'emblée à cette rencontre.

***

A sept heures moins le quart j'étais sur le terrain, flanqué de mes témoins et du médecin; au bout de dix minutes, la voiture de mon adversaire parut au loin.

Mes témoins l'abordèrent, conversèrent avec les siens, et ayant mesuré la distance, nous remirent les pistolets. Comme cela arrive

toujours, soit par délicatesse, soit par mépris de l'ennemi, nous affections, mon adversaire et moi, de ne pas nous remarquer.

Nous prîmes place près de la barrière. Je levai mon pistolet, visai et tout à coup... le laissai choir, frappé d'étonnement et sans force.

— Ecoutez! — criai-je à l'un de mes témoins —. Est-ce bien le même?

— Le même quoi?

— Mais l'adversaire? Celui que vous êtes allés trouver hier?

— Bien entendu, qui donc serait-ce? Nous sommes allés le trouver à l'adresse indiquée, et avons rempli notre mission.

— Mais il est châtain! Tandis que celui qui m'a provoqué était blond.

Une conversation analogue avait lieu de l'autre côté de la barrière.

— Que diantre!... — entendions-nous crier mon adversaire. — Qu'est-ce que c'est que ce type au pistolet? Je le vois pour la première fois.

Mes témoins s'indignèrent :

— Pardon! Mais c'est bien avec vous que nous avons discuté hier! — Et vous avez donné votre consentement.

— Bien entendu, je l'ai donné, parce que je vous croyais envoyés par le monsieur que j'ai provoqué. Mais contre celui-ci je n'ai absolument rien. Il m'a même l'air assez sym-

pathique. Bonjour, monsieur. Comment allez-vous?

— Bonjour, monsieur, — répondis-je, en lui serrant amicalement la main. — Dites donc!... Cette carte de visite est bien à vous?

— Parfaitement. Je l'ai donnée à ce drôle blondasse qui...

— Attendez! — m'écriai-je, transporté de joie, — un blondin anémique aux yeux de poisson, menteur à faire dresser les cheveux sur la tête?

— C'est ça. Il assurait devant moi qu'il avait été marié à Sarah Bernhardt et que c'est à cause de lui qu'elle s'était cassé la jambe, par jalousie. Alors moi je l'ai pris par le collet et...

— Moi, je l'ai apostrophé à propos d'éléphants. Il racontait avoir tué des éléphants en Amérique, le charlatan!

La conversation s'engagea et nous revînmes en ville très amis. Nous dînâmes ensemble et résolûmes de faire un petit tour.....

.....

Mon nouvel ami me tira par la manche.

— Le voici!

— Qui?

— Le mari de Sarah Bernhardt, le chasseur d'éléphants. Devant nous avec une dame.

Nous les rattrapâmes et prêtâmes oreille à leur conversation :

— Voyez-vous, madame, pour les duels je ne crains personne. Mais les hommes, hélas!

sont devenus poltrons... Au cours de ces trois derniers jours, par exemple, j'ai eu deux provocations. Eh bien! ni l'un ni l'autre ne m'ont envoyé leurs témoins. Ils ont eu la frousse. Hi-hi... Et moi, naïf comme je suis, je n'ai pas quitté la maison. Je les attendais toujours. Voilà, pensais-je, deux coups de pistolet au moins pour étancher ma soif d'aventures. Car, en général, j'aime les sensations fortes. Figurez-vous qu'un jour, en Ecosse, en traversant le Niagara à la nage...

Nous pouffâmes de rire et rebroussâmes chemin.

HISTOIRE DE DEUX VALISES

Dans la confortable cabine du cuirassé britannique où d'aimables Anglais nous avaient invités — nous, quelques Russes — à prendre le thé, le feu jetait sa note gaie.

Hôtes et invités, nous faisions cercle autour de la cheminée, et tout en sirotant nos petits verres de vieux xérès, devisions paisiblement, nous contant les uns aux autres diverses histoires bizares, comiques ou terribles, arrivées à chacun de nous.

— Voilà l'histoire... — commença un loup de mer anglais qui avait couru le monde et détournait des charbons ardents son visage tanné par le vent du large.

— Racontez, racontez!...

— Jurez-moi d'abord que vous me croirez sur parole.

— Quel étrange préambule! Cela promet une histoire extraordinaire... Mais nous croirons, c'est juré!

— Cette histoire est une des plus mystérieuses et terribles qui me soient jamais arrivées... Il y a sept ans, j'ai envoyé de Dublin à Londres une valise enregistrée contenant mes effets... Eh bien...

— Eh bien?

— Jusqu'à présent elle n'est pas arrivée : elle a été perdue en route.

— Et alors?

— Comment, « alors »?

— Où donc est votre histoire étrange et mystérieuse?

— Mais elle est là! Comprenez-vous : une valise perdue en route? Ce que ça a fait de tapage : plusieurs sous-chefs furent révoqués, les chefs s'arrachaient les cheveux... Ce fut un beau scandale!

Mais nous, les Russes, nous ne parvenions toujours pas à goûter le sel de ce récit. Nous étions si habitués à l'effroyable désordre de nos chemins de fer révolutionnaires! Gênés, nous faisions un effort pour dissimuler notre déception. Le loup de mer nous examina avec étonnement, resta court et se tut.

— Eh bien, voici une autre histoire... commença un Russe, un de mes collègues de rédaction, dont le trait distinctif était de tout savoir. — Les Anglais probablement ajoute-

ront foi à cette histoire véridique, mais je doute que les Russes en fassent autant...

— C'est un récit authentique?

— Ma parole. Il est arrivé d'ailleurs à un ancien ministre. C'est pourquoi je tais son nom.

—Eh bien, au fait!

— Nous y arrivons. Je vais toujours droit au but. Un autre vous aurait fait languir. Mais ce n'est pas dans mon caractère... Voici : en septembre 1918, ce ministre, se préparant à quitter Pétersbourg pour la Crimée, entassa dans une valise tout ce qu'il possédait de plus précieux : billets de banque de l'ancien régime, or, diamants, fourrures, — cela faisait à l'époque une soixantaine de mille roubles; actuellement cela dépasserait 120 trillions. Eh bien, cet idiot expédia sa valise par chemin de fer!

— Est-il possible qu'elle ait été perdue aussi? — sursauta le loup de mer, comme galvanisé.

— Eh bien, non, et c'est ça le miracle : en janvier 1920 la valise arriva intacte à Sébastopol! Vous ne pouvez vous figurer ce qui se passait alors en Russie! Tout le pays était sens dessus dessous. La ligne Pétersbourg-Sébastopol était en proie au pillage. Il y eut d'abord l'hetman ukrainien Skoropadski avec ses cosaques; puis les bandes de Petlura qui le renversèrent et prirent le pouvoir; les bolchéviks vinrent ensuite; puis la racaille du

bandit Makhno; et puis les volontaires blancs; et puis de nouveau les bolchéviks; les villes flambaient, passaient de mains en mains, les gares étaient saccagées, on dévalisait les voyageurs, on dérobait les bagages dans les entrepôts, on volait jusqu'au dernier colis; les paniers et les malles vidés de leur contenu étaient remplis de briques, — et la valise du ministre avançait lentement, mais sûrement, telle une fourmi laborieuse, et après un an et demi de pérégrinations finit par arriver à bon port, vierge comme au départ... Vous voyez ça d'ici : lorsque l'ex-ministre l'ouvrit en présence des préposés aux bagages, la consternation fut générale. Il y eut même des révoqués... Quand le receveur de bagages de la station Vide-Gousset apprit ce qui s'était passé, il se pendit avec ses propres bretelles, et deux porteurs se saoûlèrent de désespoir... Ce fut un scandale dont on parla dans tout le midi de la Russie!... »

Cette histoire fit sur les Russes l'impression d'un obus qui éclate. Les Anglais, par contre, demeuraient impassibles et nous regardaient l'un après l'autre avec un étonnement indicible, tandis que nous, les Russes, nous riions aux larmes.

Et comme une de mes larmes vint à tomber dans mon verre de xérès anglais, tout le xérès me parut amer et salé.

LA DINDE AUX MARRONS

La femme entrebâilla la porte du bureau et dit au mari :

— Vassili, c'est ton neveu Stepan qui est venu...

— Pourquoi faire?

— Il dit que c'est pour te souhaiter une bonne fête...

— Envoie-le promener.

— Ecoute, ce ne serait pas convenable. C'est tout de même un parent à toi. Dis-lui bonjour. Fais-lui cadeau de trois roubles.

— Et toi tu ne peux pas le recevoir?

— Merci bien! C'est moi qui dois tout faire : surveiller la dinde et recevoir tes neveux!

— A propos, comment ferons-nous donc avec la dinde?

— Ah! fais comme tu voudras! Tu as invité des amis à manger la dinde pour aujour-

d'hui et pour demain aussi. Et il n'y a qu'une seule dinde! Elle ne peut pas se dédoubler pourtant. En voilà une façon d'agir!...

— Et ne pourrait-on pas servir une moitié aujourd'hui et l'autre demain?

— Quelle idée! Mais nous serions la risée de la ville! Où as-tu vu qu'on ne serve que la moitié d'une dinde?

— Hum... oui... C'est bien compliqué. Mais où donc est ton stupide Stepan? Envoie-le moi.

— Ce n'est pas mon neveu. C'est ton parent à toi. Il attend dans l'antichambre. Veux-tu que je l'appelle?

— Oui. Je tâcherai de m'en débarrasser avant l'arrivée des invités.

Stepan entra dans le bureau. Il ne ressemblait en rien à cette race si répandue de neveux étourdis, prodigues et élégants qui volontiers exploitent la faiblesse d'un oncle riche.

Stépan était un grand gaillard aux pommettes saillantes, avec une large mâchoire, des yeux craintifs toujours en quête de quelque chose, et une poitrine si creuse qu'à marcher sous la pluie, l'eau y eût séjourné.

Les mains et les pieds dépassaient le veston et le pantalon d'au moins dix centimètres de plus que ne l'aurait toléré un neveu frivole, héros d'un roman mondain. Les poches du veston bâillaient comme si durant un an Stéphan les avait bourrées de melons. Le panta-

lon formait des plis monstrueux aux genoux, pareils aux protubérances du bambou hindou.

Pas de sourcils. Les cheveux, par contre, descendaient si bas sur le front qu'on éprouvait un doute : peut-être les sourcils, quand leur propriétaire était ébahi, avaient-ils grimpé jusqu'en haut pour fraterniser avec la chevelure? Dans le creux, entre la joue et l'aile du nez, se cachait une énorme verrue qui semblait intimidée par la brillante compagnie de la lèvre supérieure moustachue et des larges narines...

Tel était ce pauvre Stépan.

— Bonjour, Stépan, comment vas-tu?

— Merci, mon oncle, ça va. Bonne fête... Je vous souhaite... oui... puissiez-vous... enfin.., euh... euh...

— Oui, oui, c'est ça. Dis donc, Stépan... Comment donc... Oui, tu ne pourrais pas me dénicher quelque part une dinde?

— Aujourd'hui? Où donc, mon oncle? C'est le premier jour de Noël et tout est fermé.

— Oui, tout est fermé... Ecoute, Stépan, vois-tu ce qui m'arrive : nous n'avons qu'une seule dinde; pourtant j'ai invité des gens à dîner et pour aujourd'hui et pour demain, et justement je leur ai promis de la dinde. Fâcheuse idée, hein?

— Oui, votre situation est terrible, approuva docilement Stépan. Faites dire que vous êtes malade aujourd'hui...

— Qui diantre me croira! J'ai été à la messe...

— Alors, dites que la cuisinière a laissé brûler la dinde.

— Et que deviendrai-je, si par sympathie ils veulent mettre le nez à la cuisine?... Non, il faudrait qu'ils voient la dinde sans la manger pourtant. Demain on pourrait la réchauffer, et elle serait à point.

— Alors, que quelqu'un des invités dise qu'on est déjà rassasié et que cela ne vaut pas la peine d'entamer la dinde...

L'oncle qui mordait sa lèvre supérieure, tout en regardant d'un air pensif son neveu, rayonna tout d'un coup.

— Stépan, mon ami! Reste à dîner! Tu es un parent, tu es de la famille, tu n'as pas à te gêner. Ça va, Stépan? Et vote contre la dinde!

— Mais pourrai-je, mon oncle... Voyez vous-même, je ne suis pas très élégant...

— Laisse donc! Je te présenterai comme un hôte honorable, je te choierai! Et quand vers la fin du dîner viendra le tour de la dinde, exclame-toi avec énergie : « Eh! à quoi bon l'entamer? C'est inutile; personne ne la mangera, nous sommes tellement rassasiés! Remportez-la! »

— Mais, mon oncle, tout le monde pensera que je suis un mufle.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire? Puisqu'on ne le dira pas à haute voix! Et peut-

être dira-t-on seulement : c'est un original. Moi, bien entendu, je te prierai, j'insisterai; mais toi, tiens bon et demande qu'on l'emporte au plus vite, — on ne sait jamais, quelqu'un peut succomber à la tentation. Ça, vraiment, c'est une trouvaille! Mais pourquoi donc restes-tu debout? Assieds-toi, mon cher.

— Mon oncle, dit Stépan, en considérant d'un œil critique ses souliers avachis, mon oncle, cette année-ci ne me donnez pas d'argent, donnez-moi plutôt une paire de vieux souliers. Vous voyez bien...

— Mais bien entendu, Stépan! Cela va de soi!... Je te donnerai, mon ami, des souliers magnifiques!... Ha-ha!... Sais-tu que tu n'es pas sot? Comment diable ai-je fait pour ne pas le remarquer plus tôt? Tu n'es pas sot du tout!

Les invités prenaient place autour de la table, lorsque Vassili Pavlovitch présenta Stépan.

— Voici, messieurs, mon parent et ami. Un grand original, mais quelqu'un qui compte. Ici, Stépan, ici! Voulez-vous de la vodka ou de la liqueur?

Stépan sourit agréablement, frotta l'une contre l'autre ses grosses mains osseuses et avala un verre de vodka.

— Un général de mes amis, dit-il assez haut, prend après la vodka une pomme.

— Quel général est-ce, demanda l'oncle gracieux, celui dont l'enfant est votre filleul?

— Non, un autre. Celui dont vous parlez, ce n'est rien : un simple major... Et en Europe, savez-vous, il n'y a pas de généraux... Ma parole!

— Vous y avez été, en Europe? demanda son voisin qui l'observait.

— Naturellement! En règle générale, je me déplace chaque année... Je vais souvent aussi à l'Opéra. C'est à ne pas comprendre comment les gens peuvent se passer de divertissements.

Stépan s'était mis en verve avec deux verres de vodka. Il avait l'assurance de pouvoir discourir impunément.

— Oui, messieurs, dit-il, en expédiant un sandwich au caviar. Vous verrez l'homme qu'est Mitioukov! C'est un gaillard qui fera parler de lui! Peut-être n'est-il pas beau, mais il faut le connaître. Ce n'est pas le premier venu, ce Mitioukov!

— Mon ami Stépan, fit doucement l'oncle, prenez donc encore un pâté avec votre potage.

— Merci. Savez-vous que les Anglais ne mangent pas de potage... Mais, par exemple, madame, si un Anglais vous donne une gifle, vous en voyez trente-six chandelles, ma parole.

C'était Stépan qui, sans arrêt, faisait les frais de la conversation.

Il raconta comment, dans le chantier où il était employé, un commis avait eu la jambe

brisée par une poutre; comment, dans leur rue, on avait pincé un filou; la façon dont une demoiselle s'était amourachée de lui, Stépan; et il termina avec une parfaite assurance :

— Oui, messieurs! On ne connaît pas encore Mitioukov! Mais il se révélera! Il y a bien des jaloux autour de lui... mais Mitioukov les écrase... en pensée!

— Pardon, mais ce Mitioukov, — commença une dame.

— Eh bien?

— Mais qui donc est-ce, cet admirable Mitioukov?

— C'est moi-même, madame.

— Ah!... Je ne m'en doutais pas.

— Il est difficile de le comprendre, ce Mitioukov, mais une fois compris...

Sur ces entrefaites, on servit la dinde. Les invités humaient avidement l'odeur délectable. Alors Stépan se leva, battit des mains et, très mondain, s'exclama :

— Cette dinde encore? Non, c'est à devenir fou! Mais nous sommes déjà excédés de bonne chère! Vous êtes tous rassasiés, n'est-ce pas, mesdames et messieurs? Non, non, ça ne vaut pas la peine d'entamer cette dinde! N'est-ce pas?

Les invités marmotèrent quelque chose d'inintelligible.

— C'est cela! s'exclama Stépan. C'est ce que je dis, moi aussi! Il ne faut pas l'entamer. Remportez-la, ma parole!

— Vous en prendrez peut-être un petit morceau, dit mollement l'hôte en jouant du couteau. La dinde paraît bonne... Elle est farcie aux marrons.

Le long Stépan se plia tout d'un coup en deux et rapprocha son visage du volatile :

— Vous dites, aux marrons?

Ses lèvres s'humectèrent, ses yeux brillèrent d'une telle gourmandise hystérique et affamée, que l'hôte prit le plat et dit avec un faux sourire :

— Eh bien, puisque personne n'en veut, on va le remporter.

— Aux marrons? gémit Stépan, les paupières mi-closes. Eh bien, si elle est aux marrons, alors... je ne refuserai pas, moi, d'en manger un morceau.

Le couteau trembla dans la main de l'hôte... Un moment, il resta suspendu... Il gardait encore le faible espoir que Stépan se raviserait et qu'il dirait : « Non, non, j'ai plaisanté; remportez-la! »

Mais Stépan n'était pas homme à plaisanter en pareille circonstance... Tout en évitant le regard de son oncle, il commanda :

— J'en ai envie, moi... Veuillez me donner un morceau de blanc... et cette cuisse.

— Mais je vous en prie, je vous en prie, avec plaisir! fit l'oncle d'une voix tremblante...

— Alors, puisque vous commencez, donnez-m'en aussi, renchérit la voisine de Stépan, celle qui ignorait Mitioukov.

— Et à moi! Et à moi!...

Lorsque bientôt après, il ne resta plus sur le plat qu'une pauvre carcasse, le maître se leva et dit résolument à Stépan :

— Au fait, j'avais oublié de vous le dire : le général vous a téléphoné. Venez, je vous montrerai le téléphone... Pardon, mesdames.

Stépan se leva et tout en achevant sa cuisse de dinde, il suivit l'oncle avec résignation, tel un condamné à mort sur les talons du bourreau.

Tant qu'ils se trouvaient encore dans la salle à manger, l'hôte parlait poliment; mais dès que la porte du cabinet se fut refermée sur eux, son ton changea brusquement.

Cela se passa à peu près ainsi :

— Ah, cher Stépan, ce général ne peut se passer de vous?... D'ailleurs, tout le monde vous aime. Vous possédez une intelligence si fine, si originale que... Ah! misérable, qu'as-tu fait? Tu m'avais promis de refuser, et c'est toi le premier qui t'es rué sur la dinde. Ne t'ai-je pas donné du poisson? Du potage? Des côtelettes? Je pensais que tu en avais jusqu'au cou! Je t'ai choyé comme un personnage d'importance, et tu t'es conduit comme un cochon! Tous les invités étaient prêts à refuser, c'est toi, canaille, qui as sauté dessus!

Stépan le suivait, pressant contre son cœur sa grande main osseuse; il disait d'un ton plaintif :

— Mais, mon oncle, vous ne m'aviez pas

prévenu qu'elle était *aux marrons*. Pourquoi me l'avoir caché? A moi, qui n'ai jamais mangé de dinde aux marrons!... Ah! je vous jure, mon oncle, ce n'est pas moi, ce sont les marrons qui ont perdu la dinde. J'étais prêt à renoncer, et tout à coup, j'ai entendu : aux marrons! aux marrons!

— Hors d'ici, vaurien! Garde-toi de jamais remettre les pieds chez moi!

L'oncle arracha à Stépan la cuisse de dinde et l'en frappa au visage :

— Que je n'entende plus parler de toi!!!

— Mon oncle, vous aviez parlé de souliers...

— Quoi??! Marina, reconduisez monsieur! Donnez-lui son pardessus!

Stépan cheminait, le cou enfermé dans les épaules et cherchant à protéger ses grandes oreilles avec le petit col usé de son mince pardessus. La neige, qui jusqu'ici gisait épaisse et inerte, se mit tout à coup à danser, à tourbillonner autour du pauvre diable... Ses mains, mal cachées par les manches trop courtes, gelaient; ses pieds gelaient; son cou gelait...

Il marchait, le nez dans la poitrine, comme un marabout; il bousculait les passants et se taisait; on n'aurait pu dire quelles étaient ses pensées.

UNE VACHE!

Ce qui me révolte le plus c'est l'idée qu'un lecteur grincheux, après avoir lu ce qui suit, pourrait faire la moue et prononcer d'un ton sans appel :

— Tout cela est impossible dans la vie réelle.

Or, moi, je vous certifie que c'est possible.

Le lecteur, bien entendu, peut répliquer :

— Mais comment le prouverez-vous?

Comment? Oui, comment? Mon Dieu, c'est bien simple : ce fait est possible, parce qu'il est arrivé.

J'espère qu'on ne me réclamera pas d'autres preuves.

Je regarde loyalement le lecteur en face et j'affirme catégoriquement : ce fait s'est passé au mois d'août dans une petite ville du Midi.

Mais, après tout, qu'y a-t-il de si extraordinaire dans tout cela?

N'organise-t-on pas des loteries aux fêtes populaires dans les jardins publics? Oui, on en organise. Annonce-t-on dans ces loteries comme gros lot une vache vivante? Oui, on l'annonce. Quelqu'un ayant acheté un billet peut-il gagner cette vache?

Oui, il le peut.

Eh bien, voilà. Cette vache, c'est comme la clef d'un morceau de musique. Il va de soi que tout le morceau doit être joué dans cette clef. Ou bien, ni moi, ni le lecteur, nous n'entendons rien à la musique.

Dans le jardin public qui domine la rivière, on avait organisé un grand bal populaire à l'occasion d'une fête religieuse. Il y avait deux orchestres, une gymkana avec course en sacs et course à l'œuf. On recommandait aussi à l'attention des amateurs une loterie avec de nombreux et superbes lots, entre autres une vache vivante, un gramophone et un samovar en maillechort.

Le bal eut un grand succès et la loterie faisait de brillantes affaires.

Le commis de la fabrique d'amidon, Pétia Smirnov, vint au jardin en compagnie de Nastia, de la charmante Nastia, qui enjolivait sa morne existence. Ils arrivèrent au moment où la fête battait son plein. Déjà plusieurs jeunes gens avaient couru, empêtrés dans des

sacs à farine attachés au-dessus de la taille, ce qui, en somme, attestait l'emballement pour le noble sport que sont les « courses en sacs ». Déjà, un autre groupe de jeunes sportifs avait passé devant eux, les yeux bandés, portant à bras tendus une cuiller avec un œur. Déjà, la moitié des billets étaient vendus...

Soudain, Nastia serra le bras de son compagnon et suggéra :

— Dites donc, Petia, si nous tentions la chance... Peut-être gagnerions-nous quelque chose!

Petia, chevaleresque, ne fit pas d'objections.

— Nastia, fit-il, votre désir est un ordre pour moi!

Et il se précipita vers la roue de la loterie.

D'un geste digne de Rothschild, il jeta son avant-dernier rouble et présentant à sa compagne deux petits billets roulés en cornet, il proposa :

— Choisissez! L'un est à vous, l'autre à moi.

Nastia, ayant longuement hésité, en choisit un, le déroula, et, proférant un : « Zéro! » désenchanté, le jeta à terre. Petia, au contraire, poussa un cri de triomphe : « J'ai gagné! »

Et contemplant amoureusement Nastia, il ajouta :

— Si c'est un miroir ou du parfum, je vous les offre.

Il se tourna ensuite vers le kiosque et demanda :

— Mademoiselle! Le numéro 14... Qu'est-ce qu'a gagné le 14?

— Le 14? Un instant... Mais c'est la vache! Vous avez gagné la vache!!!

Tout le monde se mit à féliciter l'heureux gagnant, et Petia sentit qu'il y a dans la vie de chaque être des instants inoubliables, qui resplendissant longtemps, éclairant, comme des phares lumineux, le triste chemin du labeur quotidien.

Et — tel est le terrible effet de la richesse et de la gloire — Nastia elle-même perdit son attrait aux yeux de Petia. L'idée lui vint qu'une autre jeune fille, bien plus séduisante, pourrait embellir sa vie somptueuse.

— Dites donc, demanda Petia, lorsque l'enthousiasme et l'envie des assistants se furent apaisés, est-ce que je peux emmener ma vache?

— Certainement. Mais peut-être voudriez-vous la vendre? Nous l'aurions reprise pour 25 roubles.

Petia ricana.

— Ha, ha! Vous faites annoncer que « le prix de la vache dépasse 150 roubles », et vous m'en proposez 25?... Ah! non, par exemple... Donnez-moi ma vache, un point, c'est tout.

D'une main il prit la corde attachée aux cornes de la vache, de l'autre il donna le bras à Nastia et, tout rayonnant, tout tremblant de bonheur, il dit :

— Rentrons à la maison, chérie, nous n'avons plus rien à faire ici...

Nastia était un peu choquée par la compagnie de ce ruminant à l'œil méditatif. Timide, elle objecta :

— Mais... est-ce que vous la conduirez vous-même... Moi à gauche, elle à droite?

— Et pourquoi pas? C'est une vache comme une autre. Du reste à qui la confierais-je, ici?

Petia Smirnov était complètement dépourvu du sens de l'humour, même au plus faible degré. C'est pourquoi il ne sentit pas un instant ce qu'avait de grotesque ce petit groupe sorti du jardin public : lui, Nastia et la vache.

Au contraire, de fallacieuses perspectives de richesse se dessinaient devant lui, et l'image de Nastia perdait déjà peu à peu de son charme...

Nastia, fronçant les sourcils, jeta sur Petia un coup d'œil scrutateur et sa lèvre inférieure se mit à trembler...

— Ecoutez, Petia... Vous n'allez pas m'accompagner à la maison?

— Mais si. Pourquoi pas?

— Mais... la vache?

— En quoi donc nous gêne-t-elle?

— Vous vous imaginez que je traverserai toute la ville en compagnie de cette bête ridicule? Mes amies en feraient des gorges chau-

des, et les gamins de notre rue me conspueraient!

— Bien... dit Petia après réflexion, prenons un fiacre. Il me reste encore trente kopeks.

— Et... la vache?

— Nous l'attacherons derrière.

Nastia devint rouge d'indignation.

— Pour qui me prenez-vous? Il ne vous reste qu'à me proposer d'enfourcher votre vache!

— Vous croyez faire de l'esprit? demanda Petia méprisant. — D'ailleurs, je ne vous comprends pas. Votre père en possède quatre, et vous auriez peur d'une seule vache? Elle n'a rien de satanique, ma vache!

— Vous ne pouviez pas la laisser au jardin jusqu'à demain? Vous l'aurait-on volée? Un trésor pareil!... Mon Dieu!

— Comme vous voudrez, — et Petia haussa les épaules; au fond, il était très vexé.

— Si ma vache ne vous plaît pas...

— Alors vous ne me reconduisez pas?

— Mais où donc mettrai-je la vache? ce n'est toujours pas dans ma poche que je la fourrerai...

— Ah! c'est ainsi? Eh bien, soit! Je rentrerai seule. En tout cas, n'ayez pas le toupet de revenir demain!

— A votre aise! — Petia tira sa révérence : il était offensé. — Après demain je ne reviendrai pas non plus; je peux même cesser tout à fait, si tel est votre désir...

— Certainement. Vous avez trouvé la compagnie qui vous convient!

Et l'ayant consterné par ce sarcasme, la pauvre délaissée pressa le pas, courbant la tête, et sentant que son cœur était brisé pour toujours.

Pendant quelques instants, Petia regarda Nastia s'éloigner.

Puis il revint à lui...

— Hola, la vache!... En route, camarade.

Tant que Petia et la vache suivîrent la rue sombre qui longe le jardin, tout alla bien, mais dès qu'ils débouchèrent dans la rue de la Noblesse, animée et bien éclairée, Petia éprouva quelque gêne. Les passants le considéraient ébaubis, et un gamin fut si enthousiasmé, qu'il poussa un cri perçant et se mit à hurler :

— Voilà le veau qui mène sa maman au dodo!

— Je te donnerai une gifle pour t'apprendre à te taire! dit Petia d'un ton menaçant.

— Donne donc! Je te rendrai la monnaie de ta pièce!

Ce n'était que pure bravade; le gamin ne risquait rien; car Petia ne pouvait lâcher la corde. La vache n'avançait d'ailleurs qu'avec une extrême lenteur.

Arrivé au milieu de la rue de la Noblesse, Petia ne put plus supporter l'air ahuri des passants. Il inventa un truc : il jeta la corde et, d'un coup de pied ayant mis la vache en

mouvement, il la laissa marcher seule. Lui-même, affectant un air distrait, continua son chemin à une certaine distance, comme un simple passant qui n'a rien de commun avec cette créature...

Dès que la bête ralentissait, stationnant béatement sous quelque fenêtre, Petia réitérait discrètement ses coups de pied, et résignée, la vache trottait de nouveau...

Mais elle avait atteint la rue où Petia habitait. Voici la maisonnette où il logeait chez un menuisier. Et tout à coup, comme un éclair, une idée lui traversa l'esprit :

— Où donc mettrai-je la vache?

Il n'y avait point d'étable pour elle. L'attacher dans la cour, c'était risquer de la faire voler, d'autant plus que la porte ne fermait pas.

— J'ai une idée, décida Petia après une méditation laborieuse. Je vais l'introduire doucement dans ma chambre, et demain tout s'arrangera. Elle peut bien, en somme, passer une nuit dans une chambre...

Lentement l'heureux propriétaire de la vache ouvrit la porte d'entrée, tirant derrière lui, avec mille précautions, la bête mélancolique :

— Hola! Viens ici... Hé chut! Les maîtres dorment... ne fais pas résonner tes sabots!... Sur la pointe des pieds, animal!

Il est fort possible que tout le monde en l'occurrence eût jugé la conduite de Petia

étrange, absurde, inouïe. Tout le monde, excepté Petia lui-même, et peut-être la vache : car Petia ne voyait pas d'autre solution au problème. Quant à la vache, il lui était parfaitement indifférent de dormir dans une chambre ou dans une étable.

Arrivée dans la chambre, elle s'arrêta, indifférente, près du lit de Petia et se mit aussitôt à mâcher le bout de l'oreiller.

— Chut!... Sale bête. La voilà qui broute mon oreiller! Tu as faim peut-être? Ou soif?

Petia remplit d'eau une cuvette et la plaça sous le mufle de l'animal. Ensuite, marchant à pas de loup, il sortit, cassa plusieurs branches et, rentré, les mit avec soin dans la même cuvette.

— Voilà! Heu... Comment t'appelles-tu? Toinette! Mange! Tout beau!... Oh!... Oh!...

La vache plongea la tête dans la cuvette, passa la langue sur les branches et tout d'un coup, levant la tête, se mit à beugler bruyamment

— Chut, sale bête! — gémit Petia, perdant contenance. Silence!... N... de D...!

Derrière Petia, la porte grinça doucement. Un homme dévêtu, enveloppé d'une couverture, jeta un regard dans la chambre et, ayant vu ce qui se passait, recula avec une exclamation de terreur.

— C'est vous, Ivan? chuchota Petia. Entrez, n'ayez pas peur... J'ai une vache chez moi.

— Vous avez perdu l'esprit, Pétia? Où êtes-vous allé la chercher?

— Je l'ai gagnée à la loterie. Mange, Toinette, mange. Tout beau! Huô!... Huô!...

— Mais on ne peut pas garder une vache dans une chambre! objecta le sous-locataire mécontent, en se glissant dans le lit. — Si les propriétaires l'apprennent, ils vous ficheront à la porte.

— Oh! ce n'est que jusqu'à demain. Elle passera la nuit, et au jour on avisera.

— Meuh-meuh-meuh! meugla la vache, comme si elle approuvait son maître.

— Ah! la rosse!... Chut! Donnez-moi votre couverture, Ivan; je vais lui envelopper la broute la couverture, à présent! Diable! tête. Un instant! Que faire! La voilà qui

Pétia rejeta la couverture et asséna un vigoureux coup de poing entre les yeux de l'animal.

— Meuh-meuh!...

— Vous verrez, dit le sous-locataire, le logeur va venir et vous jettera dehors avec votre vache.

— Mais que faire? gémit Pétia en proie au plus violent désespoir. Donnez-moi un conseil!

— Quel conseil?... Et si elle se met à meugler toute la nuit? Savez-vous ce qu'il faut faire? Il faut la tuer.

— Comment? La tuer?

— Mais c'est bien simple. La tuer. Et demain vous vendrez la viande aux bouchers.

Les capacités intellectuelles du visiteur ne dépassaient vraiment pas celles de son hôte.

Pétia contempla d'un air hébété le sous-locataire et dit après quelques instants d'hésitation :

— Mais quel profit en aurai-je?

— Comment! Elle doit peser une vingtaine de *pouds*... Vous pourrez la vendre sur le taux de cinq roubles le *poud;* cela vous fera déjà une centaine de roubles. Sans compter la peau, ni le reste. Vivante, on ne vous la paiera pas plus.

— Vraiment? Mais avec quoi est-ce que je la tuerai? J'ai bien un couteau à dessert, mais il ne coupe pas. J'ai une paire de ciseaux — et c'est tout.

— Ma foi, si on lui enfonçait les ciseaux dans les yeux, jusqu'à la cervelle...

— Mais si elle se met à se défendre?... Et à crier?...

— Ça c'est vrai Ne pourrait-on pas l'empoisonner?...

— En voilà une idée!... Lui donner plutôt un narcotique pour l'endormir; mais où aller le chercher?...

— Meuh-meuh-meuh!... meugla la vache regardant le plafond de ses yeux stupides et ronds.

Derrière la cloison on entendit remuer. Quelqu'un vociférait, se raclait la gorge, pro-

férait des injures. Puis on perçut un claquement de pieds nus; la porte s'ouvrit bruyamment, et devant Pétia interdit le logeur ensommeillé et ébouriffé parut.

Il regarda la vache, puis Pétia, grinça des dents et, sans poser des questions inutiles, proféra un mot bref, mais énergique :

— Hors d'ici!

— Permettez-moi de vous expliquer, Alexandre Fomitch...

— Hors d'ici! Que je ne te voie plus! Je t'apprendrai à faire du scandale!

— Je vous l'avais bien dit, remarqua placidement le sous-locataire, comme si tout s'était arrangé à souhait.

Et il se drapa dans sa couverture pour se glisser dans son lit.

Il faisait nuit noire lorsque Pétia se trouva dans la rue avec sa vache qu'il avait chargée de sa valise, de son oreiller et de sa couverture.

— Marche donc, chameau! fit Pétia d'une voix ensommeillée. On ne peut tout de même pas rester ici...

Doucement, ils s'acheminèrent vers la sortie de la ville. Les maisonnettes du faubourg dépassées, ils entrèrent dans la steppe déserte que barrait d'un côté une haie. Pétia se sentait défaillir de fatigue. Il murmura :

— J'ai bien envie de faire un somme près de cette haie; quant à la vache, je l'attacherai à mon bras.

Et Pétia, jouet du capricieux destin, s'endormit harassé.

***

— Holà, monsieur! résonna une voix à ses côtés.

Le matin était venu, clair et gai.

Pétia ouvrit les yeux et s'étira.

— Monsieur! dit le paysan en le touchant du bout de son sabot. Vous avez attaché votre bras à l'arbre? Quelle drôle d'idée?

Pétia tressaillit, comme piqué par une guêpe, et poussa un gémissement : l'autre bout de la corde était solidement attaché à un petit arbre rabougri.

Un homme superstitieux aurait supposé que, durant la nuit, une force mystérieuse avait métamorphosé la vache en arbre; mais Pétia n'était qu'un jeune homme foncièrement pratique.

Il sanglota et se mit à hurler :

— On l'a volée!... On m'a volé ma vache!

.....

— Attendez, fit le chien du commissaire. Vous répétez toujours : « volé » et « vache ». De quoi s'agit-il? Quelle sorte de vache au juste?

— Comment, quelle sorte de vache? Mais une vache comme les autres.

— De quelle couleur?

— Mais, vous savez bien... brune... avec des taches blanches.

— Où ça?

— Le mufle, je crois, était blanc. Ou plutôt non! C'est le flanc qui était blanc... Et le dos... Et la queue aussi... En somme, elle était faite comme toutes les vaches.

— Non! déclara résolument le fonctionnaire en repoussant sa feuille de papier. Je ne puis entreprendre des recherches d'après des indications aussi confuses. Il y a des milliers de vaches dans le monde!

Et le pauvre Pétia s'achemina bredouille vers sa fabrique d'amidon... Tout le corps lui faisait mal parce qu'il avait couché en chien de fusil... Le chef comptable l'attendait, la remontrance à la bouche, car il était midi passé...

Le pauvre Pétia se mit à songer à la vanité de toutes choses : hier il avait eu tout : une vache, un gîte, une amie; aujourd'hui, tout était perdu : la vache, le gîte, l'amie.

Les caprices du hasard sont bizarres et tous, tant que nous sommes, nous sommes les esclaves résignés et aveugles de la Destinée.

Mme NADINE TEFFY

Mme Teffy est aujourd'hui l'authoress russe la plus fameuse dans le genre humoristique. Parisienne depuis la révolution, elle fait preuve dans tous ses écrits d'une psychologie aiguë et d'une rare puissance d'observation.

N'importe quel incident insignifiant de la vie de tous les jours lui sert de prétexte à exercer la malice redoutable de son esprit taquin.

LA CUISINIÈRE VA SE MARIER

Voilà cinq semaines que la cuisine est bouleversée par un événement mystérieux.

Les casseroles ne sont plus récurées, les ordures s'amassent dans les coins sans qu'on songe à les balayer. De l'escalier de service émerge souvent un nez de bonne — parfois même deux ou trois nez à la fois — et ce sont de secrets conciliabules chuchotés à voix basse.

Les cafards, que le torchon humide n'inquiète plus, font foule autour du robinet et remuent leurs mandibules.

La vieille chienne violette, qui a subi des revers de fortune et qu'on a exilée dans la cuisine pour cause de vieillesse et de laideur, laisse pendre tristement son oreille droite et ne la redresse plus, car en son âme de chienne elle pressent l'approche de grands événements.

Et les événements menacent...

La reine des casseroles, et des ordures, et des cafards, la cuisinière Avdotia, va se marier.

La preuve en est que la *vodka* ne quitte plus la table, avec les cornichons coupés en petites tranches.

Le soir il vient, « Lui », le fiancé... Il a une tête grissonnante, de petits yeux rusés et un nez rouge. Le nez d'un homme qui a bu du thé brûlant par un froid de chien.

Avdotia ne songe pas à se parer pour l'arrivée du fiancé, vu que le mariage est une affaire sérieuse et que la coquetterie serait déplacée.

Lui, c'est quelqu'un qui a de l'expérience, qui connaît des trucs et des machins. Elle-même va sur sa soixantaine... sa vue a faibli, et ça l'oblige à porter des lunettes, qu'elle fait tenir à l'aide d'un lacet rose du vieux corset de madame. Ça fait plus chic.

Sa tête est ronde comme un chou, et par derrière, au beau milieu de la nuque, le chignon natté s'allonge, tel une queue de salsifis.

Avdotia est demoiselle, mais elle ne manque pas de souvenirs. L'un de ces souvenirs habite la campagne, avec la sœur d'Avdotia. L'autre est en apprentissage chez une couturière. Et puis, au-dessus du fourneau, un vieux képi est suspendu, qui surmontait, il y a quelque cinq ans, la bonne gueule d'un brave soldat.

Il n'y a pas si longtemps de ça, Avdotia,

tout en contemplant ce képi qui avait le don de l'inspirer, hachait la viande avec un fichu tempérament!

Mais il ne s'agit plus de cela. Aujourd'hui, c'est le mariage. Les liens conjugaux. L'amour légitime, solide, éternel. Jusqu'à la mort.

Le soir.

La vaisselle est rangée tant bien que mal.

Samovar, vodka et cornichons ornent la table.

La chienne violette remue doucement l'oreille. Elle pressent les événements.

Les amoureux roucoulent.

— J'ai dit comme ça à Madame, — raconte Advotia, — « Madame, faudrait me faire cadeau d'une belle robe pour mon mariage... — C'est bon, me dit Madame, vous l'aurez. » Y a pas à dire, c'est une bonne personne que Madame.

— Une robe? fait le fiancé en fronçant ses sourcils touffus. C'est pas grand'chose, une robe. Ça ne présente aucun intérêt. J'aimerais mieux qu'elle donne ça en espèces. Une robe, ça peut passer de mode.

— Il y a robe et robe... j'ai eu, moi, une jupe en molleton que j'ai portée huit ans, elle était comme neuve, là! Pas même mangée par les mites. Plus je la portais, plus elle était belle. Quand je l'ai donnée à Mania elle n'était pas encore passée de mode.

— Tout de même, l'argent, ça vaut mieux.

Quand on sert chez des gens comme il faut, on met pas mal de côté... Hein? ai-je raison, Advotia Potapovna?

— C'est vrai, ça... mais quoi? On met les sous de côté, on se prive de tout, et puis on se marie, et puis on vient à mourir — et tout passe au mari. C'est à ça qu'il faut penser aussi.

— Mourir, vous? Pensez-vous, Advotia Potapovna! C'est pas à un mari que vous survivrez, c'est à un bœuf! Montrez voir la bonne gueule rouge que vous avez!

— C'est le feu qui fait ça! Quand on est toujours penchée sur le fourneau, ça se comprend qu'on rôtisse... Mais, au fond, je n'en mène pas large. Oh! là là!

Le fiancé la scruta pendant quelques instants.

— C'est-y que vous auriez des maladies?

— Des maladies! Mais je les ai toutes. Des crampes d'estomac dès que je mange du chou...

— C'est pas une maladie, ça! Suffit de bouffer pour l'avoir, c't'espèce de maladie.

— Puis j'ai mes dents qui s'en vont... Mes yeux qui me font mal... Mes jambes qui ne marchent plus... Solide, moi! Laissez-moi rire!...

Le fiancé eut un sourire béat, mais il se reprit brusquement et soupira :

— C'est pas mortel, tout ça. On peut vivre cent ans avec. C'est dans les vieilles marmites

qu'on fait les meilleures soupes. Moi, par exemple, je ne suis guère solide... Voilà vingt ans que je trime...

— Ça n'est pas à comparer, voyons! Je suis une personne du sexe, moi. C'est pas vous, mon vieux, qui auriez des délicatesses de demoiselle. Penser que j'ai eu cinq gosses! Les enfants, ça ruine la santé.

— Peuh! Les enfants! J'en ai eu un moi-même, l'an dernier. Mais il est mort tout de suite. C'est à la blanchisseuse Maria que je l'ai fait...

— Un enfant? — s'exclama Advotia, les yeux ronds.

La chienne Violette s'émut aussi et dressa l'oreille.

— Un enfant à votre âge. C'est honteux!

Les joues d'Advotia tremblèrent d'indignation.

— Et ça s'appelle un vieux. Ça prétend au mariage. Mais si vous avez eu un gosse l'an dernier, vous ne mourrez pas dans dix ans! Je ne vous survivrai jamais, moi! Alors, à quoi ça sert? Dieu me pardonne! Mais le diable seul y gagnerait quelque chose — c'est à lui que vous pouvez faire votre testament!

Elle saisit la vodka et la fourra dans le garde-manger.

Le fiancé, quelque peu confus, démêla sa barbe de son doigt crochu.

— Je crois qu'il est temps que je m'en aille... Le concierge va fermer la porte...

Advotia passa rageusement le torchon sur la table, comme pour dire que c'en était fini de l'amour et du sentiment, et que le bon sns rentrait dans ses droits.

— Quelle heure est-il, hein?

Advotia s'arrêta un moment et dit, pensive :

— Et pourtant, il n'y a pas à chicaner, vous allez sur vos soixante-dix ans...

Sur ce, elle alla regarder l'heure.

Resté seul, le fiancé examina le lit, tâta les couvertures, inspecta l'édredon.

Advotia revint.

— La grosse aiguille est sur huit.

— Et la petite?

— Je ne l'ai pas regardée. Je regarderai quand j'irai chercher le samovar. On ne peut pas tout faire à la fois.

Le fiancé ne perdit pas son temps à discuter.

— C'est bon. Au revoir. On se reverra demain.

Sur le seuil il se retourna et questionna en louchant de côté :

— C'est-y à vous le lit? L'édredon, c'est quoi? De la plume ou du duvet?

Advotia poussa le verrou derrière lui, s'assit et pleura.

— Y mourra pas, l' vieux brigand! Sûr qu'y mourra pas. Y m' survivra, coquin de sort, y m' prendra tout mon bien!

Elle contempla la triste chienne violette, les cafards qui remuaient doucement leurs man-

dibules, et elle sentit une crampe serrer son estomac...

— On dirait que j'ai mangé du chou.

Elle secoua la tête avec amertume.

— Y mourra pas! Parlez-moi d'une nöce! Ah! parlez-moi d'un mariage avec ce vieux choléra!

ON DANSERA CHEZ LES PIROGOF

Tous les humains ont envie de s'amuser pendant les fêtes, surtout si cet humain est une jeune fille, employée dans un bureau, où tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, elle tape à la machine :

« Monsieur, nous avons l'avantage de vous accuser réception de votre honorée du... »

Tania Banquine était décidée à aller au bal costumé chez les Pirogof.

Trois jours et trois nuits durant, elle réfléchit à son travesti qui devait être élégant, coûter peu et se révéler extraordinaire, tel que personne n'en avait jamais eu ni n'en aurait jamais.

Les deux amies de Tania Banquine l'aidaient de toutes leurs forces et de bon cœur.

— Et si je me mettais en fée? demandait Tania.

— Jolie fée qui pèse soixante-dix kilos! répondaient en chœur les amies.

— On dirait que vous pesez moins! s'offensait Tania.

— Possible, mais nous ne nous mettons pas en fées, nous!

— Alors je me costumerai peut-être en petite fleur bleue? Des bas bleu ciel et tout le reste bleu aussi. Hein?

— Ça fera une grosse bête en bleu, voilà tout.

— Et en papillon? Avec des ailes...

— Mince de papillon avec une taille de quatre-vingt-quinze centimètres!

— Seigneur! gémit Tania. Je ne peux tout de même pas me mettre en barrique! Ça n'existe d'ailleurs pas, ce costume-là.

Elle décida de prendre conseil de la couturière.

La couturière, Maria Ardalionovna, habitait en meublé dans la même maison. Elle vint volontiers voir sa voisine et prouva, dès les premiers mots, qu'elle saurait trancher aisément ce grave problème.

— Il y a un joli costume; c'est celui de l'Amour. Vous savez bien : Amour et Psyché... une petite robe avec un dessin grec et une flèche dans la main. Il y a aussi le postillon — une sacoche en bandoulière et par derrière une grosse enveloppe cachetée. Puis il y a le costume turc... Chic, ça! Très chic!... Un pan-

talon large, large! Ça conviendrait aussi pour un homme qui se mettrait en cosaque.

Ces conseils, Maria Ardalionovna les laissait tomber de haut, avec une pitié humiliante. Tania s'en offusqua.

— Tout ça c'est des costumes trop connus. Je voudrais quelque chose d'original.

— Alors mettez-vous en marquise.

Tania réfléchit...

— Ou peut-être en bacchante, c'est un bien beau costume aussi; et puis pas ordinaire.

Ça, alors, c'était une idée. On décida de tailler le costume dans une vieille robe marron.

— Ça ne fait rien que ce soit foncé. Il y a bacchante et bacchante... Toutes les bacchantes ne se ressemblent pas. Ça, c'est une bacchante qui n'aime pas être endimanchée... une bacchante qui a le sens pratique.

Tania se para d'une couronne de feuilles et y attacha une grappe de raisin.

Chez les Pirogov il y avait énormément de monde. On étouffait. Un masque aborda Tania.

— Qu'est-ce que c'est que ça? Une nourrice du Midi?

Tania perdit courage et se cacha dans un coin. Les nouveaux souliers la serraient; le masque collait à la peau. Un mauvais plaisant chargé de grelots lui arracha le raisin qui ornait sa tête et le mangea, la privant ainsi de son unique emblème de bacchante. Tania était toute abattue.

Pendant ce temps les autres s'amusaient tout leur saoul.

Un marquis dansait des danses russes. Un moine faisait tourner dans ses bras une pêcheuse napolitaine. Ils virevoltaient à gauche, à droite, en avant et en arrière, comme des marionnettes.

— Tout le monde s'amuse! se disait avec amertume Tania.

Ses réflexions étaient plutôt tristes : 30 copeks de fiacre pour aller; 30 pour revenir; 8 roubles les nouveaux souliers... 1 rouble et demi les gants... 20 copeks une demi-livre de raisin...

Et tout ça pourquoi faire? Non, non, elle aurait dû se costumer en petit fleur bleue; tout se serait passé autrement.

Sous le masque, le nez lui démangeait.

— Jésus, Marie! Si je pouvais me gratter le nez au moins. Vrai, la vie me semblerait meilleure!

Mais soudain la destinée de Tania Banquine changea. Le joyeux marquis l'invita à danser. Tania se mit à sautiller à son côté, tâchant de régler son pas sur le sien et en même temps sur la musique. Ce fut une tâche des plus difficiles, vu que le marquis allait à sa guise, et la musique à la sienne.

Tania étouffait. Le marquis sentait le tabac comme un cendrier. En outre, il écrasait les pieds de Tania, tour à tour, tantôt le droit,

tantôt le gauche. Les couples voisins les poussaient du coude et du genou.

Tania soufflait comme une génisse apeurée et pensait :

— C'est ça qu'ils appellent s'amuser! C'est après ces plaisirs là qu'ils courent tous? Ça leur plaît qu'on étouffe et qu'on souffle et que les souliers serrent, et que ça sente le tabac et qu'on soit forcé de tourner et qu'on encaisse des coups de coude dans la cohue et la poussière!

Pour revenir, il lui fallut donner cinquante copeks. Impossible d'avoir un fiacre à moins.

En se couchant, Tania additionna une fois de plus ses dépenses, et songea non sans un secret orgueil :

— Puisque tout ça ne m'amuse pas, ça prouve que je suis une jeune fille sérieuse et sensée qui ne court pas après le plaisir.

Et tout en s'endormant, elle voyait devant elle, non pas le joyeux marquis, ni le danseur aux grelots, mais une grande feuille blanche, où l'on lisait : « En mains votre honorée du... »

Et ses lèvres ébauchaient un sourire à la fois grave et dédaigneux.

LE FAKIR

Les grands événements commencent d'ordinaire bien simplement, aussi simplement que les petits. Ainsi, le coup de pistolet de Camille Desmoulins fit naître la révolution française, — mais combien de fois un coup de pistolet n'eut pour suite qu'un simple procès-verbal.

Les événements dont je veux vous faire part commencèrent d'une façon fort banale; mais furent-ils considérables? Furent-ils ordinaires? Je vous laisse juges en la matière.

Un matin, à cinq heures, dans la rue déserte d'une petite ville (qui était néanmoins un chef-lieu de canton), un jeune garçon passait tenant sous le bras un gros paquet d'affiches jaunes.

Le garçon s'approcha du Théâtre Municipal, cracha sur le mur, l'enduisit de pâte et colla dessus une affiche jaune. Il refit la même opération sur le mur voisin.

Il n'y a que le premier collage qui coûte. Après, ça marcha comme sur des roulettes. A chaque coin de rue il s'arrêtait, crachait sur le mur et posait une affiche.

Dès huit heures, les gamins s'intéressèrent à son travail. Aussi continua-t-il de coller du papier, suivi des huées, des rires, des conseils et des acclamations d'un bataillon de loupiots.

Vers le soir, l'ouvrage fut terminé, et bien que les ivrognes eussent arraché les bouts de papier pour rouler des cigarettes, et que les gamins eussent modifié le texte par des commentaires évidemment jugés par eux indispensables, la population de la ville apprit ce qu'annonçaient les affiches jaunes.

« *Ce jeudi 20 juin, au Théâtre Municipal, grande représentation de gala du célèbre Fakir. Par des procédés aussi mystérieux qu'admirables, il transpercera la langue de Miss Jilda, sa femme; il se piquera jusqu'au sang avec des épingles; il ouvrira le ventre et se fera sauter l'œil gauche, en présence de la Science, représentée par les médecins et les spectateurs désireux de vérifier ces expériences fantastiques.*

« N. B. — *La Police a autorisé ce spectacle sans que le patient ait été soumis à aucun contrôle.*

« *Prix des places :* TARIF ORDINAIRE. »

La curiosité du public grandissait de minute en minute. Ces mots surtout l'intriguaient : « *Il ouvrira le ventre* ». A qui ouvrirait-il le ventre? Serait-ce son ventre à lui?

Et que signifiait : « *La police a autorisé ce spectacle sans que le patient ait été soumis à aucun contrôle* »? La police autorisait-elle le fakir à se mettre dans n'importe quel état? Ou bien, avait-on simplement omis de contrôler son état de résistance à la souffrance en le passant à tabac au commissariat de police?

On s'arrachait les billets.

Miassoribov, un jeune négociant, un garçon sobre, éduqué, se piquant même d'une certaine culture, accueillit l'annonce du spectacle en habitué du théâtre. Il loua une loge et décida d'y rester seul. Puis il fit emplette d'une boîte de chocolats et orna son index d'une turquoise neuve. Cette turquoise, Miassoribov la portait rarement, vu qu'il suspectait son authenticité. De toute façon, il valait mieux la garder dans un tiroir : authentique, ce serait dommage de la porter; fausse, elle lui ferait honte. Un Arménien lui avait bien donné un moyen de vérifier la chose : « Trempe-la dans de l'huile, mon vieux; si c'est une turquoise véritable, elle s'abîmera en un clin d'œil et ne vaudra plus un sou. Mais si elle est fausse, rien n'y fera! »

Miassoribov gardait ce conseil pour n'en profiter qu'à la dernière extrémité.

A 8 heures du soir, le théâtre était bondé.

Bien des gens étaient venus à 6 heures, et attendaient le lever du rideau avec impatience.

— Pourquoi ne commence-t-on pas? On voit bien que le public est là. Allez, hop! Le rideau! Le rideau!...

Miassoribov, en homme distingué, ne vint qu'une demi-heure avant le commencement; il s'installa dans sa loge, se tourna de profil et se mit à croquer ses chocolats. Chaque fois qu'il portait la main à la bouche, le public avait tout le loisir de contempler la mystérieuse turquoise.

Mais le rideau venait de se lever. Au milieu de la scène, il y avait, sur une petite table, une cassette oblongue. Autour de la table, une douzaine de chaises. Dans le coin, intriguant puissamment le public, le pianiste du théâtre, le Polonais Vrouchkevitch se frottait les mains, avec l'intention évidente de se mettre bientôt au piano.

Le fakir parut enfin.

Il était maigre et jaune; il portait une robe de chambre verte, et il tenait par la main une femme laide en robe verte, de la même étoffe que sa robe de chambre.

Il descendit jusqu'à la rampe, s'inclina et dit :

— Je prie messieurs les médecins, ainsi que quelques spectateurs, de bien vouloir s'approcher.

Au balcon, on s'étonna tout haut qu'il parlât le russe et non pas le fakirien.

Deux médecins, hésitants, montèrent sur la scène : le médecin de l'administration, chevelu, et le praticien privé, chauve. Le public piétina sur place. Les spectateurs semblaient troublés. Ils déléguèrent tous les occupants des fauteuils d'orchestre. Le fakir choisit huit messieurs d'aspect respectable et les installa autour de la table. Puis il ôta sa robe de chambre et se trouva jambes nues, en culotte de sport. C'est ainsi qu'il se rapprocha de la rampe et salua encore, comme s'il avait peur que, dans ce nouveau déguisement, on ne le prît pour un autre.

Le public applaudit.

Le fakir se tourna vers le pianiste.

— Allez, la musique.

Vrouchkevitch se redressa et attaqua la valse lente : « *Je vous aime et j'en pleure* », qui flatta délicieusement l'ouïe des auditeurs.

Le fakir ouvrit la cassette, en tira une épingle, semblable à celle dont les femmes adornent leurs chapeaux. Il s'approcha de sa femme.

— Miss Jilda! Veuillez tirer la langue.

Miss Jilda, docile, se tourna vers lui et tira la langue.

— Une, deux, trois! — clama le fakir, en se tournant vers les médecins.

Ceux-ci s'approchèrent, examinèrent la patiente, et le médecin de l'administration,

comme le plus consciencieux des deux, inspecta même par en-dessous la langue de Jilda. Puis tous deux, décontenancés, se rassirent.

Le fakir prit sa femme par la main et la fit descendre. Elle traversa les rangs des spectateurs.

A son approche, ils se détournaient. La plupart, évidemment, avait mal au cœur.

Miassoribov mit la main sur ses yeux.

— Assez! Assez! gémit-il.

— Assez! hurla-t-on.

Mais le fakir consciencieux traîna sa femme vers le balcon. Une dame eut une crise de nerfs et on dut l'emmener. Après avoir fait le tour de la salle, le fakir revint sur la scène et retira l'épingle.

On poussa un soupir de délivrance.

Le fakir tira de la cassette une autre épingle, plus grosse et plus longue.

Ce voyant, le pianiste changea de musique et se mit à jouer avec à propos : *La Polka des moineaux.*

Le fakir se transperça les joues, de sorte qu'un bout de l'épingle émergeait sous sa pommette droite, tandis que l'autre surgissait sous la gauche. Ayant fait vérifier la chose par les médecins stupéfiés, il redescendit vers le public.

— Assez! Ça suffit! protesta Miassoribov. Une nausée subite lui fit cracher le chocolat qu'il suçait.

— Seigneur! gémissait le public. Assez! Assez!...

— Si c'est Dieu permis!

Mais le brave fakir traversait les rangs, en homme conscient de son devoir, exhibant ses joues, tantôt la droite, tantôt la gauche.

— Ça suffit! — glapissait le public... — On vous croit sur parole! N'approchez pas! On vous croit!... Assez!...

Un employé saisit sa femme par le bras et s'enfuit au galop vers la sortie.

Deux jeunes filles les suivirent. Derrière elles, cahin-caha une vieille courut, emmenant deux pauvres gosses qui piaillaient de peur. La vieille se cogna contre le fakir, qui faisait sa tournée; elle recula, marcha sur les pieds d'une dame à moitié morte de frayeur... Toutes les deux se précipitèrent vers la sortie en s'écrasant mutuellement.

Mais c'est Miassoribov qui s'amusait le plus. Assis dans sa loge, le dos tourné à la salle, les oreilles bouchées, il se retournait de temps en temps avec précaution, jetait un coup d'œil furtif sur le fakir, frémissait et se terrait dans son coin.

— Assez! Assez! — râlait-il. — C'est trop!

Ce pendant Vrouchkevitch tapait sur son piano la deuxième figure du *Quadrille des Lanciers*.

Mais le fakir est revenu sur la scène. On se calme. On attend. On espère. Sur le seuil du

couloir on voit les pâles visages de ceux qui n'ont pas eu le courage de rester jusqu'au bout. Le fakir tire trois autres épingles. Il enfonce l'une dans sa langue (sans ôter celle qui lui transperce les joues) et les deux autres au-dessus des coudes.

Le sang jaillit du bras droit.

— Ce n'est pas une supercherie! C'est du sang! Du vrai sang! constata joyeusement le médecin de l'administration.

Le pianiste polonais Vrouchkevitch, encouragé par l'allégresse du médecin, se mit aussitôt à jouer *Valencia*. Sur ces entrefaites, deux ouvreuses durent emporter vers la sortie une jeune fille livide qu'elles traînèrent par les bras. L'agent de planton au contrôle chancela à son tour et sortit d'un pas rapide. La salle se vidait.

Miassoribov ne se retournait plus. En proie à des convulsions nerveuses, les paupières serrées, il ne respirait plus...

— Partir!... soupirait-il, mais une terreur vague le paralysait. Ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Quand le fakir eut fait le tour des spectateurs agonisants, qui le suppliaient de remonter sur la scène, Miassoribov, se retournant instinctivement, le vit qui retirait les épingles et il l'entendit s'exclamer triomphalement :

— Et maintenant, Mesdames et Messieurs,

je vais me faire sauter l'œil au moyen d'un tire-bouchon placé entre l'œil et l'orbite.

Il saisit la cassette, mais personne n'attendit l'apparition du tire-bouchon. Ce fut une débandade générale. Poussant des cris stridents, la foule se ruait vers la sortie. Les uns, galopant comme des fous, s'enfuyaient dans la rue; les autres, revenus à eux, s'arrêtaient :

— Qu'est-ce qu'il est en train de fabriquer? Peut-être bien qu'il s'est déjà fait sauter l'œil? Alors on pourrait retourner? Qu'en pensez-vous?

Un collégien dégingandé entr'ouvrit la porte d'une loge et regarda à travers la fente. Une rafale de mélodie parvint jusqu'à ses oreilles. C'était les premières mesures de *Madame Butterfly* jouées par l'impassible Vrouchkevitch.

On chuchota derrière le potache :

— Alors, quoi? C'est fait...

— Ne m'écrasez pas! s'écria-t-il, gonflé de son importance... Je crois qu'il est en train de se le faire sauter.

— Dieu de Dieu! Fermez la porte! — gémirent les curieux. Mais un moment après, ils questionnèrent de nouveau le potache :

— Et en ce moment? Que fait-il? Mais regarde-le. De quoi as-tu peur, espèce de serin? Regarde et crie-lui que ça suffit, bon sang! On l'a assez vu!...

Cependant, au fond de sa loge, Miassoribov soliloquait, blafard :

— Filons en douce, mon vieux... Le théâtre, ce n'est pas une distraction pour toi. Ça exige une nature trop cultivée. Tant pis pour toi. Si tu veux te distraire, la *vodka* existe... Et voilà pourquoi Miassoribov devint un ivrogne.

BILLETS DOUX

Serge Ivanovitch Tchernikov vient de dîner. Sa face n'exprime qu'une seule impression : celle qu'a produite sur lui le potage froid, et que rien ne peut effacer, ni le poulet rôti, ni la tarte aux cerises. En un mot, rien.

Serge Ivanovitch regarde sa femme, sa sœur, sa petite fille, et leur voit la même expression.

— Délicieux, il était délicieux! dit-il machinalement.

Le mot « délicieux » lui rappelle Véra.

— Il faudrait lui écrire un mot, à celle-là... Autrement, ce qu'elle va me faire de reproches cet automne!

Il se lève et passe dans son bureau.

— Ne me dérangez pas avant l'heure du thé. J'ai à travailler.

Il attrappe les mouches noyées dans l'encrier, et se met en devoir d'écrire :

« Gouvernement de Tver, Château de Tchernikovka.

« Bien-aimée! Où es-tu? »

— Hum! Je sais bien qu'elle est dans le gouvernement de Tver, au château de Tchernikovka, mais une lettre, ça exige du style!

« Bien-aimée! Où es-tu?
« C'est la nuit noire. Seul, assis sur un rocher, j'écoute la plainte sourde des flots... »

— Faudrait tout de même faire attention... J'écris ça du gouvernement de Tver... Enfin, tant pis!

« ... la plainte sourde des flots, et je crie à la mer : « Mer! Où est ma chérie? » Mais la mer garde le silence et se lamente sourdement. »

— Ça se comprend! Je serais bien étonné si la mer me répondait : « Elle est dans le gouvernement de Tver, monsieur, au château de Tchernikovka! »

« ... Hélas! Si j'avais des ailes, je volerais vers toi, mon adorée. »

— Non, ça ne marche pas! Elle n'est pas réussie, cette phrase. J'ai l'air de dire que je

n'ai pas assez d'argent pour faire le trajet en chemin de fer.

J'aime mieux ça :

« *Si j'avais des ailes, je resterais toujours avec toi...* »

— De mal en pis! Avoir des ailes et rester toujours là. J'aurais l'air d'un serin apprivoisé. Au diable les ailes!

« *Chérie! Je languis tant après toi que je ne mange littéralement rien...* »

— Et le potage froid? — souffle sa conscience, du fond de son estomac.

Mais, à l'issue d'une lutte brève, le style triomphe du potage.

« *...La nuit, lorsqu'un sommeil tourmenté s'abat sur mes paupières lasses, je ne vois que toi et les sanglots secouent mon organisme.* »

— Avec ça, si elle n'est pas contente... zut! Maintenant, jusqu'à l'heure du thé, j'ai encore le temps de faire un petit somme.

***

Véra était de mauvaise humeur depuis le matin : la robe qui la moulait si bien dimanche dernier n'allait plus du tout aujourd'hui. Les portes et les agrafes, comme mues par le

désir de n'avoir entre elles rien de commun, se refusaient à franchir un petit espace de deux centimètres sur le dos de Véra.

— Mais c'est impossible, je n'ai pas pu engraisser comme ça en une semaine, — gémissait Véra, les lèvres tremblantes. — Il y a une semaine, elle me moulait à la perfection. Je te dis qu'elle me moulait...

— Elle t'a si bien moulée que tu n'es plus qu'une moule! — plaisanta galamment le mari de Véra.

L'épouse protesta :

— C'est mal, ça! Vous savez bien que c'est votre faute! Aujourd'hui il vous faut des beignets, demain des pâtes à l'italienne... Il n'y a pas de silhouette qui résisterait à ce régime.

— Eh bien, ne mange pas! On dirait que je te force! Regarde-moi manger. Il y a des gens qui paieraient cher ce spectacle.

— Je ne veux pas jeûner quand tout le monde mange, moi! J'ai l'âme délicate, moi!

Boudeuse, elle s'enferma dans sa chambre. Elle tira de sous l'oreiller la lettre de Tchernikov et la relut plusieurs fois.

— Ah! ça c'est de l'amour! C'est daté de quand?... Du 28. Et nous sommes aujourd'hui le 1er. Quel bonheur que la poste existe! Sans ça, il souffrirait là-bas, et moi, ici, je n'en saurais rien. Ah! pourquoi m'aime-t-il tant?

Elle prit une feuille de papier à lettres, la parfuma d'iris, et écrivit :

« *Ta lettre, mon Serge, m'a ressuscitée! C'est une nouvelle vie qui commence pour moi. J'ai tant souffert! Figure-toi que je ne mange rien non plus. J'ai maigri à tel point que je suis devenue toute transparente et que mes robes glissent et tombent à mes pieds.*

« *Tout mon bonheur se concentre en un seul mot, et c'est :* « SERGE IVANOVITCH TCHERNIKOV ». *Que les hypocrites me jettent des pierres, mais c'est la vérité. Mon chéri! Mon aimé! Mon unique! Ne me méprise pas. Je voudrais d'un seul élan m'élancer vers le toit qui abrite ton toi.*

« TA PETITE LIBELLULE. »

Véra soupira.

— Non, vrai, ce que j'ai engraissé! C'est à désespérer! Il ne me reste plus qu'à me jeter dans l'eau.

Puis elle relut sa lettre. Elle lui plut beaucoup; certaines expressions surtout; et, en bonne ménagère, elle se décida à les resservir une autre fois.

— Je vais écrire à Arkady. D'autant plus qu'il ne connaît même pas Tchernikov, et puis un galant homme n'exhibe pas les lettres de femmes qu'il reçoit.

Elle écrivit sur-le-champ :

« *Arkady, mon bien-aimé. Mon unique. Ta lettre m'a ressuscitée. C'est une nouvelle vie qui commence pour moi. Toute mon existence*

se concentre en un seul mot, et c'est : « ARKADY PETROVITCH POPOV ». *Que les hypocrites me jettent des pierres, mais je ne suis toute qu'un seul élan vers le toi qu'abrite ton toit.*

« TA PETITE MÉSANGE. »

Elle ferma les enveloppes en les collant avec sa langue; elle les cacheta, et jeta dans l'espace cette parcelle de son âme, qui s'envola pour tomber au fond d'une autre âme, assoiffée d'attente.

Les trains sifflèrent; les mécaniciens las se remirent au travail; les aiguilleurs mal réveillés accoururent, lanterne en main; les chefs de gare s'affairèrent, le télégraphiste fit cliqueter son appareil, les facteurs exténués se dépêchèrent...

— Le courrier! Allons, vite! Pas de retard, c'est urgent...

Du bruit, des sifflets, des cris, des gémissements...

C'est l'âme de Véra qui s'envole, l'âme qui va d'un seul élan vers le toi de Serge, et vers l'autre toi d'Arkady.

Est-il trop de peines et de soucis qu'on puisse prendre, à la seule fin de satisfaire aux besoins de cette âme noble, de cette grande âme humaine? Pour nous tous, tristement séparés, quel bonheur que la poste existe!

LA STRATÉGIE EN WAGON

Il restait huit minutes jusqu'au départ du train.

M. Gouslinski s'installa commodément dans un compartiment de seconde, inspecta son visage à l'aide d'un miroir de poche, et regarda par la fenêtre.

M. Gouslinski était commis-voyageur de son métier, et don Juan par vocation. Tout en distribuant des échantillons de verres optiques dans toutes les cités de l'empire russe, il ne poursuivait, au fond, qu'un seul but : ravager sur son chemin le plus grand nombre de cœurs féminins. Pour cette cause sacrée, il ne ménageait ni son temps ni son travail; souvent sans en tirer aucun profit personnel.

Dans les villes où il ne restait que de passage, entre deux trains, les femmes se damnaient pour lui sans même qu'il descendît de

voiture. Il clignait imperceptiblement de l'œil, tortillait sa moustache droite, serrait les lèvres et jetait un regard...

Mais quel regard!... Lorsqu'il offrait aux commerçants ses échantillons de verres optiques, il les regardait tout autrement.

Les femmes sur lesquelles se fixait ce regard subissaient sa fascination étrange. Elles levaient les yeux, ahuries, puis effrayées; à la fin, elles mettaient la main sur la bouche et pouffaient en poussant du coude leur compagnon de voyage.

Mais Gouslinski ne se retournait même pas vers ses victimes. A d'autres!

— Celle-là ne m'oubliera pas, pensait-il. Ni celle-ci! Et demain, tandis que je serai loin, elles penseront encore à moi, les pauvres!

Gouslinski gagnait à être vu de près, car il unissait aux charmes du physique ceux du cœur et de l'esprit. L'effet était foudroyant : trois fois, il s'était marié (sans passer devant le pope), et douze fois, on l'avait rossé à l'aide de divers instruments.

A Lodz, avec un chausse-bottes; à Kieff, avec une canne, à Gitomir avec un saucisson; à Konotop (entre deux trains) avec un tuyau de samovar; à Tchernigoff avec une botte; à Minsk avec un bâton; à Vilna avec un étui à violon; à Varsovie avec une bouteille; à Kalisch avec une cuiller à soupe, et à Moguileff, enfin, sa Dulcinée très sportive l'avait mis knock out d'un coup de poing.

Dès que Gouslinski eut regardé par la fenêtre, une jeune et jolie femme passa sur le quai de la gare, si vite qu'elle ne subit pas le fameux, l'irrésistible regard et n'eut pas le temps de se laisser damner.

Gouslinski avança la tête.

— Hé! hé! Elle prend ce train-là? Alors c'est très simple! Nous partons ensemble; il y a de l'espoir!

Le destin de la jeune femme était fixé. Quand le train se mit en marche, Gouslinski ré-inspecta son beau physique, tortilla sa moustache et traversa les wagons.

La jolie femme était en seconde avec un gros garçon de douze ans, un cadet de l'école militaire. Elle ne prêta pas la moindre attention à Gouslinski, malgré le chic parisien avec lequel celui-ci s'inclina et grasseya : « Pardon, madame. »

Pendant l'arrêt, Gouslinski descendit sur le quai et se plaça de profil devant la portière derrière laquelle elle était assise. Mais elle ne se montrait pas. Seul, le cadet joufflu regardait Gouslinski en croquant des pommes. Les regards langoureux du don Juan se brisaient sur cet écueil.

Le commis-voyageur réfléchit :

— Ça, c'est un cas spécial. Un cas psychologique. Sans la psychologie, va te faire fiche! Moi, personnellement, je n'aime pas la maternité : elle abrutit la femme. Mais puisque celle-là est folle de son moutard au point de

le bourrer de pommes sans discontinuer, la maternité me donnera la clef de son cœur. Il suffit de se faire aimer de l'enfant, et la mère sera prise.

Et il se fit aimer.

A l'arrêt suivant, il acheta deux pommes et les tendit au cadet par la fenêtre.

— Vous aimez les fruits, jeune homme? Je l'ai bien remarqué! Mangez donc, hé, hé! Ça me fait plaisir de me rendre agréable à un jeune voyageur en uniforme.

— Merci, m'sieur! — grogna le cadet sans se départir autrement de son mutisme; et, essuyant la pomme du revers de son uniforme, il mordit dedans et en avala une bonne moitié.

Le train s'ébranla, Gouslinski eut à peine le temps de sauter dedans. Il pensa :

— D'ailleurs, j'agis comme un âne. A quoi cela m'avance-t-il, que le gamin ait mangé la pomme? Ce n'est pas la pomme qu'il doit gober, c'est moi! Je vais changer de place, c'est tout simple.

Il prit sa valise, et, à peine le train s'arrêta-t-il, que Gouslinski s'inclina devant la jeune femme.

— Pardon, madame! Mais on est tellement serré, là où je suis. Figurez-vous que je suis allé boire un demi au buffet, pendant l'arrêt, et en retournant, je me suis aperçu que ma place était prise. Vous permettez? Je vais m'installer près du jeune homme.

La jeune femme haussa les épaules.

— Installez-vous, monsieur. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

Et, tirant un livre, elle se plongea dans la lecture.

— Eh bien, jeune homme, nous allons devenir une paire d'amis. Vous allez loin?

— A Petrakov, — grogna le cadet.

Gouslinski tressauta sur la banquette.

— Pas possible! Quelle coïncidence! Mais c'est fameux, ça. Moi aussi, je vais à Petrakov. Nous passerons donc ensemble toute la nuit et une partie de la journée. Jésus Marie! Vous attendiez-vous à ça?!...

Le cadet accueillit plutôt fraîchement la fameuse coïncidence et garda un silence obstiné.

— Aimez-vous les aventures, jeune homme? Moi je les adore. Il m'arrive toujours des choses inouïes. Vous permettez que je vous en raconte une?

Le cadet ne soufflait mot. La jeune femme lisait. Gouslinski songeait.

— Elle avait bien besoin de le mettre au monde, ce marmot! Trouble-fête, va! Ça la gêne de me regarder devant lui, c'est évident. Mais qui vivra verra! Le fils me mènera au cœur de la mère.

Il toussa et se lança dans une improvisation fantastique.

— Voilà ce qui m'est arrivé, mon jeune ami : à Lodz, une dame tombe amoureuse de

moi. Elle en perd la tête! Le mari s'élance dans ma chambre et me crie qu'il me tuera! Qu'est-ce que vous en dites, jeune homme?... Hein?... D'autant plus que j'étais déjà presque fiancé à une jeune fille du plus grand monde qui tenait un petit magasin de parapluies. Donc, en vrai chevalier, je ne pouvais compromettre personne... J'enjambe la fenêtre et je me jette du haut de l'entresol. L'assassin de mari me regarde faire! Vous voyez ça d'ici?... Moi, étendu sur le trottoir, et l'assassin en haut! Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, mon jeune ami? Je n'avais pas le choix. J'ai filé et j'ai appelé un agent...

La jeune femme leva la tête.

— Ne racontez donc pas ces inepties à un enfant de cet âge.

Et elle se replongea dans sa lecture. Gouslinski triomphait.

— Hé! hé! ça prend. La voilà qui me parle.

— J'ai envie de manger, — fit le cadet... Dites, maman, c'est bientôt l'arrêt?

— Vous avez de l'appétit? C'est très bien, ça, jeune homme! Il y a un arrêt tout de suite, et je vais vous chercher des sandwiches. Ça va bien! ça va bien! Aimez-vous votre maman, jeune homme? Aimez-la, aimez-la bien.

Le cadet, d'un air sombre, engloutit huit sandwiches. Gouslinski lui porta ensuite à boire. Pendant un arrêt plus long, il l'emmena souper, tout en lui inculquant l'amour de sa mère.

—Elle est chic, votre maman! Elle peut charmer n'importe qui, si elle veut. Je vous le jure!

Le cadet le regardait avec des yeux ronds et dévorait comme quatre.

— Dépêchons-nous, jeune homme, votre maman doit être inquiète.

Quand on retourna dans le wagon, la maman dormait déjà, la tête enfouie sous un plaid.

— Hé! hé! Enfin, tant pis, il nous reste la journée de demain. Elle a confié son fils à un brave homme, et la voilà qui dort, c'est tout simple. Mais c'est demain qu'elle me prouvera sa reconnaissance. En attendant, ce fichu gamin s'est empiffré pour 3 roubles 30 kopecks. Couchez-vous, jeune homme! Mettez vos jambes sur moi. Mais non, mais non, vous ne me gênez pas. Je nettoierai mon pantalon à la benzine. C'est ça! Brave petit gosse!

Le cadet dormait profondément, et de temps en temps seulement il allongeait un coup de pied à Gouslinski. Mais l'autre supportait tout sans broncher. Il ne s'endormit que vers la fin de la nuit. Réveillé à l'aube, il remarqua que le train avait stoppé et que la maman avait disparu. Inquiet, Gouslinski se débarrassa des jambes du cadet et regarda par la fenêtre.

— Hein? Quoi? Comment?... La voilà, debout sur le quai, une valise près d'elle... Mais

qu'est-ce que c'est? Le dernier coup de sifflet?... Madame! Que faites-vous? Le train va partir!

Le conducteur siffla encore. Les roues s'ébranlèrent.

— Mais nous partons, — s'exclamait Gouslinski, oubliant regards tendres et mines langoureuses.

Le train se mit en marche. Gouslinski se rappela soudain le cadet.

— Et votre fils?... Vous avez oublié votre fils! Votre fils, madame!

La jeune femme fit de la main un geste agacé et lui tourna le dos.

Gouslinski prit le cadet par les épaules et le secoua.

— Maman est partie. Maman est descendue! Qu'est-ce que ça veut dire?... hurla-t-il.

Le cadet pleurnicha :

— Vous me faites mal! Quelle maman? Ma maman à moi est à Petrakov.

Gouslinski tomba des nues.

— Comment ? Qu'est-ce qu'il raconte ? Et cette dame ? Vous l'appeliez bien maman ? Ou est-ce que je deviens fou ?

— Hou, hou, pleurnichait le cadet, c'est pas moi qui l'ai appelée comme ça. Moi, j'sais pas. C'est vous. Je croyais que c'était votre maman à vous, puisque vous l'appeliez comme ça... C'est pas ma faute... Et j'veux plus de vos pommes, j'en veux plus... J'ai plus faim.

Gouslinski s'épongea le front avec un mou-choir, se leva, prit sa valise :

— Sale moutard! Espèce de petit goinfre, va ! Plus tard, tu finiras comme escroc.

Et, furieux, Gouslinski descendit en hâte du train en marche.

AU RESTAURANT

La dame qui entre dans la salle d'un restaurant garde un air digne, fier, légèrement condescendant.

Endimanchée, elle s'efforce à donner l'impression que c'est là sa toilette de tous les jours. Mal mise, elle fait accroire qu'elle ne s'habille bien que chez elle, mais ne daigne exhiber ses élégances au restaurant (afin que le restaurant n'en tire pas vanité).

Le monsieur qui entre dans la salle d'un restaurant chic fait mine d'être un habitué. Mais si c'est un petit restaurant de rien du tout, il esquisse une moue dédaigneuse.

Les époux entrent selon l'ordre rituel : le mari précède la femme de deux pas. Si c'est un homme bien élevé ou marié sur le tard, lorsque ses habitudes de garçon ont eu le temps de s'enraciner, il parcourt de ladite fa-

con la moitié de la salle, s'arrête et laisse passer sa conjointe.

La dame, à peine installée, se met à inspecter toutes les femmes présentes.

S'il n'y en a qu'une seule, les deux femmes se regardent, et chacune, se tournant vers son compagnon, remarque :

— Ici, tout le monde est vêtu de clair (ou de noir). Si javais su, jaurais mis une robe claire (ou noire).

Et les voilà qui se méprisent mutuellement.

Le brave homme, venu tout simplement pour bien dîner, lira longuement le menu, et questionnera le garçon.

— Le potage?... Est-il bien frais? C'est pas celui d'hier?

Et le garçon, se retenant respectueusement de répondre « Il est d'avant-hier », réplique d'un ton convaincu :

— Tout ce qu'il y a de plus frais, Monsieur!

— Et le poisson ? On ne va pas m'empoisonner avec ?

Le poisson, fût-il le plus venimeux du règne aquatique, et le garçon le plus honnête des garçons, il répondra immanquablement, avec un léger sourire :

— Oh! Monsieur! Tout le monde en mange et personne n'a déclaré qu'il en était mort.

— Et le gibier... pas trop faisandé ?

Qu'arriverait-il si le garçon répondait :

— Oh, si, Monsieur ! il marche presque tout seul.

Je n'ose même pas penser à ce qui s'ensuivrait.

Et quand le client méticuleux, abordant la carte des vins, demandera :

— C'est un bon vin, ce petit Tokay 1919?

Jamais, au grand jamais, le garçon ne dira que ce petit Tokay est un succédané du vitriol.

Il a de la patience, le garçon... A moins que ce ne soit un incurable optimiste.

En choisissant le vin, le dîneur tâche de convaincre le garçon qu'une demie de rouge à 40 kopecks vaut bien mieux qu'une bouteille à 6 roubles. Le garçon n'est pas dupe et lui conseille, plein de candeur, la bouteille à 8 roubles, puisque celle à 6 ne satisfait pas un goût si raffiné.

Le dîneur déclare, autoritaire, que le vin à 8 roubles la bouteille ne vaut décidément rien.

— Je m'y connais, en vins. J'en ai bu de toutes les couleurs. Ce n'est pas vous qui me donnerez des tuyaux là-dessus, mon garçon. Apportez-moi ma demie de rouge à 40 kopecks.

Mais l'autre ne saisit toujours pas et, du bout de son doigt sale, cherche autre chose sur le menu. C'est qu'il ne veut pas comprendre. Pendant le dîner, les époux gardent le si-

lence. Ce n'est, d'ordinaire, qu'après le potage que s'allume leur curiosité.

— Comment font-ils au restaurant, pour compter le dîner à si bas prix?

— Pense donc, dit le mari. Un bon poulet, à l'heure qu'il est, ça coûte au moins un rouble vingt. Ici, à un rouble le dîner, on nous donne un demi-poulet. Ça fait cinquante copecks au minimum, en y mettant le prix de gros. Mettons vingt copecks le potage, et puis le saumon, et puis la tarte, et puis les glaces... Chez nous, ça t'aurait coûté cinq roubles.

— C'est extraordinaire. Comment y arrivent-ils?

— Parions qu'ils ne tiendront pas longtemps... Ils feront faillite d'ici peu. Laissons au moins un bon pourboire au garçon.

Convaincus qu'on les a fait dîner par charité, ils remercient le garçon et le regardent, confus.

Ils s'en vont, tête basse, s'apitoyant sur le sort du patron, dont les jours de gloire sont comptés.

— Hein, crois-tu? Du saumon frais! On n'en trouve pas à moins de soixante copecks la livre!... Et lui qui nous en a donné une demi-livre au moins. Et les glaces? Et le poulet?... Sûr qu'il y perd, cet homme. Vrai, c'est gênant... il faudra laisser un bon pourboire au suisse...

Le moment le plus curieux à observer chez les soupeurs ou les dîneurs venus en compagnie de femmes, c'est celui qui suit les mots : « Garçon, l'addition »

Les hommes s'y attendent depuis l'entrée. Leurs visages ont une expression concentrée, leurs regards deviennent fixes. On voit qu'ils réfléchissent et qu'ils se préparent.

Enfin, le moment est arrivé. Le garçon présente sur un plateau l'addition, pliée de façon à ce que le regard des dames n'y pénètre point.

Et c'est une lutte de générosité : les hommes s'arrachent l'addition...

— Mais si... permettez!...

— Mais non... je vous prie!...

— Mais pourquoi faire?... Vous savez bien que...

La lutte s'anime, l'addition glisse sous la table, on se baisse pour la ramasser et on se cogne la tête contre celle du garçon.

Et puis ça recommence :

— Mais je vous en prie!...

— Mais c'est moi qui...!

Cependant les dames, au lieu de s'attendrir sur cette scène si belle dans notre siècle de cupidité, font mine de ne rien remarquer et contemplent béatement le plafond.

Enfin, il y en a un qui cède.

En un clin d'œil, l'expression de dévouement exalté s'efface du visage de son partenaire, il

fourre l'argent sous l'addition, et les dames, tout d'un coup, devinent qu'il est temps de s'en aller. La séance est terminée. Tout le monde a l'air de dire qu'il ne s'est rien passé. Car les mœurs de restaurant veulent que les dîneurs fassent mine d'être nourris à l'œil... Pas facile, tout ça? Pas facile, mais indispensable...

A. BOUKHOV

Cet humoriste plein d'une imagination débordante devint fort populaire pendant les années qui précédèrent la révolution.

Il se rattache à la grande tradition d'Avertchenko dont il fut le collaborateur.

RÈGLES DE CONDUITE

à l'usage des autres

Aux murs des bureaux américains, surtout près des employés incapables et obtus, des pancartes sont accrochées avec des règles de conduite :

« *Comment il faut vivre* ».

Les employés obtus les regardent avec appréhension lorsqu'ils arrivent en retard ou ont flâné au lieu d'exécuter un travail pressé. Quant à l'utilité de ces pancartes, autant vaudrait mettre à leur place l'horaire des trains de banlieue de l'année dernière. Si un employé, fort docile et benêt, voulait conformer sa vie et son travail à ces pancartes, ce ne serait plus un employé, mais un phénomène; et peu à peu on l'exhiberait au muséum d'histoire naturelle.

Des règles telles que : « *Sois respectueux envers les vieillards* » ne convaincront certes personne. Si un allumeur de réverbères à cheveux blancs, mais ivre, s'approche d'un jeune homme occupé et lui propose une partie de cartes sur place, au milieu des papiers d'affaires, bien que le jeune homme se rappelle nettement cette règle de politesse, il sera obligé de mettre l'allumeur à la porte.

D'autre part, pénétré du respect absolu envers les vieillards, le même homme sera fort embarrassé quand on l'interrogera sur les devoirs d'un homme âgé envers un jeune. Doit-il respecter son interlocuteur ou au contraire, estimant que trente-huit ans de plus lui confèrent la prééminence, peut-il hardiment le tutoyer, le charger de petites commissions et lui donner des noms d'oiseaux?

D'autres règles sont nécessaires ici-bas. J'y ai souvent pensé. Il me vint un jour à l'esprit les règles de vie que je ferais afficher chez moi, au bureau, bref dans les endroits où l'on reçoit des visiteurs.

J'en avais élaboré les moindres détails. Aujourd'hui encore je pense trouver de nombreux adhérents. Voici la principale :

« *N'avoue jamais tes erreurs* ».

Exemple : Vous avez acheté une dorade pourrie.

« Cette dorade sent un peu mauvais », déclarent poliment vos proches.

Vous êtes en présence d'une difficile alternative. Reconnaître votre erreur, ou non. Si vous convenez que la dorade est pourrie, on n'aura plus confiance en vous.

Deux jours après on vous demandera :

— Qu'est-ce que tu as là, dans ce paquet? Du chocolat?... Donne, que je le sente d'abord... Oh! pas fameux... Il sent le poisson avancé, ton chocolat...

— C'est peut-être qu'à la cuisine on prépare des harengs?

— Les harengs sont hors de cause. C'est ton chocolat qui sent l'esturgeon. Il n'est pas assez salé.

Vous êtes persuadé que c'est impossibe. A la confiserie où vous avez acheté les bonbons, il n'y avait qu'un poisson, mais il était peint en jaune sur une boîte enrubannée.

— Il ne peut pas sentir le poisson!

— C'est toi qui le dis... Tu as bien apporté la dernière fois une dorade pourrie...

Et vous risquez d'entendre constamment la même objection.

Si vous achetez une étagère en bouleau de Carélie, on vous affirmera qu'elle est en tilleul.

— Je t'assure...

— A d'autres... Tu as bien rapporté l'autre jour une dorade pourrie...

Les boutons de manchette en or, achetés

par vous deux roubles d'occasion, seront en cuivre et vaudront quarante kopeks. Les grosses poires juteuses seront bonnes tout au plus pour une compote dans une famille modeste. Et tout cela à cause de la malheureuse dorade qui était pourrie, ce dont vous avez eu la faiblesse de convenir.

Essayez au contraire de ne pas admettre la possibilité d'une erreur de votre part.

— Comment? Tu prétends que cette dorade n'est pas fraîche?...

— Sens-la!

Lorsqu'il s'agit de discerner la fraîcheur d'une denrée, l'odorat est le fidèle ami de l'homme. Il vous dira catégoriquement que cette dorade peut servir à n'importe quoi, fût-ce d'ornement à votre bureau en guise de presse-papiers, mais en aucun cas de nourriture. Néanmoins vous répondrez avec un sourire légèrement ironique.

— Cette dorade? Mais c'est une excellente dorade de la Mer Noire. Alors elle sent un peu la vase...

Si l'on vous écoute, vous ajouterez négligemment :

— Elle sent les algues, c'est une odeur un peu fade, mais pas désagréable.

— Je n'ai jamais mangé une dorade pareille!

— C'est bien simple!... Parce que tu les paies dix roubles la paire. Celle-ci à elle seule en vaut quatre-vingt-dix.

La dorade de cinq roubles ne s'offusque pas de cette exagération de sa valeur marchande, et cela impose.

— Quant à moi, j'aime seulement cette sorte de dorades. Entre autres, on en consomme beaucoup en Espagne... On les sert là-bas durant la semaine sainte. Surtout à Costa-Rica.

— Mais où l'as-tu trouvée? demande une voix encore empreinte de méfiance.

— Pas dans une fabrique d'allumettes, bien sûr. En entrant au magasin je me suis mis à flairer les dorades. Je l'ai reconnue d'emblée à son odeur spécifique.

La dorade commence à être considérée avec respect. Et vous aussi. On en mange peu, il est vrai; mais vous êtes là comme un gourmet, à regarder disparaître ce mets délicat de votre invention.

Si même quelqu'un, gratifié d'un morceau par trop avancé, grommelle : « Quels imbéciles, ces Espagnols! » votre prestige demeure intact.

D'après cette théorie vous pouvez en tout temps régaler n'importe qui d'un vin acidulé du Caucase, en soutenant que c'est du Tokay de choix, transvasé dans une bouteille ordinaire à cause de la rigueur du climat russe qui ne permet pas de le conserver autrement.

— Comme il est acide!... gémit l'invité.

— Certes, et vous souriez avec aisance; mais l'acidité, mon cher, est spécialement recom-

mandée. On me l'expédie d'un village des environs de Kislovodsk. Peut-être en avez-vous entendu parler; Nakr-Ouïava?... Non? Tant pis, c'est une charmante localité.

Si, une autre fois, l'on vous prend à ignorer une nouvelle récente, qui a ému toute la Russie, n'allez pas avouer que vous ne lisez pas les journaux. Dites, en affectant de railler vos interlocuteurs :

— En fait de nouvelle... Je la connaissais il y a six semaines...

— Allons donc! C'est arrivé il y a trois jours.

— Mais, mon cher, je lis les journaux suédois!

C'est là un argument sans réplique. Même si tout le monde est persuadé que vous ne savez rien, à part le russe et quelques anecdotes agrémentées de l'accent arménien.

Qu'est-ce que cela vous coûte de dire?

— Le suédois? Mais je le connais comme ma poche! Où pensez-vous que j'aie fait mes études, jusqu'à onze ans?

Allez donc vérifier.

Je le répète : n'avouez jamais vos erreurs, si vous voulez qu'on vous respecte.

***

Deux de mes connaissances se sont mariées sous mes yeux.

L'un était de ces êtres toujours gênés, qui se repentent toujours et se sentent coupables d'on ne sait quoi, qui se croient les objets de la compassion générale, même aux moments les plus inopportuns.

Il épousa une provinciale, une jeune fille rousse et marquée de taches de rousseur, dont la mère était la veuve d'un colonel. C'était une créature exagérément laide, mais vertueuse jusqu'au cynisme et déjà mûre.

Elle choyait son mari comme un enfant. Même pis. Le matin, sans le laisser se débarbouiller comme il faut, elle l'appelait dans la salle à manger avec des noms caressants, toujours nouveaux et imaginés sur place; elle commençait à le bourrer de plats supplémentaires, jusqu'au déjeuner proprement dit. Elle raccommodait son linge avec autant d'enthousiasme que si son travail eût consisté à créer de nouvelles valeurs pour l'humanité. Elle mettait de l'ordre dans son cabinet de travail; elle adressait des lettres d'amour à son bureau et avait tellement encombré de portraits de son mari les murs de sa chambre qu'il ne restait pas de place pour y accrocher une serviette. Alors, désirant modifier cette atmosphère qui lui pesait, celui-ci se mit à lui chercher chicane, prétextant qu'elle faisait mal le café.

— Coco, alors c'est la bonne qui le fera, proposa-t-elle, vexée.

— Je veux que ce soit toi, insista l'ingrat.

— La volonté de mon Coco est une loi pour moi!

— Je le veux!

— Bien, mon Coco.

Faisant preuve d'une noire ingratitude, Coco se plaignit à ses connaissances que, chez lui, le matin, le café était exécrable.

— Vous voyez, remarquèrent avec joie ses connaissances, qui n'y avaient jamais songé auparavant, nous vous avions bien dit de ne pas l'épouser.

Coco reconnut son erreur.

— Oui, quant au café, j'ai fait une gaffe : elle ne sait pas le préparer!

Lui ayant arraché l'aveu d'une erreur, on se mit à le plaindre. Dans son intérieur, il régnait le calme le plus paisible, la douceur la plus familiale et l'atmosphère la plus idéale pour le travail; mais on le retenait en visite jusqu'à une heure tardive.

— Vous avez bien le temps... Car tout le monde sait... Vous partez le matin à jeun... Restez encore un peu...

On sut persuader le malheureux que sa maison était un enfer. Il se hâtait de fuir son cabinet de travail et, de retour chez lui, entrait dans la salle à manger en criant :

— Je ne puis vivre dans cet enfer... On me tourmente, je suis entouré d'ennemis, on ne me laisse pas travailler en paix...

Sa femme commença à maigrir, et après trois ans de vie commune, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Il fut atteint de contractions des muscles de la face.

C'était un imbécile.

Je me souviens d'un autre auquel tout le monde déconseillait d'épouser sa fiancée.

— Plaquez-la, lui disait-on amicalement, à la vérité elle est fort jolie, elle a une voix agréable, elle est jeune, mais... c'est une créature qui... Dans un an vous passerez votre temps à vous arracher les cheveux...

— Mais non!

— Mais si!.. Vous viendrez vous plaindre à nous.

— C'est ce que nous verrons.

— Vous reconnaîtrez votre erreur, mais il sera trop tard...

Il s'arrachait les cheveux bien avant la date fixée. Ce fut exactement au bout de quatre mois et demi qu'il se sentit de trop chez lui, tandis qu'un jeune homme inconnu, rencontré dans le boudoir de sa femme, s'installait à son foyer.

Une vie morne commença. Le cordial tutoiement qui régnait dans les deux premiers mois de mariage, fit rapidement place au vous officiel. Lorsque sa femme avait un peu de temps libre, et elle n'était presque jamais occupée, elle criait après lui, ne commandait pas le dîner, l'arrachait à son travail par des scènes répétées à propos de ses toilettes, et

chassait ses proches de la maison avec des malédictions.

— Ma maison ressemble à la grotte du Chien à Naples, songeait-il tristement; mais dans la grotte ce sont les chiens qui meurent, tandis qu'ici un être humain ne résisterait pas deux jours...

Il sortait avec un pardessus aux boutonnières arrachées. La bonne ne lui cirait pas ses chaussures. Il dînait dans les gargotes près de chez lui. Il attrapa un catarrhe.

Il s'attardait en compagnie de célibataires, et quand on lui demandait pourquoi il délaissait ainsi sa femme, il se contentait de sourire évasivement.

— Suffit... Je suis las de ce paradis domestique avec ses dîners, ses caresses et ses baisers à n'en plus finir...

Et ceux-là même qui étaient au courant de sa vie conjugale n'arrivaient pas à le déloger de cette position.

— Eh bien, comment cela va-t-il chez vous?

— Oh! disait-il, l'air extasié, ma femme a su créer une vie dont je ne l'aurais pas crue capable...

— C'est agréable à entendre à notre époque.

— Oui, nous avons une vie de famille comme on en voit peu...

En visite, il baisait la main de sa femme. Si elle criait après lui, il déclarait simplement qu'il l'ennuyait; il se contentait de cligner de

l'œil de son côté et murmurait en souriant :

— Elle est encore fâchée... Elle m'en veut d'avoir salué hier dans la rue Véra Oktorina... Mais, ajoutait-il sérieusement, elle est excusable, puisque c'est l'amour qui la rend jalouse...

On se mit à l'envier.

— Qui l'aurait cru!... Elle avait si mauvais caractère, étant jeune fille; et maintenant la voilà une épouse modèle. Il l'aura métamorphosée. Tout de même ce que peut faire l'amour d'un homme énergique.

Sa femme était la plus surprise.

— Tu sais, racontait-elle à son ami le plus intime, mon Ignace Pétrovitch est fou, ou bien c'est un farceur... Tout le monde me félicite à tel point de mon bonheur conjugal que cela commence à m'inquiéter.

— C'est sûrement un farceur, approuvait le jeune homme.

La femme se mit à ouvrir l'œil. Finalement elle constata qu'aucun des habitués de son boudoir n'égalait son mari au point de vue intellectuel, et elle commença à le choyer.

Lorsqu'on habite ensemble, ce n'est pas difficile. Avant sept mois l'harmonie régnait de nouveau dans la maison. Le mari convoqua alors ses connaissances, ainsi que les proches chassés autrefois, pour être témoins de son bonheur.

Lorsque tous furent réunis et prêts à attester solennellement qu'ils n'avaient jamais vu

un plus grand bonheur familial, il appela sa femme jadis aimée et, lui ayant assigné deux cents roubles par mois pour son entretien, la chassa définitivement. Ainsi procèdent les gens qui ne veulent pas admettre qu'ils peuvent se tromper.

***

Ne reconnaissez jamais vos erreurs. Il faut bien qu'il y ait quelqu'un de ferme, d'impérieux, de sûr de lui, parmi les lâches, les faibles qui inventent timidement des motifs de s'accuser.

AMATEURS D'ART!

J'aime les objets d'art. C'est peut-être un tort, mais en fin de compte le cendrier au bord ébréché, où il est si commode de déposer la cigarette qui se consume, ou le flacon à facettes sur la toilette vous tiennent bien plus au cœur que l' « ami » qui, chaque année, vient vous voir une fois par semaine et vous importune avec les récits de sa vie familiale. S'il cesse ses visites, il en viendra un autre qui n'a pas encore eu le temps d'être à charge, et l'on se réjouira du départ du premier... Mais quand la cuisinière achève de casser le cendrier qui a flâné quatre ans sur la table — cela fait de la peine. Comme si l'on avait volé le chat de la maison.

Mais il y a des choses que je déteste : les

bibelots pour connaisseur. Et encore davantage, leurs heureux propriétaires.

*
**

Il avait étudié à l'étranger. Il suivait des cours sur l'art, portait un chapeau à larges bords et visitait des galeries de tableaux. A son retour, il se mit à écrire de mauvais vers et se fâcha contre les journalistes.

Maintenant il se tient devant moi, me considère avec une commisération malveillante, l'index braqué sur une petite table basse, toute écaillée.

— Elle doit avoir dans les soixante-dix ans, déclare-t-il avec émoi.

— Une table n'est pas une côtelette de veau, répliquai-je d'un air morne; elle ne s'abîme pas d'un jour à l'autre.

— En tout cas, elle n'a pas de prix à présent.

— Je suis de votre avis. Bonne tout au plus à faire du bois de chauffage.

— Mais une chose pareille orne la chambre... Comment ne comprenez-vous pas?...

— Il me semble que la chambre serait aussi bien ornée par une table ordinaire plus moderne, plus commode pour écrire, et pour déjeuner..

— Je m'étonne, mon cher... Se peut-il que vous ne compreniez pas?

— C'est ridicule. Peut-être que sur cette table a écrit et travaillé mon aïeul... mon bisaïeul, qui sait?...

— Vous avez hérité?

— Peu importe. Je l'ai achetée d'occasion.

— Ainsi, un aïeul quelconque a acquis, il y a soixante-dix ans, une table, et maintenant qu'elle n'est plus bonne à rien, vous...

— D'ailleurs, c'est un objet d'art pour les connaisseurs, conclut-il sans aménité. Et il s'éloigne.

Pourtant, comme connaisseur en objets d'art, il ne peut y tenir. Au bout de quelques minutes, il m'entraîne derechef vers un coffre recouvert d'une étoffe noire et, en l'ôtant, il me regarde d'un air triomphant.

— Un harmonium! Vous en jouez?

— Un clavecin! lance-t-il, indigné. Savez-vous seulement ce que c'est qu'un clavecin?

— Oui. Vous jouez dessus?

— Impossible. Il date de 1820. Il est signé d'une maison connue de l'époque.

Le clavecin occupe une bonne moitié du mur. De quoi lui tient-il lieu? Je l'ignore. Peut-être d'un instrument de musique, peut-être d'une machine à écrire. Je l'examine avec attention et remarque placidement :

— Moi, je possède un gramophone. C'est gentil; quand j'ai envie d'entendre de la musique, je le fais marcher et j'écoute.

Je ne me doute pas que cela peut offenser le propriétaire du clavecin. Il pâlit, ses lèvres

commencent à trembler, et l'étoffe noire s'agite dans ses mains. Il cherche à me dire quelque chose de désobligeant :

— Et chez vous?... Chez vous? Est-ce qu'une petite couturière de vos connaissances ne vient pas vous voir en cachette?

Nous nous séparons avec un sentiment pénible. Moi, envahi par une gaîté cruelle; lui, offensé dans ses meilleurs sentiments.

***

Je déteste également les souvenirs de famille. On peut porter sept ans dans un calepin une fleurette desséchée, donnée à la gare par une lycéenne de province. Quand on me la montre je la considère avec respect. Une telle fleur peut évoquer un souvenir délicat, à la fois triste et doux.

Mais on me passe une bague de grand'mère. Je l'examine et me rappelle en avoir vu une pareille. Mais oui : aujourd'hui même, en entrant dans le débit de tabac pour acheter des cigarettes. On en trouve un assortiment, étalé sur un carton blanc. Les soldats les achètent le dimanche, quand ils sont en permission et vont voir la bonne à tout faire de leurs pensées.

Je regarde la bague de soldat sans respect suffisant, m'efforçant seulement de dissimuler une désapprobation manifeste.

— Oui... une bague... C'est une bague...

— De famille! En fer, avec un petit cabochon de strass. Et pensez! Elle a appartenu à ma grand'mère. Elle passe de génération en génération.

— Mais est-ce qu'on peut la porter? demandé-je innocemment.

— Cette bague? Vous plaisantez? C'est une rareté. Je n'en ai jamais vu une pareille...

Je la considère de plus près. Si l'on portait cette bague au mont de piété, l'estimateur sursauterait, ôterait ses lunettes et d'une voix furieuse intimerait au gardien de ne pas laisser entrer des ivrognes dans la salle quand il y a déjà foule. Si on la mettait au doigt, tout le monde serait choqué. J'essaie d'approfondir la question.

— Aimez-vous la défunte?

— Laquelle?

— Mais votre grand'mère?

— Euphémie? C'était un chameau. Elle rossait ses serfs; elle vivait en concubinage avec l'intendant. Et elle a laissé des dettes.

— Pourquoi alors gardez-vous sa bague? Donnez-la à la cuisinière. Donnez-la au cocher, un jour de fête. Ils aiment ça.

— Comment? Une bague de famille?... Aussi originale?

Après votre départ, les gens aux souvenirs de famille parlent de vous longtemps, mais avec de grandes réserves.

— Et pourtant il a fait des études... Et un

charretier comme lui épousera une demoiselle comme il faut. Pour sûr que chez lui il ne resterait des objets d'art que des cadres brisés ou des pieds de chaise... Quel paysan!...

***

Les vases, les statuettes et les tasses destinées à des connaisseurs m'inspirent un sentiment d'exaspération prolongée, que je réprime avec peine. Leur origine est fort simple.

Le vieux paralytique Djekoumme, le plus infime Italien de la localité d'Alto-Asino, dans le Midi de l'Italie, a décidé de liquider sa boutique et de se mettre à mendier dans une grande ville. Il trafiquait de tout; principalement de saucisson et de poisson vivant; mais en quatorze ans tout un bric-à-brac de verre, de porcelaine, de plâtre s'était accumulé chez lui.

Alors qu'il désertait tristement son comptoir, un groupe de quatre individus est entré dans sa boutique; Djekoumme reconnut aussitôt des étrangers. Le cinquième, demeuré dehors, se plaignait de ne manger depuis cinq jours que du poisson salé.

— Ce bibelot est-il a vendre? demande l'un d'eux, en essuyant la sueur de son crâne chauve et en tâtant avec précaution une carafe poussiéreuse qui avait contenu du vinaigre.

Djekoumme, que la visite de riches étrangers met mal à l'aise, décide de répondre affirmativement à toutes les questions :

— *Si, si, signore...*

— C'est une coupe de l'époque de Botticelli, dit un des visiteurs avec une joyeuse émotion.

— D'abord, ce n'est pas une coupe, mais une fiole, corrige triomphalement un autre de ses compagnons, à l'air morne, — une fiole datant d'ailleurs non de l'époque de Botticelli, mais de Rastrelli. Même pas de Rastrelli, mais des Médicis. Bref, cela remonte aux Carolingiens et aux Capétiens.

— Il faut l'acheter, conclut le premier; je ne puis laisser passer cette rareté...

Et il demande timidement à Djekoumme :

— Combien?

— Est-ce que vraiment ils achèteraient cette vieillerie? se demande Djekoumme perplexe. Il faut voir s'il n'y est pas resté du vinaigre. Actuellement il est cher.

Et regardant avec appréhension les acheteurs, il lève les cinq doigts, l'un d'eux se courbant à moitié vers la paume par modestie et aussi par prudence, pour ne pas manquer une occasion avantageuse.

— Je demanderai cinq centimes, on me les donnera peut-être... Il arrive bien des hasards surprenants dans notre localité!

— Il a perdu l'esprit, s'effare l'acheteur. Il veut cinq lires d'une pareille chose... Mais

c'est pour rien... Il faut lui offrir une demi-lire de plus... Ne serait-ce pas le produit d'un vol?... En voilà un idiot!...

Lorsque Djekoumme reçoit inopinément cinq lires et demi pour un flacon à vinaigre, il pâlit; il a une sensation de froid au cœur et, comme tout Méridional expansif, il se met à penser tout haut :

— Réjouis-toi, vieux Djekoumme... il y a encore des idiots au monde. A la vérité, ils sont sujets d'un autre pays, mais ta patrie n'est pas fermée aux étrangers...

Six mois plus tard on me mène vers cette bouteille à vinaigre et l'on commence à me faire l'historique de son origine, assurant qu'à Paris des connaisseurs n'en donneraient pas moins de quatre mille francs. On m'oblige à m'extasier sur chaque égratignure, sur la poussière et la saleté qu'ont laissées les ongles crasseux de Djekoumme, en affirmant que chaque éraflure est pour ainsi dire la signature d'un Mérovingien, d'un Capétien ou d'un Stuart.

Aussi n'est-ce pas si extravagant lorsque moi, qui suis en relations suivies avec les maîtres de la maison, je me lève brusquement et déclare d'une voix tremblante, en désignant de la tête la fiole à vinaigre :

— Choisissez!... Ou moi, ou elle!...

C'est bien pis, lorsqu'une chose est achetée sur place, dans notre ville, au marché... Dans

une cruche jaune mise au rebut à la fabrique, un fripier a versé du *kvass* pendant quatre ans, puis l'a jetée. La cruche a verdi et perdu une partie de son fond.

De quels noms me traite-t-on, lorsque je refuse de reconnaître en elle une des meilleures productions de l'époque de Pierre le Grand.

***

Il faut un grand courage aujourd'hui pour afficher une nature prosaïque, réfractaire à l'esthétique. J'aime un moelleux fauteuil anglais en excellent cuir, récemment sorti du magasin. Je fais infiniment plus de cas d'une lampe électrique commode que d'un lustre ancien qui fume tristement au plafond... Lorsque chez un marchand de meubles on m'assure que l'armoire à livres qu'on me propose compte cinquante-quatre ans, je décline formellement l'honneur de célébrer son jubilé chez moi. Que d'autres s'en chargent... Jadis on se procurait du feu à l'aide d'un morceau de bois sec. Ce devait être pittoresque, d'après les descriptions des romanciers. Mais si chaque individu aux tendances esthétiques, pour fumer une cigarette, s'arrêtait dans la rue et frottait longtemps deux bâtons, l'un contre l'autre, ce ne serait pas si pittoresque que cela! Il faut déjà respecter trop de non-valeurs vivantes, si l'on y ajoute une garniture bien

assortie de fauteuils vénérables, de tables respectables et de vases inestimables — on en est réduit à se faire gardien de musée, à se tenir timidement la casquette à la main durant des heures à la porte de son cabinet et à saluer docilement de droite et de gauche. Non, merci! Pas pour moi...

LA FIN DE SHERLOCK HOLMES

(D'après les notes du docteur Watson)

Je ne me serais jamais attendu à ce que mon ami Sherlock Holmès fût menacé un jour de déchoir si piteusement aux yeux de l'opinion publique; mais hélas, — c'en est ainsi! Mieux eût valu pour mon ami tomber sous les coups d'un apache que subir le triomphe de son pire ennemi, le professeur Moriarti. Mais ce dernier mit tout en jeu pour gagner la dernière partie.

***

Depuis longtemps Sherlock Holmès avait remarqué que Moriarti tramait quelque chose; et depuis quelques jours il était soucieux. Il s'injectait de la morphine avec ardeur et jouait du violon avec persévérance. Puis, comme toujours, une activité fiévreuse l'envahit. Il

se déguisa en pêcheur breton pour assister aux bals fashionables de Whitechapel; il se grima en vieille marchande de pommes pourries, afin de ne pas être remarqué dans la grande avant-scène de Darling-Hall; mais tout cela en vain.

— Mon rôle est fini, dit-il tristement un soir, en fumant par prudence un cigare par l'autre bout. Moriarti a imaginé quelque chose de trop sérieux.

— Vous vaincrez, Holmès, affirmai-je en me levant du lit pour lui serrer la main, vous vaincrez!

— Nous verrons, déclara-t-il énigmatique. La lutte va s'engager.

Et sans changer de ton, il s'en fut se coucher.

La lutte commença, en effet.

La nuit nous fûmes réveillés par un brusque coup de sonnette.

— C'est Gregson! assura Holmès en se réveillant.

— Qu'en savez-vous? demandai-je avec surprise.

— Regardez la sonnette! Et Holmès désigna de la tête le vestibule.

— Je ne vois rien.

— Regardez votre montre.

— Il est deux heures du matin.

— Vous n'êtes pas observateur. Lisez.

Et Sherlock me montra un billet : « *Viendrai à deux heures précises. Gregson.* »

— Dans notre profession, il n'y a rien d'énigmatique, mon cher Watson, sourit indulgemment Holmès. Il faut seulement procéder par déduction. Entrez, Gregson.

Personne n'entra. Je pâlis et saisis mon revolver.

— Passez-moi la valériane, Watson. Il y a une femme derrière la porte. Elle est émue et n'ose se montrer. Entrez!

La porte s'ouvrit, et sur le seuil un grand gaillard roux parut, les mains tachées de sang.

— C'est vous, Sherlock Holmès?

Mon ami examina le nouveau venu de la tête aux pieds et hocha la tête.

— Moi-même. Asseyez-vous. Vous êtes tailleur de pierres?

— Non. Je m'appelle James Kenner. Ma profession? Tueur d'enfants. Vous enquêtez sur l'assassinat d'une vieille femme dans une maison de Reginald Park? Ça vous intéresse?

Je m'aperçus que les yeux d'Holmès brûlaient d'un feu particulier.

— Un peu.

— C'est moi qui ai tué la vieille.

Je m'affalai sur une chaise. Holmès tressaillit.

— Racontez-moi les détails.

— Mais il n'y a aucun détail. Je suis entré par la porte ouverte, j'ai assommé la vieille avec un gourdin et j'ai pris l'argent.

Holmès regarda James Kenner d'un air de doute :

— Ce n'est pas vous l'assassin.

— En voilà une idée! s'indigna Kenner. Je sais mieux ce qu'il en est que vous!

— C'est faux. Vous êtes envoyé par Moriarti.

— Oui, c'est Moriarti qui m'adresse à vous. Mais j'ai tout de même tué la vieille de mon propre chef. Par ma propre initiative...

— Prouvez-le.

— Volontiers. Me mettrez-vous les menottes maintenant ou après?

Une demi-heure plus tard nous étions sur les lieux, dans la maisonnette de Reginald-Square. Gregson, Holmès, Kenner et moi entrâmes, tandis que les policiers restaient devant la porte.

Kenner arpentait gaîment la chambre.

— Je suis entré par là, expliqua-t-il, tranquillement, j'ai franchi le seuil; la vieille, surprise, a tenté de se sauver. Je l'ai rattrapée ici et l'ai frappée à la tête. Voilà!

— Le gredin dit la vérité, murmura Holmès. Kenner, pourquoi avez-vous avoué?

— Pourquoi ne pas avouer? N'était l'assassinat, l'affaire serait nette. J'ai tué et avoué.

— Vous serez pendu, remarqua poliment Gregson.

— Je pense bien que pour un coup comme ça, on ne vous passe pas la main dans les

cheveux, convint volontiers Kenner. Je serai pendu à la santé de la vieille, c'est clair.

Holmès était morne.

— Il faisait un sale temps ce jour-là, dit-il sans conviction en regardant le plancher et vous avez longtemps marché dans la rue.

— C'est vrai, il pleuvait à torrents et j'allais à pied.

— L'animal, chuchota Holmès, il vous coupe l'herbe sous le pied... Vous êtes sorti de la maison...

— Au bout d'un quart d'heure. Par le grand escalier.

Kenner fit une pause, regarda sa montre et bâilla.

— Eh bien, va pour la prison! Il n'est pas trop tard. Vous avez encore le temps de me conduire.

En rentrant avec moi, Holmès se mit à fumer sa pipe.

— Moriarti a usé d'une arme sans précédent. Je suis perdu.

Nous n'étions pas encore remis des émotions de cette nuit, lorsque quatre jours plus tard Londres fut bouleversé par la nouvelle d'un horrible assassinat, dont les victimes étaient un vieux père, son fils légitime et deux autres enfants de contrebande.

Gregson téléphona dès que la police fut informée du crime.

— Venez, disait-il d'une voix émue. Le pa-

tron ne nous laisse pas entrer dans l'hôtel. Il affirme être complice et avoir reçu l'ordre de ne laisser entrer personne dans la chambre des victimes avant votre arrivée.

— Faut-il prendre un revolver, Holmès?

— Inutile, murmura tristement mon ami. Je crois que nous n'en aurons plus besoin... Partons.

Un cab nous attendait. Le cocher salua Holmès et lui dit tout haut :

— Dépêchons-nous, Monsieur. J'ai quitté la maison le dernier, sitôt que le cadet de la famille eut été achevé; la police peut survenir à chaque instant. Elle vous ravira l'honneur de découvrir le crime.

A plusieurs reprises nous avions vécu des moments critiques; mais circuler en plein jour dans un cab conduit par un assassin de marque, — c'était trop!

Un désordre complet régnait dans la chambre des victimes. Je regardai Holmès : il était pâle; ses mains tremblaient. Il poussa un profond soupir, se mit à genoux et, ayant considéré la trace d'un pied sale, il se prit la tête avec horreur.

La trace était soigneusement marquée à la craie; tout contre, il y avait un billet fixé par une punaise et rédigé comme suit : « 32 *centimètres. C'est ma trace. J'ai acheté les bottines au grand magasin de Bridge-Avenue, à un commis roux. — Signé : William Strod.* »

— Watson, je deviens fou!

Nous approchâmes avec circonspection de la fenêtre. Sur l'appui, un bout de cigarette gisait et à côté, une main avait écrit sans se presser : « *C'est mon bout de cigarette, à moi, le complice. Rue des Cinq, maison n° 5, dans la cave; me faire demander par Jim, surnommé le Rat Vert. Je suis chez moi de 4 à 6.* — *Samuel Brighton, forçat évadé.* »

— Faites venir les domestiques de l'hôtel, dit Holmès d'une voix tremblante en s'affalant dans un fauteuil. Vous, Gregson, allez à l'adresse du grand magasin et interrogez le commis.

Lorsque les domestiques furent rassemblés, Sherlock promena sur eux un regard inquisiteur et demanda :

— Qui était de service cette nuit?

— Moi, Monsieur, répondit respectueusement le plus jeune, qui avait un profil désagréable d'oiseau de proie; j'ai introduit les assassins. Ils étaient en retard d'une demi-heure sur l'heure convenue.

— Sont-ils restés longtemps ici? s'enquit Holmès d'une voix accablée.

— Oh! non, Monsieur, répondit un autre domestique. Je faisais le guet tout le temps, de peur qu'on ne vint. Un quart d'heure au plus... Ces honorables gentlemen sont morts rapidement.

— Je ne suis pas Jack Sprint, que la police recherche depuis quatre ans, s'écria un troi-

sième, et je veux être pendu si quelqu'un a jamais succombé plus rapidement que ces jeunes garçons.

— Le motif était le vol? demanda Holmès en se détournant.

— Oui, monsieur. Nous avons laissé dans le coffre-fort un billet indiquant la somme dérobée ainsi que l'adresse détaillée du receleur.

Gregson revint au bout de quelques minutes.

Il déclara :

— J'ai vu le commis; la personne qui a acheté les bottines a laissé son adresse et prie d'en informer la police. C'est William Strod.

— N'oubliez pas que j'ai tué, proféra une voix derrière nous.

Nous nous retournâmes. Devant nous se tenait le cocher de notre cab.

— Et moi aussi, je suis quelqu'un, ajouta le patron de l'hôtel, en entrant dans la pièce; il ne faut pas m'oublier! Si je n'avais pas été au courant de tout, il ne serait rien arrivé. Mon nom est Bridgers. Quatre condamnations à mon actif.

— Tout ce que vous voulez, Gregson! cria Sherlock Holmès, en se bouchant les oreilles. Moriarti se moque de moi... Encore cinq ou six assassinats de ce genre, et je devrai demander un bureau de tabac, ou me faire marchand de billets... à la porte du Palace. Il faut bien gagner sa vie!

Et, criant comme un possédé, il se précipita dans la rue.

Lors de l'enquête du meurtre suivant, à laquelle Gregson et son collègue Lestard convoquèrent Holmès, l'assassin attendait tout bonnement près du cadavre, en lisant le feuilleton du *Daily Mail*.

— Que vous êtes long! dit-il d'un ton de reproche à Holmès. J'ai déjà laissé des traces, jeté des bouts de cigarette et marqué mes empreintes digitales sur tous les verres; même que je me suis coupé, afin qu'elles soient plus nettes. Mais vous venez si tard... Pourquoi?...

— Gredin, lança Sherlock Holmès indigné, travailles-tu pour ton compte, ou pour celui de Moriarti?

— Pour lui. Il vous téléphonera aujourd'hui à six heures.

C'était vrai. A six heures précises la sonnerie du téléphone retentit et Holmès faillit laisser choir le récepteur, lorsqu'il l'appliqua à son oreille :

— Je te balaierai de la surface de la terre! cria Holmès d'une voix rauque. Je ne t'arrête pas maintenant, mais l'heure viendra...

— Suffit, Holmès!... Vous êtes tenu de m'arrêter. Je déclare en présence de deux témoins, un patron boulanger et un joueur de football, que vous êtes obligé de m'arrêter. Sinon, je préviens immédiatement la police. Je vous attends au coin de Hyde-Park et de Piccadilly. Venez avec Watson et la police.

— Je deviens fou, murmura Holmès. Il me poursuit... Il me nargue... Habillez-vous, Watson.

Lorsque Sherlock, Gregson et moi, nous arrivâmes à l'endroit convenu avec une douzaine de *policemen*, Moriarti nous y attendait déjà, entouré d'un nombreux public et de reporters. Holmès s'approcha de Moriarti à portée de menottes.

— Je suis impuissant, gémit Holmès, étouffant de colère malgré son sang-froid. Vous avez fait disparaître les preuves, et je ne puis vous arrêter. Mais je saurai bien vous trouver quand j'aurai en main des données plus précises.

— Sur le collier de lady Graham? demanda Moriarti.

— Vous l'avez sans doute expédié en Amérique en même temps que la bague du comte Pashberry?

— Pas du tout!

Et Moriarti, mettant la main à sa poche, ajouta :

— Voici le collier; voici la bague. A propos, voici le médaillon du duc de Rococo. Et puis les bracelets de la comtesse de l'Ampire.

— Mais?... les assassinats commis de votre propre main?

— Il y a de quoi garnir deux potences. D'abord, le meurtre d'un vieux fermier à Pedgberry. J'ai travaillé moi-même. Ensuite...

— Gregson, chuchota Holmès en retenant

des larmes de désespoir, je crois être de trop ici.

Le lendemain matin, les reporters des grands journaux informèrent les lecteurs de l'événement par une note suggestive, qui se terminait ainsi :

« *Un détachement de police a arrêté un criminel notoire, le professeur Moriarti. Un public nombreux, parmi lequel figurait Sherlock Holmès, assistait à l'arrestation...* ».

Six mois plus tard j'errai un matin sans but dans les rues de Londres. Près de Hyde-Park, je rencontrai un cortège. C'étaient des chômeurs. En les regardant défiler de plus près j'entrevis le profil de Sherlock Holmès.

— Holmès! criai-je... Est-ce Dieu possible...

Il se retourna, me regarda de ses yeux fatigués et, ne m'ayant sans doute pas reconnu, il dit d'une voix mal assurée :

— Peut-être monsieur voudrait-il m'offrir du travail? Dans ce maudit Londres, on peut crever de faim, quand on n'a pas de profession bien déterminée...

Et, avec un geste désabusé, il poursuivit son chemin.

FAIRE LA COUR

Parmi toutes les expressions banales, à la fois frétillantes et irritantes, il n'y en a pas une de plus défraîchie que : *faire la cour*. Cette expression rappelle une redingote exposée à la vitrine d'un magasin de confection — avec une fleur en papier à la boutonnière et un mouchoir rouge qui sort de la poche. Lorsqu'on dit devant moi que quelqu'un *fait la cour* à quelqu'une, je me représente toujours une jeune fille au front étroit et au nez retroussé, et auprès d'elle un jeune homme au regard éteint, tenant dans ses mains tremblantes d'émotion une grande boîte de bonbons agglutinés.

Cette association d'idées vous fait venir une saveur acide à la bouche.

A plusieurs reprises j'ai décomposé dans ses éléments le processus que résume l'expression : *faire la cour*. Les résultats sont des plus choquants.

La forme supérieure de la galanterie fut certainement révélée par la chevalerie. Or si l'on considère le chevalier du moyen âge d'un autre point de vue que les belles plumes de son casque et sa cuirasse étincelante — c'était à juste titre une pitoyable figure.

Un illettré, changeant de linge deux fois par an, au visage balafré dans les tournois, un illettré qui montait à cheval et partait en quête d'exploits.

Du point de vue de la morale contemporaine, ces exploits étaient de qualité fort douteuse. Si le chevalier défendait un pauvre, trois riches gisaient sûrement, éventrés à la suite de cette défense. S'il rabattait l'orgueil d'un fanfaron, l'affaire ne se terminait pas seulement par un amour-propre pulvérisé, mais par l'incendie total des biens du « pulvérisé ».

Répandant ainsi la justice sur son chemin, ainsi qu'une folle panique parmi la population locale, le chevalier rencontrait une belle femme qui, sans accord préalable, devenait la dame de son cœur.

Le chevalier descendait de cheval, s'installait sous une fenêtre du château et se mettait à attendre patiemment son bon vouloir. Il arrivait fréquemment que le chevalier se trompait de fenêtre et était stupéfait de ne voir apparaître à la fenêtre de ses rêves que la barbe rousse d'un vieux piqueur, et de n'en-

tendre que de grossières injures, proférées d'une voix rauque.

Ayant compris son erreur, le chevalier passait de l'autre côté et reprenait sa faction.

Les scènes se multipliaient au château. La belle du chevalier refusait catégoriquement de sortir même dans le jardin, motivant sa conduite en termes laconiques et énergiques :

— Cet idiot monte la garde sous la fenêtre. Si je sors, il s'attachera à mes pas!

— C'est un fameux chevalier, Griselde, — disait d'un ton de reproche le propriétaire du château. C'est le vidame de Brissagnac di Formosa du Quito en personne. Il a soumis l'enchanteur Poups.

— C'est parfait. Qu'il aille donc sous la fenêtre de l'enchanteur Poups!

— Il attend ton amour, Griselde.

— Et quand bien même dix hommes se planteraient sous mes fenêtres? Je n'ai invité personne.

— Pourtant les convenances exigent que tu lui accordes une marque d'attention. Il est de race noble.

— Je vais la lui accorder!

Et durant trois nuits, il pleuvait de la fenêtre de Griselde, sur le chevalier, toutes les ordures qu'avaient pu apporter des chambrières complaisantes. Le chevalier s'ébrouait, se frottait les yeux, maudissait son amour infructueux, mais tenait bon.

Enfin, poussée à bout par son humilité,

Griselde lui jetait d'en haut la rose la plus fanée qu'elle eût en sa possession. Il en baisait respectueusement les pétales et serrait la fleur dans son sein où reposaient depuis deux mois : un restant de fromage, un pot avec de la graisse de cheval et un os de mouton, emporté comme talisman contre le mauvais temps en voyage.

A partir de ce moment, le chevalier se considérait comme invité dans la maison et s'y rendait par l'escalier en colimaçon. Quatre jours durant, il engraissait et brodait sur ses exploits. Puis il restait près de la dame de ses pensées.

Pour s'en débarrasser, celle-ci le chargeait des commissions les plus extraordinaires et les plus compliquées. Le chevalier partait immédiatement en donnant sa parole d'honneur qu'il les exécuterait toutes.

— J'ai vu hier en songe sur la grande route, près de deux chênes, — inventait cyniquement Griselde, — un marchand qui se vantait de posséder une pierre rose de la grandeur d'une narine de vache. Lui-même avait une trompe en guise de nez. Va trouver cet homme, tue-le, prends la pierre; attache cette pierre à la dent de la plus vieille louve et apporte-la moi... Alors je t'épouserai.

Le chevalier vidait les lieux et se mettait en campagne sans murmurer.

Il était facile de trouver une grande route avec deux chênes, mais le marchand dépeint

par Griselde ne figurait pas à cet endroit, malgré tout l'empressement du chevalier à le rencontrer. Si un marchand venait à passer, c'était un être tout à fait normal, auquel il eût été gênant de chercher chicane; s'il passait un homme dont l'extérieur portait à croire qu'il possédât une pierre, c'était le bourreau de la ville voisine ou bien le coiffeur royal.

Alors le chevalier concluait qu'apparemment Griselde avait fait une relation inexacte de son rêve et il s'élançait sur le premier passant venu.

— Halte-là... marchand!

— Pour qui me prenez-vous? s'étonnait celui qui l'arrêtait. Je suis médecin.

— Tu mens!

— Je vous assure, monsieur le Chevalier. J'ai même un papier qui l'atteste.

— Je me moque de ton papier. Donne-moi la pierre rose.

— Quelle pierre?

— Celle qui est de la grandeur d'une narine de vache.

— Vraiment, je ne l'ai pas.

— Ah! tu ne l'as pas? Nous allons voir... Et où est ta trompe en guise de nez?

— Je suis un pauvre homme. Je ne possède rien, pas même une trompe! objectait timidement le médecin.

— Alors, d'après toi, Griselde, la dame de

mon cœur, la plus belle de toutes les belles, ment? Attends un peu...

Le cadavre du médecin demeurait dans le fossé et le chevalier partait plus loin, à la recherche de la pierre. Il la trouvait sur le septième marchand expédié dans l'autre monde. A la vérité, ce n'était pas une pierre rose, mais verte, et notablement plus petite que l'idéal cherché, mais c'était déjà un commencement, et le chevalier, content de son succès, se mettait à la chercher les autres bagatelles, telles que la dent de la plus vieille louve. Ces soins prenaient encore une année, et, au bout de deux ans et demi, il reparaissait joyeux et triomphant sous la même fenêtre.

Sa dame de cœur lui donnait alors une autre commission : capturer un nain qui chantait comme un rossignol dans la forêt voisine, ou noyer un sorcier qui, sept ans auparavant, avait noyé une poule dans de la bière. Le chevalier disparaissait de nouveau, ôtait encore la vie à quelques innocents et revenait au château.

Exaspérée par son stupide entêtement, la dame de cœur consentait au mariage; et cette union n'était pas toujours malheureuse.

Ainsi prit naissance ce processus humiliant qui tient dans la plus banale des expressions contemporaine : *Faire la cour.*

Toute l'horreur et la stupidité du moyen âge ont servi de base à la « cour » contemporaine.

Un homme ayant rencontré une femme qui lui plaît et répond à ses sentiments ne fait jamais la cour. L'élément de chevalerie dans les relations entre deux êtres amoureux et non unis encore par le mariage disparaît dès le début de la solidité de ces relations.

On peut toujours reconnaître les amoureux à leurs chicanes à propos de retards, d'œillades à des tiers, de désaccord au sujet de la toilette et uniquement pour détourner l'attention de leur entourage.

Une tendre et douce créature aux yeux bleus et aux cheveux blond cendré est prête à torturer à mi-voix un être cher à propos de la soirée de la veille passée séparément. Un individu capable de dire « vous » même à un cheval de fiacre peut quereller une femme aimée simplement pour avoir souri au passage d'un monsieur coiffé d'un chapeau melon.

Mais ce n'est pas *faire la cour*. La cour, c'est autre chose.

Dans une famille modeste, dont la fille Sonia est récemment sortie du gymnase, un inconnu paraît que tous commencent à traiter avec une nuance de dédain.

Dès son apparition, l'inconnu cumule les attributions d'un animal domestique, d'un commissionnaire, d'un guide salarié et d'un magasin ambulant de sucreries et de fleurs.

Il a fait quelque part la connaissance de Sonia, lui a demandé la permission d'aller

la voir et, tel le chevalier sous la fenêtre, il attend patiemment.

Tout le monde a recours à lui. Il joue aux échecs avec le père de famille, et, pour éviter les discussions, s'efforce de mettre les chances du côté de son adversaire. Après le jeu, il écoute la mère de famille commenter avec une fâcheuse prolixité les vertus des gens d'autrefois et la dépravation de la jeunesse contemporaine. Ensuite, après avoir résolu deux problèmes de géométrie pour le jeune frère de Sonia, il peut remplir ses obligations fondamentales : prendre la commande de deux billets de théâtre pour jeudi, inviter son camarade, un violoncelliste frisé très sympathique, et s'entendre notifier la nécessité, lors des rencontres avec celle qui lui commande, de ne pas manifester une joie intempestive et qui la compromettrait.

Après quoi la journée laborieuse du galant prend fin.

La vie devient fatigante. Le jour où il va voir la bien-aimée, il doit partir de chez lui à sept heures du soir au plus tard, afin de trouver une confiserie ouverte. S'il a promis de venir à neuf heures, il doit par conséquent passer ces deux heures d'intervalle dans la rue humide, protégeant, au prix d'efforts surhumains, la boîte nouée d'une faveur rose contre la pluie, la neige et autres phénomènes atmosphériques. C'est bien pire s'il porte un bouquet. Il ne peut monter alors en tramway sans

danger pour le bouquet qui risque de servir de siège moelleux à un voyageur distrait; d'autre part, les cochers demandent ordinairement à tout individu porteur d'un bouquet des prix exorbitants...

Parfois, cela arrive fréquemment, le galant mène sa belle au théâtre... Personnellement je ne me suis jamais chargé de cette corvée; mais j'ai pu observer et comprendre la difficulté insurmontable d'une telle entreprise. Il faut aller chercher la belle et attendre au salon en lisant un vieux magazine, tandis qu'elle s'habille.

Pendant ce temps votre montre atteste complaisamment que, d'après la théorie des probabilités et l'annonce du journal, le premier acte est déjà commencé.

La belle est enfin prête. Telle une valise au contenu fragile, il faut la mettre en fiacre et déployer toutes ses facultés dialectiques pour persuader l'être obtus qui occupe le siège d'aller plus vite. Au théâtre, il faut tenir tout le temps le numéro du vestiaire, de peur qu'il s'égare : la belle à qui on fait la cour est peu rassurée par la promesse qu'elle recevra toujours un manteau quelconque au vestiaire.

Au premier entr'acte, la dame veut boire. Arrivée au buffet, elle déclare qu'elle n'a plus soif. Au deuxième, elle veut manger. Pour le troisième, elle manifeste toujours un désir, qui oblige son compagnon à parcourir les couloirs et le foyer pour quérir au vestiaire

le mouchoir resté dans la poche du manteau. Ah! maudissons l'oisif qui a inventé pour les honnêtes gens un traquenard aussi redoutable que le théâtre.

Si l'on ajoute à cela la nécessité de vêtir derechef la belle, de la mettre en fiacre, de prendre place à son côté, de parler en route de sa solitude et de son cœur aimant; une fois arrivé, d'attendre que le concierge ensommeillé ouvre la porte, et de discuter la date de la prochaine rencontre — les plaisirs d'un galant vous apparaissent sous leur véritable jour.

Il faut noter d'ailleurs un fait bizarre : lorsqu'une femme, même intéressante, va au théâtre avec un homme qui ne songe pas à lui faire la cour, elle ne souffre ni de la faim, ni de la soif; elle arrive au début du spectacle; elle attend patiemment son manteau au vestiaire et rentre seule en fiacre.

Tels sont les tracas que le galant doit supporter pendant deux ou trois ans. Durant ce laps de temps, la bien-aimée s'entiche des gens moins qualifiés, évite par intervalles de le regarder en face, l'appelle Sacha au lieu de Pierre Nikolaïevitch, le charge de menues emplettes et par distraction s'apprête plusieurs fois à lui donner un pourboire... Et seulement à l'expiration de ce délai, se rappelant qu'à son prochain anniversaire elle aura vingt-six ans, elle consent au mariage.

Au point de vue de la productivité du tra-

vail, c'est un heureux dénouement. C'est bien pis lorsqu'au bout de trois ans, le galant reçoit un billet d'invitation au mariage de la bien-aimée, avec un de leurs amis communs, billet mentionnant qu'il faut être en redingote ou en habit.

Pendant ces deux ans, le malheureux aurait pu terminer des études à l'Institut d'archéologie, ou inventer un presse-papier automatique; quelle amertume doit ressentir un tel personnage en songeant à l'inanité de ses efforts...

Il y a encore des gens qui font la cour par inertie, en vertu d'un penchant inné à l'esclavage.

Pourvus de nombreuses relations, experts dans toutes les formes de la réciprocité, ils ne peuvent laisser passer l'occasion de s'attacher à la propriétaire d'une belle chevelure, d'yeux fripons ou d'ongles bien faits.

Ils font la cour mollement. Ils n'attendent rien, n'exigent rien; et si on leur demandait amicalement dans quel dessein ils fréquentent une femme qui sciemment ne les aime, ni ne les apprécie, à qui ils sont même à charge, chacun d'eux répondrait avec nonchalance :

— Sait-on jamais?

Et le plus choquant en tout cela, c'est que, dans tous les cas, seule la femme triomphe manifestement. Moi, par exemple, je ne suis

jamais révolté qu'une femme soit entourée de sept ou huit personnages, différant par l'âge ou les défauts physiques, et tous prêts à lui rendre service.

Je n'en ai jamais fait l'expérience, mais ce doit être charmant lorsque des étrangers viennent vous trouver, et que chacun d'eux s'efforce à vous être agréable. Au restaurant, lorsqu'on est bien servi par un unique garçon vif et déluré, on en éprouve déjà une sorte de satisfaction. Alors?

Alors, je n'ai rien de plus à dire sur ce sujet.

CANEVAS POUR LE BIOGRAPHE

Depuis trente ans, j'attends que quelqu'un rédige ma biographie. Délai suffisant, à mon avis, pour écrire la vie d'un homme. D'autant plus que des gens experts ont trouvé moyen d'écrire en deux ou trois ans la vie et l'histoire de peuples entiers.

Néanmoins on n'a même pas publié une courte biographie de moi, sans parler d'une plus complète, pourvue de tout le nécessaire : portraits en buste de mes proches parents; vues de ma maison natale et mortuaire, et de ma tombe solitaire, oubliée, avec un petit groupe d'admirateurs fervents.

Est-ce ma faute, si je n'ai pas inventé une lampe électrique, ni imaginé un tire-bouchon à vapeur, ou n'ai pas tenté le premier d'adapter les soufflets de forge au feu de l'inspiration. Dans chacun de ces cas, les chroniqueurs

auraient parlé de moi depuis longtemps, et mes portraits seraient livrés à des masses de lecteurs. C'est horrible de mourir sans biographie. A vrai dire, avec une biographie toute prête, ce n'est pas gai non plus, mais on éprouve une certaine consolation, comme quelqu'un qui, ayant oublié une valise à l'hôtel, se rappelle déjà dans le train qu'il a aussi oublié de payer six semaines de pension.

Je vais donc entreprendre moi-même cette tâche. Ce n'est pas une auto-biographie, car l'auteur ne veut pas se présenter sous un jour trop avantageux, qui confondrait ses pires ennemis et leur ferait verser des larmes amères sur leur injustice à son égard. C'est une simple biographie objective, et si l'auteur s'exprime à la première personne, c'est uniquement parce qu'il est trop ennuyeux et vexant de parler de soi à la troisième. C'est bon pour des étrangers qu'on ne plaint pas.

Je naquis dans une famille modeste. Ce fut une erreur radicale que je ne me suis jamais pardonnée. Mes contemporains du même âge, nés dans des familles opulentes, ayant du bien au soleil, s'en sont trouvés beaucoup mieux par la suite. Mais comment exiger le sens commercial d'une créature qui, le troisième jour de son apparition, hurlait et pleurait à tout propos, et le septième se réjouissait éperdument si quelqu'un lui fourrait le doigt dans son petit nez ridé.

Jusqu'à quatre ans, je n'ai pas le moindre souvenir personnel. Avec le sentiment d'une offense imméritée, j'appris plus tard que ce fut une période purement végétative, où je ne me distinguais en rien de la foule des flatteurs qui me portaient, me cajolaient, me prenaient à califourchon, et qui s'étonnèrent lorsqu'un beau jour je commençai à marcher.

Etranger à la vie sociale, indifférent à tout ce qui passionnait alors l'élite de la littérature, de la science et de l'art, je rôdais des journées entières à travers les chambres, heureux si j'avais réussi à casser une tasse, à me barbouiller de confiture ou à attirer l'attention du chien de la maison.

Je considère cette époque, où mon âge me condamnait à une dure inactivité, comme une tache sombre dans mon existence. Pas de relations de bains de mer! Pas de rencontres aguichantes!

Mes proches notèrent une manifestation d'individualité, lorsque je poursuivis une poule un bâton à la main, tombai et me blessai au genou. Mais cela n'a aucun rapport avec la carrière que je choisis par la suite.

On mangea la poule, on ne me laissa pas sortir sans ma bonne, et le fait lui-même demeura gravé dans la mémoire des proches.

A propos des bonnes, j'ai beaucoup entendu parler de ces femmes laborieuses qui, par un heureux choix de contes et de récits naïfs, éveillent chez les bébés le goût de la littéra-

ture ,la passion de la création indépendante, et, en général, suscitent chez un enfant sans malice un futur auteur d'œuvres complètes. Je n'ai pas eu de telles bonnes!

Mieux que toutes, je me rappelle l'une d'entre elles, encore jeune, qui, en me berçant, chantait des chansons si gravcleuses qu'on la transféra promptement à la cuisine. Bientôt après, d'ailleurs, elle fut chassée pour avoir volé six taies d'oreiller et une pince à sucre.

Une autre bonne, en effet, racontait beaucoup d'histoires. Mais c'étaient des cancans sur nos plus proches voisins. Chacun d'eux était dépeint sous des couleurs tellement sombres que jusqu'à sept ans, je me trouvai par principe en état de guerre permanente avec tout le voisinage : je lançais des pierres contre les clôtures, tirais la langue à de respectables dames et criais des choses peu flatteuses pour leurs enfants.

La seule histoire qu'elle connût bien était assommante. Elle la racontait toujours lorsqu'elle et moi nous nous endormions, de sorte que sa langue abandonnée à elle-même confondait le loup avec le berger, installait le renard dans notre cuisine, et, au cours d'un dialogue entre le lièvre et la tortue, insérait son mécontentement à propos de la modicité de mes gages.

A l'égard des bonnes mon subconscient littéraire est net : elles ne lui ont rien fourni.

Jusqu'à six ans, je changeai assez fréquem-

ment de ville avec toute ma famille. J'en avais une idée des plus confuses. A cette époque, mon point de repère était un grand chien noir qui me servait à déterminer ma résidence. D'une ville je connaissais uniquement ce trait distinctif que lorsque nous y habitions, il y avait dans la cour une niche avec ce chien. Dans une autre ville, le chien venait seulement manger le soir. Dans une troisième je ne le vis plus du tout.

Deux ans après j'appris que ce chien était à nous et que nous le transportions avec les bagages, de ville en ville. Alors je m'embrouillais tout à fait.

Mon apparence extérieure à cette époque?... Je ne sais pas ce qu'on peut raconter de particulier sur un gros garçonnet aux joues rouges et à l'épaisse chevelure rousse, laquelle changea de teinte par la suite, avec une légèreté criminelle, au point que finalement la sage nature m'enleva tous les cheveux pour les mettre entre des mains plus sûres.

A six ans les traits individuels se manifestèrent inopinément : je me mis à apprendre à lire, et à dévorer.

On encouragea fort le premier penchant, tandis que le second suscitait une certaine appréhension.

Je me souviens qu'elle fut même formulée franchement par ma mère, qui, après m'avoir caressé la tête, déclara une fois d'un air pensif :

— Ce garçon mange comme un cheval.

Ce fut pour moi un encouragement, car, à cette époque, les chevaux s'inspiraient un respect sincère et une admiration non dissimulée; lorsqu'en jouant j'avais réussi à hennir comme il faut, j'accourais vers ma sœur aînée, je l'arrachais à ses livres et avec une fierté risible lui faisais part de mes impressions :

— Je sais hennir, moi... Pour de bon... Ecoute ça!...

Le plus souvent, je demeurais incompris; car mes hennissements ne provoquaient nul enthousiasme chez mes semblables.

A cette époque remontent mes premières notions sur le troc et le valeur approximative de l'argent.

Une fois, ayant échangé avec succès contre une grosse pomme une pièce de cinquante copecks, cadeau de quelque visiteur, je pris goût à ce passe-temps et nouai des relations commerciales régulières avec tous les gosses d'alentour. D'ailleurs, je considère comme ratée une de mes plus grosses opérations, lorsque je troquai la casquette de collégien de mon frère contre six clous à crochet.

J'estime que cette épithète n'est pas exagérée; car mon frère m'attira le plus loin possible de l'œil maternel, au coin d'un hangar, et me battit sans ménager ses forces ni son temps, comme si, au lieu d'une casquette crasseuse, il se fût agi de la garde-robe d'un ténor d'opéra.

J'étais sans défense. Cela plut à mon frère, et à partir de ce jour, il me rossa assez fréquemment, ne s'évertuant pas toujours à trouver des motifs plausibles.

De là en partie — et non des bonnes — provient l'impulsion donnée à mon imagination créatrice. Comme il me battait dans des endroits écartés, où mes cris étaient vains, je venais pleurer à proximité de la maison. Sans comprendre encore que tout événement doit avoir une cause, je me mis à utiliser les larmes, comme un bouclier, si j'ose dire, contre les coups. Je m'installais sous la fenêtre de la chambre à coucher de ma mère, alors qu'elle dormait, et je commençais à hurler.

Cajolé, je forgeais contre mon frère les plus noires calomnies, avec un sang-froid digne de Caïn, ce qui lui valait une punition sévère, tandis que je gambadais autour de lui en le narguant.

Désirant donner cours à son indignation, il s'en prenait à ma sœur et il la battait à son tour. Elle était passablement plus âgée que moi; mais le fait que nous étions tous les deux à la merci de l'aîné nous rapprochait. J'éprouvais même un sentiment de supériorité, comme ayant déjà l'habitude des coups.

A huit ans, je lisais beaucoup; mais des ouvrages d'un certain genre. Je méprisais les contes : à cette époque, il était déjà difficile de me faire accroire que les lièvres parlent du temps qu'il fait. Tous les jours j'en voyais

n écorché à la cuisine, et je savais que l'on
nange seulement le train de devant, l'arrière-
-ain servant à faire une soupe aux chiens.
'est une autre littérature qui m'attirait : je
sais volontiers des livres dérobés à la biblio-
nèque. Et plus l'ouvrage était inintelligible
e citerai mes auteurs préférés : Maupassant,
chopenhauer, Bielinski), plus il avait de
restige à mes yeux.

Je n'ai pas changé. Même maintenant je
onsidère avec un profond respect l'histoire, la
einture, les mémoires, la nosographie, les re-
nerches les plus absconses dans le domaine
es mathématiques pures; je les donne volon-
ers à relier et j'en fais cadeau pour leur fête
des personnes antipathiques.

A huit ans, j'éprouvais un extrême besoin
argent. Faute d'argent la boutique voisine,
ù l'on vendait de si bonnes choses, me restait
accessible. Il ne servait à rien de stationner
près, ni de pleurnicher piteusement. La
roximité de sucres d'orge et d'abricots secs
uxquels on ne pouvait toucher, avait de quoi
xaspérer n'importe qui. L'argent qu'on me
onnait suffisait à peine : deux copecks par
maine. C'est alors que je réalisais mes pre-
iers gains. J'en serais fort humilié mainte-
nt, mais alors j'envisageais les choses d'un
eur bien plus léger.

Je me glissais dans la chambre de ma sœur
t train de résoudre un problème difficile, je
'asseyais sur le plancher et commençais à

faire un tel tapage que cette douce fillette s'emportait :

— Va-t-en, tu me déranges !...

— Je ne m'en irai pas...

— Je dirai à maman que tu me déranges !...

— Et moi je lui dirai que tu m'as battu et chassé.

Les grands yeux de ma sœur réflétaient une douloureuse indignation, tandis qu'elle s'apaisait tristement. Juste à ce moment, je formulais alors une proposition précise :

— Donne-moi deux copecks et je m'en irai.

Elle fouillait dans ses poches, bouleversait ses livres et touvait une piécette. Ce jour-là, je m'estimais un adulte indépendant, capable de gagner un copeck par ses propres moyens.

Je touchais à peu près la même somme de mon frère, à titre de rançon, en m'engageant à ne pas le suivre quand il irait se promener; de ma mère, en promettant de ne pas tourner autour de la bassine où cuisaient les confitures; et même d'un brave vieillard, notre voisin — pour résister à la tentation si attrayante de jeter des pierres contre ses ruches.

En ce temps-là, je n'avais pas de travail fixe; j'étais jeune et envisageais tous mes actes avec indulgence. Deux copecks !... Vous autres, pervertis par la réalité actuelle, pouvez-vous comprendre quel réconfort c'était pour moi ?... On peut gagner une propriété, gaspiller des milliers de roubles à des bagatelles, en dépen-

ser cent pour un repas, mais rien ne peut inspirer une telle allégresse, des hésitations aussi délicieusement poignantes, que lorsqu'un jeune homme de huit ans, plein de confiance dans la vie et ses joies, se trouve en possession de deux copecks.

Que de plans et de projets, lorsque, par un après-midi d'été, on sort avec deux copecks étroitement serrés dans sa main, et qu'on se demande s'il vaut mieux consacrer la somme entière à l'acquisition de diverses friandises, ou réserver un copeck pour les mauvais jours! D'autant plus que dans mon enfance, on avait pour un copeck, trois grands caramels, ou plein la bouche de graines de tournesol; sans compter que pour deux copecks on pouvait acheter une demi-livre de pommes. Si l'on ajoute à cela que les commis de province étaient allègres et loquaces et ne surveillaient pas de trop près les sacs de pruneaux, de ces pruneaux qu'il est si facile de dissimuler dans sa poche, on comprendra l'émotion d'un petit bonhomme qui a deux copecks à dépenser.

Entre six et huit ans, je n'encombrai pas trop l'appartement de ma présence, ne venant le plus souvent que pour dîner, et dans un tel état de saleté qu'avant de m'être lavé, je restais méconnaissable même pour les proches.

Dans une grande ville, un jeune garçon de bonne famille doit consacrer beaucoup de temps à imaginer un endroit où il pourra se

salir à souhait. Encore maintenant, lorsque je rencontre un de ces petits messieurs tirés à quatre épingles, une sorte de compassion s'éveille en moi. J'ai envie de l'empoigner et de le rouler dans une flaque d'eau sale. Les parents, certes, trouveraient ma conduite bizarre et la réprouveraient; mais l'enfant sentirait aussitôt que le sort en est jeté et s'animerait. Il jouerait bien plus gaîment. En province, on comprend ça.

Avant toute chose, le matin, chacun des jeunes habitants de notre rue était tenu par un antique usage de courir dans les fossés voisins pour voir ce qui s'y passait. D'abord, on avait pu y jeter à notre insu un chat crevé et il fallait l'examiner; ensuite nous avions la ferme assurance que les diables hantaient cet endroit et que, au grand jour, on pouvait sans danger inspecter leur repaire... Non seulement l'explorateur actif, mais même l'observateur passif, remontait du ravin avec une telle carapace de terre sur tout le corps, qu'à plusieurs reprises des grandes personnes menacèrent de semer sur nous des pommes de terre ou des raves.

Il faut aujouter à leur honneur que jamais cette menace ne fut mise à exécution.

Lorsque j'entendis vaguement dire qu'on voulait me faire entrer au collège dans un an, je me mis à pleurer souvent. Ce fut mon premier avis nettement formulé sur l'instruction obligatoire.

Choquée d'une telle incompréhension de la vie et de ses exigences, ma mère déclara sèchement que si je pleurais elle me mettrait en apprentissage chez un cordonnier.

Hélas, la semence ne tomba pas sur le bon terrain. Durant presque six mois, je caressai le rêve de devenir apprenti cordonnier. J'irais porter les souliers aux clients; je prendrais leurs mesures, je toucherais des pourboires aux jours de fête, et lorsqu'on me complimenterait de mes bonnes semelles, je sourirais et je répondrais d'une voix enrouée, comme Matvéitch, notre cordonnier :

— On fait ce qu'on peut, on n'est pas des bœufs.

Je respectais fort ce Matvéitch et je le plaçais très haut dans la zone des surhommes pour son talent de cracher à travers ses dents. Cela m'imposait beaucoup et le distinguait du vulgaire qui ignore les belles manières.

Je me rappelle que durant une semaine je m'exerçai tout seul, et lorsque je compris que cela demandait un pédagogue expérimenté, je pris des leçons chez Matvéitch en personne, en le gratifiant d'une grande queue de poisson et d'un flacon français, empruntés à notre cuisine.

La cuisine... Longtemps elle me servit de théâtre, d'auditoire et de terrain de récréations instructives...

A la cuisine, on pouvait voir achever le poisson engourdi; vider un silure, plumer une

poule et en retirer les œufs non pondus... On pouvait toujours y apprendre d'avance quand naîtrait un veau et à quoi peut servir en cas de refroidissement un chiffon de laine. Je revenais toujours de la cuisine avec un monceau de questions non résolues, que durant le dîner je portais à la connaissance de tous.

Ces questions revêtaient toujours un caractère si tranchant et de si brûlante actualité, que j'achevais le dessert dans la pièce voisine. La faible assurance que lorsque je serais grand je comprendrais tout ne me consolait guère.

On commença à m'emmener en visite. C'est le début d'une autre phase de mon existence, complètement indépendante, que je raconterai une autre fois. Car je viens de me rappeler derechef que je n'ai pas inventé la lampe électrique, et que ma biographie après tout n'est pas si intéressante que cela...

DON AMINADO

Ecrivain et journaliste, collaborateur de nombreux journaux russes. Il a quitté la Russie en 1920. Son activité littéraire ne s'est pas ralentie depuis lors. Ses vers allient le sarcasme au lyrisme. Ses chroniques laissent percer, sous la bouffonnerie de la réalité, la poignante mélancolie de l'exil.

Don Aminado est à présent l'humoriste le plus lu et le plus goûté des innombrables Russes dispersés à travers le monde.

DES COUPS D'ÉTAT

à l'usage des débutants

NOTIONS GÉNÉRALES :

On appelle coup d'Etat le phénomène en vertu duquel se produit une culbute générale. La culbute est une notion juridique, fixée de temps immémorial par l'encyclopédie du droit.

On peut culbuter seulement dans l'air, jamais en bas.

La chose a une grande importance, car, étant donné la fréquence des coups d'Etat, la place manquerait en bas, tandis qu'en l'air, il y en a autant qu'on veut.

Lorsque le coup d'Etat échoue, on l'appelle une révolte. Mais une révolte qui a réussi s'appelle un coup d'Etat.

Il y a des Etats qui subissent de tels coups au moins quatre fois par an.

Le Mexique, par exemple, est très fier de ses fréquentes culbutes, qui lui ont valu une gloire universelle.

Les moujiks, dans le temps, n'ont pas manifesté moins de mobilité.

— Dis donc, Vania, garde mes graines de tournesol, pendant que je lui casse la gueule.

Dans ces simples mots, on sent nettement le dégoût du parlementarisme.

LE GÉNÉRAL :

Dans une société qui se respecte il est admis que les coups d'Etat sont exécutés par des généraux.

S'il n'y a pas de général, ce n'est pas une société. Un général en service actif raisonne ainsi : prendre sa retraite ou couper les fils du téléphone.

La logique indique nettement qu'il vaut mieux couper les fils. Alors le général monte à cheval et se rend à la séance du Sénat. En voyant parmi eux un cheval en chair et en os, les sénateurs déclarent que bien qu'ils soient des piétons, leur âme et leurs culbutes appartiennent à la patrie.

Le général fait le salut militaire et déclare qu'il désire immédiatement prêter serment... L'enthousiasme est général.

Afin de souligner la solennité du moment, les sénateurs se rangent en demi-cercle, et en face de chacun d'eux on braque un canon chargé selon toutes les règles de l'artillerie. Alors le général tire son sabre, et, le brandissant selon l'usage vers le président de l'assemblée, prête à la constitution un serment équestre.

Le soir la ville est brillamment illuminée et les poudrières sautent l'une après l'autre.

La population, pour qui c'est une fête, court assister aux obsèques des victimes de la révolution, et sur les colonnes d'affichage, à la place des réclames fastidieuses, de fakirs hindous et de puces savantes, s'étalent, en lettres multicolores, les appels du général au pays.

APPEL :

« Portugais, hommes, femmes et enfants!

La patrie est en danger!

Les fils télégraphiques les plus importants, ainsi que les chefs de partis, ont été sabrés.

Cédant à la pression des masses populaires, le Président de la République s'est étranglé.

Mais peu importe! De toute façon il devait être mis en jugement.

Les nouvelles élections auront lieu dans dix ans. Le pays se prononcera.

En ce moment d'épreuves que la Providence

nous envoie, j'ai assumé la charge du pouvoir.

Les maraudeurs seront inhumés aux frais de l'Etat, et préalablement fusillés sur place.

Après sept heures du soir, personne n'a le droit de circuler dans les rues, même les animaux domestiques. Dieu est avec nous!

Signé :

PÉRÈS-MALXAMUVÈS-ALFONSINO-GOMÈS, *général de cavalerie.* »

RÈGLES DU TIR :

La situation des diplomates étrangers accrédités auprès du gouvernement en déroute est des plus délicates.

Le désordre régnant exige une grande circonspection.

D'un côté, l'extra-territorialité; de l'autre l'artillerie.

Une balle, une bombe stupide peuvent vous faucher, vous mettre en pièces. Allez donc démontrer ensuite que vous n'êtes pas Portugais, mais ministre plénipotentiaire de la République de Bolivie.

Dans ces cas-là il est admis que le général vainqueur fait des excuses aux puissances étrangères pour chaque diplomate supprimé.

Dès que les communications télégraphiques sont rétablies, le général se met à télégraphier, et le corps diplomatique si durement éprouvé est scellé dans un luxueux cercueil de zinc et

expédié dans son pays aux sons majestueux d'un orchestre militaire.

C'est un usage des plus touchants.

Etant donné qu'un calme complet règne dans le pays, le général achève d'arrêter les membres de l'ancien gouvernement et les met en prison, où se trouvent déjà les membres de l'avant-dernier gouvernement, sans compter ceux d'autres gouvernements encore plus anciens.

De joyeuses rencontres ont lieu; on échange des impressions et des souvenirs; des souvenirs sans fin.

Pérès se rappelle comment il a arrêté Torrès; Torrès, comment il a séquestré Xérès; Xérès, comment il a fait fusiller Malagos et Malagos comment il a supprimé Gueuldempeignos.

Toute l'histoire du Portugal, généraux et chevaux, défile en visions intérieures devant les hommes d'Etat qui ont consacré leurs dernières culbutes à la patrie bien-aimée.

Et pendant ce temps?...

Et pendant ce temps, déjà une main enthousiaste coupe le fil entre Lisbonne et Oporto.

Gomès, ça recommence!...

Tiens bon!

QUELQUES MOTS SUR L'AMÉRIQUE

I

L'Amérique est baignée quotidiennement par trois océans de trois côtés.

Du quatrième côté, elle ne possède qu'un canal, mais c'est le canal de Panama.

Les aborigènes sont les Indiens, qui s'élevaient à cinq millions il y a quatre cents ans, et que la technique américaine a réduits actuellement à cinq mille âmes.

Toutes les autres nations constituent un élément étranger.

Les Anglais et les Irlandais occupent la première place. Les premiers se font volontiers gouverneurs, les seconds *policemen*. Les Italiens ont pour spécialité de couper les cheveux

et les gorges. Les Roumains jouent du violon, se marient et multiplient.

Les juifs impriment ce qu'on appelle des « Schiffskarte » et les envoient ensuite à tous leurs parents.

Quant aux émigrés russes, ils se divisent en *doukhobors* et en avocats.

Les *doukhobors* disparaissent peu à peu et les avocats servent en qualité de plongeurs.

Le régime politique de l'Amérique est gai et joyeux.

Sur trente présidents, la plupart sont morts naturellement; trois seulement ont été assassinés, et, par rapport au nombre total, une proportion aussi infime n'a, bien entendu, aucune importance.

Parmi les anciens présidents, Washington est particulièrement populaire.

Il s'est illustré par sa lutte pour l'indépendance et par le congé donné chaque année aux écoliers le jour de sa mort.

L'unité monétaire est le dollar, ce qui explique pourquoi l'Amérique est si riche.

Les Américains eux-mêmes sont fort débonnaires et sensibles. Il suffit de dire que dans leur plus grande prison, à Sing-Sing, ils organisent pour les condamnés à mort de magnifiques concerts la veille de l'exécution : on exécute d'abord des chants sacrés, puis Chaliapine se fait entendre, et ensuite il y a une distribution générale de sandwiches.

A propos, le mode d'exécution même est des plus humanitaires : on place le condamné sur le fauteuil électrique, on lance le courant, et il en résulte un éclairage à giorno de toutes ses entrailles.

II

Que faut-il pour entrer en Amérique?

Il faut d'abord que vous viviez mal ailleurs. Du moment que vous vivez mal, tout va bien. Il n'y a plus qu'à remplir un formulaire. Soyez prudents et prévoyants.

Avant tout, sous peine d'un châtiment sévère pour avoir fourni des renseignements inexacts, vous devez répondre loyalement et nettement à la question :

« Votre grand'mère a-t-elle eu la scarlatine? »

Je connais des gens timides qui ont répondu évasivement :

— La rougeole...

Mais je dois dire que ça ne sert à rien.

La question suivante est celle-ci : N'êtes-vous pas fou?

Le mieux est de répondre laconiquement : Non ».

Après quoi on vous demande :

— Que pensez-vous de la polygamie?

Ecrivez d'une écriture ferme et hardie :

— Elle m'inspire un dégoût manifeste.

Enfin, dernière question : possédez-vous cinquante dollars pour le début?

Répondez affirmativement.

Et n'ayez crainte — n'importe quelle Compagnie de Navigation vous donnera cette somme en location, avant de débarquer, quitte à vous reprendre les cinquante dollars après le contrôle, toutes les formalités ayant été accomplies. Ne vous en faites donc pas.

II

Encore un conseil pratique :

Arrivé en Amérique, ne manquez pas d'apprendre l'anglais.

Il y a bien des manières de s'y prendre; mais la plus populaire et la plus pratique c'est — après avoir travaillé quatorze heures dans une fabrique de biscuits — de suivre les cours du soir pour adultes.

Au bout de trois mois vous serez mort d'épuisement; mais vous aurez acquis la ferme conviction que la lettre « h » ne se prononce pas toujours comme elle s'écrit.

AUTO-SUGGESTION

Je crois bien qu'il est temps de nous mettre à faire de l'auto-suggestion.

Tout ce qu'on pouvait suggérer aux autres, nous l'avons déjà fait :

Primo : que c'est nous le peuple qui a donné à l'univers Léon Tolstoï.

Secundo : que nous ne représentons pas l'émigration, mais la Russie en visite à l'étranger.

La suggestion, comme on le sait, a donné les résultats brillants :

L'Europe est littéralement folle de nous! Elle se demande où elle va nous fourrer.

Aussi, du point de vue international, nous voilà casés. Mais notre vie privée, la vie ordinaire, la vie de tous les jours, est loin d'atteindre au bien-être complet.

On ne peut tout de même pas supposer que deux millions d'émigrés chantent dans des chœurs tziganes, dansent les danses cosaques, et dans les entr'actes mangent des sandwiches au caviar.

Il y en a qui n'en mangent pas.

Certes, je suis loin de le contester; il n'y a pas de situation sans issue, et à l'émigré qui n'a plus rien à manger, il reste toujours la ressource de se laisser mourir de faim.

Donc, à part la mort volontaire, les contributions volontaires, etc..., il nous reste une seule chose :

— La suggestion volontaire.

D'après la théorie de Coué, il nous faut, chaque matin, nous répéter à nous-mêmes :

« Je suis très heureux et chaque jour je le deviens davantage. »

Il n'est toutefois pas nécessaire de prolonger cette conversation avec soi-même.

Quand on se l'est dit une fois, il n'y a plus à ergoter là-dessus.

Sinon, il y a dédoublement de la personnalité, et par conséquent dépenses doubles : dix photos pour cartes d'identité, deux passeports Nansen, quatre semelles, sans parler du tramway, des timbre-poste et du bonheur conjugal.

L'auto-suggestionné doit user de procédés délicats envers son propre moi.

Il ne s'agit pas de se dire :

« Chameau! Cochon! Brute épaisse! Vieil

imbécile! Comprendras-tu enfin que tu te roules dans le bonheur, comme un pourceau dans la fange, et que chaque jour tu seras roulé un peu plus? »

Ce moyen-là ne promet rien de bon.

L'homme se met à se fuir soi-même.

A quoi bon envenimer les relations qu'on entretient avec sa propre personne, lorsqu'on peut s'en prendre autour de soi, à maintes personnes étrangères?

Le mieux, c'est de s'interpeller, au lieu de la deuxième personne du singulier ou même du pluriel, à la première du singulier :

— Je vais bien, je suis heureux... Je vais très bien, je suis très heureux. Et je suis si heureux parce que je vais si bien. »

Si la dose administrée le matin ne suffit pas, il faut continuer l'auto-suggestion toute la journée, le soir, la nuit et même jusqu'à l'aurore.

C'est dans ces cas-là qu'on dit : « A minuit passé, sa causerie amicale avec son propre soi se prolongeait encore. »

C'est ainsi qu'il faut continuer au jour le jour, jusqu'à la mort; et le résultat ne sera pas long à se manifester.

Pour illustrer la théorie, prenons un exemple, des plus fréquents chez les émigrés :

M. X... se commande un costume à crédit. Le costume est prêt.

Un mois passe, au cours duquel M. X... fait de l'autosuggestion, et le tailleur — d'autres

costumes. Il fait aussi le compte des dettes dont il attend le paiement.

Son subconscient conseille à M. X... de ne pas se hasarder dans la rue où habite le tailleur.

Mais sa conscience demande : Pourquoi pas, puisque le costume est payé?

Le conflit entre la conscience et le subconscient ne laisse pas d'être désagréable, d'autant plus que le tailleur se range évidemment du côté du subconscient et vient lui-même voir M. X...

Le reste est clair.

Le tailleur, nature grossière, réclame l'argent et porte plainte, tandis que M. X..., nature fine et cultivée, est sincèrement persuadé d'avoir réglé sa dette.

Faut-il dire que la victoire finale est remportée par M. X..., malgré le fait que son costume neuf a été vendu aux enchères?

Resté en chemise, M. X... se suggère que ceci n'est pas une chemise, mais un smoking élégant et qui le moule à la perfection.

Et quand un homme s'est suggéré cela, on ne lui suggèrera pas facilement le contraire.

— Je suis heureux! Je porte un beau smoking! En France la vie baisse! Et demain, elle baissera encore davantage.

EN ÉTÉ

En hiver les gens se divisent en plusieurs catégories; il y a les intelligents et les sots; les pauvres et les riches, les gais et les ennuyeux, les sérieux et les frivoles, les célibataires et les mariés, les partisans et les sans-parti, les gras et les maigres, les normaux et les fous, etc., etc., etc...

En été toutes ces distinctions disparaissent, et il ne reste que :

Les partants et ceux qui restent.

Le partant, c'est un homme.

Celui qui reste, ce n'est pas un homme, mais une non-valeur.

Dites : « Je pars! » et vous êtes quelqu'un...

Dites : « Je reste! » Et vous n'existez pas.

Il n'y a pas de différence sociale qui sépare les gens aussi nettement que la saison estivale.

On ne sait pourquoi, mais il est établi depuis un temps immémorial qu'un homme comme il faut doit au moins une fois par an se reposer, se haler au soleil, ou au moins se couvrir de taches de rousseur.

On dit bien qu'une femme sans taches de rousseur ressemble à une maison sans meubles.

En effet, pourquoi le sein de la nature existe-t-il, sinon pour s'y plonger?

— Je me plonge, tu te plonges, il, elle, se plonge...

Certes, là aussi, il existe une foule de subterfuges, et on rencontre des natures à double face, qui se munissent d'un pot de géranium et d'un verre d'eau puisée au robinet. Quand on leur demande où elles vont l'été, elles répondent effrontément :

— Mais, Dieu me pardonne!... Est-il permis de partir; alors qu'on a, comme nous, un superbe jardin?

Mais ne parlons pas de ces gens-là; ce sont des parias et des hypocrites.

Celui qui a gardé un reste d'amour-propre déclare loyalement et franchement :

— Je pourrais partir, mais je ne veux pas.

— Et pourquoi ça?

— Mais tout simplement parce que j'aime encore la vie et que je n'en ai pas soupé.

— Je ne saisis pas!

— Vous ne saisissez pas?... Bon! Quand

vous aurez reçu une commotion cérébrale, vous saisirez.

— Pourquoi cette mésaventure surviendrait-elle aux bains de mer?

— Il me demande pourquoi!... Le malheureux! Ne comprenez-vous pas que vous n'y arriverez même pas, aux bains de mer? Après avoir roulé vingt kilomètres, vous périrez au vingt et unième avec vos valises, vos nécessaires et vos pyjamas à la dernière mode; et le lendemain votre nom estropié paraîtra dans la chronique des accidents de chemin de fer.

Certes, si vous estimez la publicité au point de sacrifier votre vie à une mention dans le *Petit Journal*, partez!... Bon voyage!...

Après un pareil dialogue, celui qui reste se sent tout de même rasséréné.

Comme viatique, on peut mentionner : les vols, les attentats contre les trains, les épidémies, les courants d'air, la fièvre par suite de changement de climat, la mort par suite de changement de régime, car il y a plus d'une façon de réconforter un homme qui part en voyage.

Si rien n'a prise sur lui, il faut hausser les épaules et se dire :

— Après tout, on peut se hâler au soleil à la ville aussi.

De tous les peuples, le Russe est assurément le moins casanier.

Les Français ont la déclaration des droits de l'homme et du citoyen; les Anglais ont la

charte des franchises; les Allemands ont la constitution de Weimar; seuls, les Russes n'ont qu'un indicateur des chemins de fer.

A part les cinq sens, nous en possédons un sixième : le sens du chemin de fer.

En huit ans, nous avons tant voyagé, nous avons passé tant de saisons, d'hivers ou d'étés, sous des latitudes différentes, que la géographie nous tient lieu d'histoire, et que l'histoire s'est métamorphosée en géographie.

Aussi, dès qu'arrive l'été, il nous vient des démangeaisons, et le plus humble émigré est en proie à l'inquiétude; il a soif de déplacement.

Vous avez pris la clef des champs, permettez-moi d'en faire autant.

Le régime de l'économie n'existe pas pour nous.

Nous avons subi tant de régimes que ça ne vaut plus la peine d'économiser.

Et puis, il y a économies et économies. Après avoir perdu notre patrie à nous, nous serions bêtes d'épargner celle des autres...

Comme résultat : visas, certificats de domiciles, passeports Nansen, guides, télégrammes, maux de reins et de foie, examen médical de toute la famille, pyjamas à la mode et pyjamas soldés, bref — de quoi donner le vertige.

Et au fond, tout cela n'est qu'une illusion d'optique : sur cent Russes il n'en part qu'un, les quatre-vingt-dix neuf autres se bor-

nent à éprouver des démangeaisons... mais les démangeaisons, comme toute chose, ça n'a qu'un temps.

En revanche, que de conversations sur le départ.

A les entendre, on dirait que le matin du 15 juillet 40.000 émigrés partent pour Biarritz; ils n'attendent que la prise de la Bastille, pour s'en aller tout de suite après.

Mais en réalité, ils ne vont nulle part, vu qu'ils n'ont pas le sou.

Tout au plus gardent-ils leurs maladies de foie. Mais le foie des pauvres gens, ça peut se hâler au soleil à la ville aussi...

CONFÉRENCE
SUR LE BONHEUR FAMILIAL

Mesdames, Messieurs,

La dernière fois, nous en étions restés à l'idée de la famille...

En quoi un père de famille se distingue-t-il d'un célibataire?

C'est fort simple.

Un père de famille se distingue d'un célibataire déjà par le seul fait qu'il a de la famille, alors que le célibataire n'en a pas encore.

PÉRIODE PRÉHISTORIQUE

La famille est une notion d'origine fort ancienne, bien que le premier homme fût, comme on sait, un vieux célibataire.

Comme tous les vieux célibataires, il fut

pris au piège. Menant, dans toute l'acception du mot, une vie paradisiaque, il désira mieux. En conséquence, il fut chassé du paradis, et le premier couple dut engendrer ses enfants à la sueur de son front. C'est ainsi que se forma la famille..

PÉRIODE ANTIQUE

Aux temps classiques de la Grèce et de Rome, la famille joua également un rôle fort important.

Le chef de famille s'appelait *Pater familias*, et sa femme : matrone.

Quand la matrone menait une vie répréhensible, elle s'appelait hétaïre ou mégère.

L'union de Socrate et de Xanthippe passe à juste titre pour un modèle de bonheur conjugal antique.

A Rome, les mœurs étaient bien plus pures; il n'était pas rare que les parents y abandonnassent leurs enfants. Ainsi, par exemple, les célèbres jumeaux, Romulus et Rémus, furent nourris par une louve qui passait par hasard; cela explique leur caractère de brigands.

MOYEN AGE

La famille du moyen âge mène une vie très réservée.

Aussitôt après le mariage, le jeune époux part pour la croisade, laissant sa jeune femme à la garde de ses fidèles vassaux.

De retour après cinq ans d'absence il sonne du cor, informant de son approche sa femme et ses vassaux.

Leur joie est indescriptible. Le croisé, sa femme et ses cinq enfants festoient plusieurs nuits de suite, à la flamme des cheminées ardentes, accoudés pittoresquement à des quartiers de moutons, consommés sur place et arrosés de vin vieux.

PÉRIODE MODERNE ET CONTEMPORAINE

A l'époque moderne et contemporaine, la famille se disloque peu à peu.

Cela se produit en vertu d'une foule de causes sociales qu'il serait oiseux d'énumérer.

Cet état de choses provient en bonne partie de la mode contemporaine, grâce à laquelle la femme se met à ressembler à son mari, suscitant chez ce dernier une aversion naturelle pour son propre prototype.

Etant donné cette aversion, la femme doit prendre un amant, ce qui ne laisse pas d'être amusant, tout en étant triste.

Le mari est obligé d'en faire autant.

C'est fâcheux, mais c'est un fait.

De là le nombre croissant des instances en

divorce, et les drames de jalousie dénoués par le revolver.

Quant aux enfants, on les met au lycée ou au collège.

S'il n'y a pas d'enfants, on ne les met nulle part, ce qui cause moins de tracas et surtout les préserve de la mauvaise influence de leurs camarades.

RUSSIE SOVIÉTIQUE

Le bonheur familial atteint son apogée dans la république des Soviets.

Le mariage se conclut chez le gérant de la maison ou chez le secrétaire de la coopérative de harengs, la plus proche.

L'accroissement de la population s'opère par voie de simple « enregistrement », remplacé en cas d'insuccès par un nouvel enregistrement.

En somme, la femme s'émancipe, surtout grâce à l'influence de Mme Kollontaï, la Jeanne d'Arc russe.

Elle a mis son grain de sel dans l'élaboration des nouvelles conditions climatériques établissant l'égalité entre les avortements et les accouchements.

Il ne vient à l'idée de personne de se réchauffer au foyer familial, de peur de retomber dans la servitude.

CONCLUSION

En conclusion, et comme résumé de ce qui précède, je ne puis mieux faire que de rappeler le précieux apophtegme attribué au sage et bienheureux Krichnamourti :

« Le célibataire vit comme un homme et meurt comme un chien. L'homme marié vit comme un chien, mais il meurt comme un homme. »

LA CLIENTÈLE DIFFICILE

Le café du coin est situé, comme cela arrive souvent à Paris, à l'angle formé par deux rues. Il ne diffère en rien de dix mille autres cafés semblables.

Les croissants et les numéros de l'*Illustration* datent de l'an passé; un vieux papa d'une soixantaine d'années, rasé, respectable et grisonnant, remplit les fonctions de « garçon ».

Les habitués l'appellent « Jules » tout court, et profitent des droits de l'amitié pour lui carotter deux ou trois sous de son pourboire.

Jules, par pure bonté d'âme, fait mine de ne pas s'en apercevoir, d'autant plus que les pertes sont couvertes, et largement, par les étrangers.

C'est justement des étrangers que nous avons causé avec lui.

— Je vous jure, Monsieur, me confie Jules, que ce sont vos compatriotes qui m'épatent le plus. Drôles de gens, ces Russes!...

D'abord, remarquez-le, Monsieur, ils n'arrivent jamais seuls, comme le font les gens des autres pays. Ils s'amènent toujours en bande. Ensuite, et c'est justement ça qui m'ébaubit, ils ne savent jamais ce qu'ils veulent... Mettons qu'il nous arrive des Français. A peine assis, ils commandent :

— Garçon, quatre bocks et un demi!

Voilà. C'est tout. C'est net. C'est précis. Je leur porte quatre bocks et un demi; et je cours à une autre table. Là, c'est un anarchiste espagnol avec une petite môme du quartier. Ils me demandent tout de go deux bénédictines... Vous voyez ça d'ici! Moi, j' fais pas de politique; mais tout ce que je peux vous dire, c'est que ces anarchistes, ça boit comme des trous... Après, c'est un chauffeur qui s'amène. C' lui-là, il n'est pas plus compliqué : un café nature et un petit marc. Il boit, il remonte sur son taxi et il se débine en vitesse... Mais voilà que s'amènent vos compatriotes! Six hommes et deux femmes.

Je ne dis rien, moi; je les regarde. Ce sont des messieurs, dames très comme il faut... Mais pourquoi commencent-ils par mettre toutes les tables ensemble; comme s'il s'agissait d'une noce ou d'un banquet?

Et les chaises? Vous savez quand ils s'y mettent à trimballer les chaises, il ne reste plus de place pour les gens qui veulent passer...

Tant pis, que j'me dis, ça doit être comme ça une coutume de leur pays... Et je cours à eux :

— Ces messieurs, dames désirent?

Et voilà que ça commence!... Pas un ne sait ce qu'il veut.

Ils font un potin du diable, et ils ne commandent rien du tout.

J'attends; je fais le pied de grue; je me trotte, je me ramène, j'exécute les commandes d'une douzaine d'autres clients, mais pour ce qui est des Russes, ils ne peuvent toujours pas se décider...

A la fin ils m'appellent :

— Une orangeade pour madame, et puis nous réfléchirons. Allez, garçon!

Je vais chercher l'orangeade. Tout à coup :

— Garçon! Garçon!

Tous les huit, ils crient en chœur.

— Qu'est-ce que c'est?

— Madame a changé d'avis. Ce n'est plus une orangeade, c'est un sandwich-jambon.

J'apporte le sandwich-jambon et j'attends, tandis que le patron fait une figure de travers, derrière le comptoir!... Evidemment, un

seul sandwich-jambon pour huit personnes, ce n'est pas ça qui l'enrichira. Mais je n'y peux rien, moi! Les voilà qui appellent :

— Garçon!

— Messieurs?

— Donnez-nous la carte.

Ça, alors! J'en suis baba. La carte? La carte au café du coin? Voilà quarante-deux ans que le patron a reçu le fonds de commerce en héritage, jamais on ne lui a demandé la carte!

— Pardon excuses, que j' leur dis, nous n'avons pas de carte; mais si ces messieurs, dames désirent, j' peux leur réciter par cœur le prix des consommations.

— Alors, qu'ils me répondent, ça sera un calvados, un café crème, un bock, un œuf sur le plat et un Dubonnet-cassis...

Nom de D...! Moi, Monsieur, je ne fais pas de politique; mais tout ce que je peux vous dire, c'est que vous en avez, des partis et des programmes différents! Chacun de vos compatriotes commande une consommation différente... Je vous demande un peu! Quand on va au café, on devrait savoir si on a envie de boire ou de manger et si on veut du chaud ou du froid! Enfin voyons!...

Il est vrai que pas une nation ne donne des pourboires comme la vôtre, mais aussi, c'est fou c' que vous faites courir les gens!

Jules n'eut pas le temps de terminer la conversations, car on l'appelait : c'était l'anarchiste espagnol et sa Dulcinée qui réclamaient pour la dixième fois leurs bénédictines.

— Ceux-là au moins, ils savent ce qu'ils veulent! conclut M. Jules en faisant voltiger sa serviette.

JOURNAL D'UN RUSSE NEURASTHÉNIQUE

I

Pour qu'un journal soit apprécié par la postérité, il est indispensable, en premier lieu, que ce journal soit celui d'une jeune fille incomprise, et en deuxième lieu, qu'arrivée à une certaine page portant un nombre impair, ladite jeune fille incomprise achève sa vie au moyen d'un suicide.

C'est alors qu'on lit au bas de la dernière page :

« ... Ici le journal s'arrête. En pleine jeunesse, en pleine force, en pleine beauté, cette jeune fille en fleur s'arracha à la vie brutale que son âme de sensitive incomprise ne put supporter plus longtemps. (*Note de l'éditeur.*) »

A seule fin d'éviter tout malentendu, je préviens les contemporains et la postérité que l'auteur du présent journal n'est ni fille, ni jeune, ni sensitif et qu'il n'a point l'intention d'abréger ses jours par un suicide.

II

Voilà huit ans que j'habite Paris et je n'ai jamais noté d'autres impressions que mes dépenses.

Pourtant, qui sait? Moi aussi, j'aurais pu faire un roman sur la vie des émigrés ou écrire des mémoires sur la vaccination contre la maladie du sommeil ou rédiger pour le moins une belle déclaration politique.

En somme, on peut bien perdre ses immeubles en Russie et garder ses opinions sur les bords de la Seine.

Toute la journée j'ai flâné dans les rues du vieux Paris et j'ai tâché d'éveiller en moi des sensations, d'évoquer, par exemple, les ombres des anciens huguenots... Pourquoi pas?!

Je n'ai rien pu évoquer du tout. Tant pis! Mais Dieu merci, la Saint-Barthélémy est passée depuis longtemps.

Le soir j'ai joué aux échecs.

J'ai perdu.

Je me suis couché.

J'ai dormi comme un assassin.

III

Je me suis réveillé à cause du froid.

J'ai regardé le calendrier et j'ai eu envie de cracher de dégoût; mais ma langue était gelée dans ma bouche, et il a fallu la dégourdir avec un café turc.

Les vieux Parisiens disent que depuis plusieurs siècles, on n'a pas vu un froid pareil au mois de mai. C'est bien ma guigne!

J'ai lu un article étonnant sur la découverte du professeur américain Johnson qui a trouvé un œuf inconnu remontant à l'âge de la pierre taillée. Le professeur a eu l'idée le le faire couver sous un édredon.

Il en est sorti un ichtyosaure; malheureusement il n'est sorti de l'œuf qu'à moitié.

Combien de fois ai-je lu dans les journaux des petites annonces de ce genre :

« *Disposant d'un certain capital, je cherche affaire sûre donnant profit immédiat.* »

Pourquoi ne fonderait-on pas, avec les fonds de capitalistes bénévoles une « Société anonyme pour l'éclosion des ichtyosaures » ?

Nous ne sommes que des fainéants et nous avons tort de nous plaindre.

Tout l'après-midi, j'ai parcouru le vieux Paris, et j'ai évoqué Robespierre. Terrible personnage! M. André Citroën est bien moins sanguinaire.

IV

Je suis allé au Congrès des chats.

Il y a un angora qui m'a plu : c'est un animal cossu, bien que domestique.

Mais l'air y était irrespirable; après j'ai eu beau aérer mes vêtements pendant deux heures, il y est resté une drôle d'odeur...

Le soir, j'ai exploré les recoins du vieux Paris et j'ai évoqué l'ombre de Marie-Antoinette.

C'est clair; je commence à faire de la neurasthénie.

Je n'ai pas de fièvre, mais j'ai mal au cœur chaque fois que je rencontre un ami.

Tous, ils savent tout!

Ils me font peur avec leur omniscience.

Le matin ils lisent le journal, et toute la journée ils vous rabâchent ce qu'il y a dedans, en vous envoyant des postillons dans la figure.

Parfois, je me demande où sont les gens bêtes, les bonnes gens bien bêtes, bien simples et bien ordinaires, qui vous réchauffaient le cœur rien qu'en vous regardant?

Sont-ils tous partis pour le Brésil; on le dirait puisque me voilà obligé de passer le reste de mes jours en compagnie de savants, de génies et d'encyclopédistes?

V

Je suis allé voir le docteur.

Il n'était pas chez lui.

J'ai inscrit 50 francs à mon « Avoir ».

Immédiatement, je me suis senti mieux.

J'ai rencontré une amie (et j'ai eu mal au cœur) qui vient d'arriver d'une ville d'eaux et qui part pour les bains de mer. Elle a une grosse bouche rouge comme une tomate dans une figure jaune comme de la terre cuite.

Elle m'a demandé, toute ébaubie :

— Comment! Vous êtes encore là? Pas possible! Mais la saison bat son plein! Tout le monde est à la mer.

Ses yeux jetaient des lueurs qui ne présageaient rien de bon. Si je ne partais pas, elle prendrait cela pour une offense personnelle.

Elle ne voudrait même plus me recevoir.

Alors, je lui ai juré de partir.

Elle a secoué toutes ses mèches coupées au sécateur, et elle a disparu.

Ah! chère Madame! N'était l'espoir d'une épidémie de choléra, pourrait-on supporter l'existence?

Je suis allé au Luxembourg prendre un bain de soleil.

J'ai commencé par la tête.

Je me suis endormi tout doucement et soudain je me suis réveillé sous l'influence d'un choc. Il n'y avait personne aux alentours; mais j'avais dégringolé sur la pelouse.

Un coup de soleil, c'est clair.

Au retour, je me suis longuement examiné dans la glace d'un chemisier.

De désespoir, j'ai failli la casser. Calvitie et neurasthénie.

Mon Dieu! Avez-vous réellement créé l'homme à votre image?

VI

Les Hongrois ne sont pas bêtes...

A Budapest on publie un nouveau journal, consacré exclusivement au suicide.

C'est bien simple : celui qui a l'intention de se tuer s'y abonne sûrement, et celui qui s'y abonnera se suicidera non moins sûrement.

Autant d'abonnés, autant de suicidés.

Autant de suicidés, autant d'abonnés.

Henri de Borniol et C^ie^, imprimeurs!

Comme sous-titre, on lira : *Revue des noyés. Rabais aux pendus que la corde, rompue tout à coup, n'a pas eu le temps d'étrangler.*

Ce jeune peuple hongrois a vraiment des destinées tragiques : des faux-monnayeurs, des suicidés, des joueurs d'échecs, des orches-

tres féminins, et par dessus tout, le contre-amiral Horty.

! Cela valait bien la peine de se séparer de l'Autriche!

VII

La neurasthénie continue.

Je suis allé voir le docteur.

Il était chez lui.

J'ai inscrit 50 francs à mon « Doit ».

Le docteur m'a reçu plutôt fraîchement. Il m'a défendu les côtes de veau et il m'a prescrit le sport automobile.

En attendant le jour où j'aurai assez de fonds pour m'offrir une auto, je me suis acheté une trompe.

Je marche de long en large, la tête enveloppée dans une compresse, et je lance des coups de trompe. Mes voisins ne me saluent pas.

Je ne sais pas comment ça finira, mais en attendant, ça va mal.

VIII

Hélas! je n'ai plus d'argent! Je n'ai plus les moyens de faire de la neurasthénie!

Je suis entré comme employé dans une So-

ciété de sauvetage nautique, en qualité de mannequin. Les sauveteurs étudient sur moi la façon de ramener les noyés à la vie.

L'emploi n'est pas difficile, mais on me frictionne un peu fort et on me tire beaucoup la langue... J'ai peu pour ma peau! En revanche, je toucherai 500 francs par mois, et j'aurai l'orgueil de participer au progrès universel.

FIN

Vous seriez le seul à ne pas avoir lu

MON CŒUR AU RALENTI
LA MADONE DES SLEEPINGS
LA GONDOLE AUX CHIMÈRES

par **Maurice DEKOBRA**
le romancier européen

Vous y retrouverez la troublante Lady Diana dans les nouvelles péripéties de sa vie amoureuse.

Les œuvres de Maurice Dekobra sont traduites en :

Allemand	Norvégien
Anglais	Polonais
Espagnol	Portugais
Grec	Roumain
Hébreu	Russe
Hollandais	Serbe
Hongrois	Suédois
Italien	Tchèque

Les Editions Baudinière se chargent de procurer aux personnes qui en feraient la demande, un ou plusieurs exemplaires dans l'une des langues énumérées ci-dessus.

Il a été vendu en Europe plus de

1.500.000

volumes de Maurice Dekobra.

En vente partout ou contre mandat aux

Editions Baudinière, 23, rue du Caire, Paris (2e).